La Guerre des Nations



VOLUME II



LE "KING GEORGE V". VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE EN MANŒUVRE.

La Guerre des Nations

LE MEILLEUR SOUVENIR ILLUSTRE DE LA GRANDE GUERRE; DECRIVANT SPECIALEMENT LE ROLE DU CANADA ∴ ∴ ∴ ET DES CANADIENS. ∴ ∴ ∴

DEUXIEME VOLUME

PAR
L. G. BARNARD

MONTREAL DODD-SIMPSON PRESS, LIMITED 1915

La Guerre des Nations

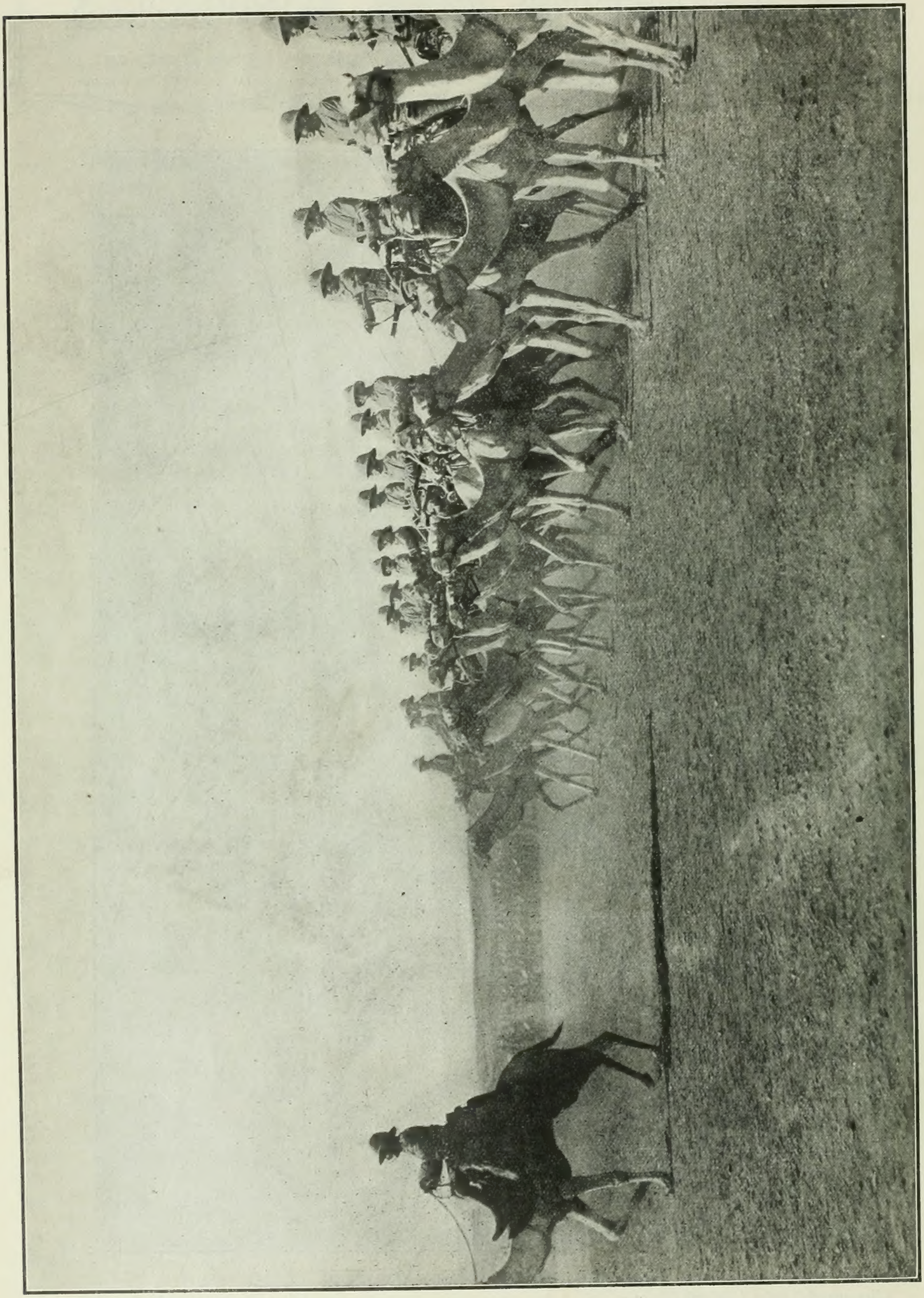
Souvenir Canadien Illustre de cette Grande Guerre. 11ieme Livraison

Imprimé et publié au No. 1510 rue Notre Dame Ouest, Montréal, Canada, 16 Janvier, 1915, par DODD-SIMPSON PRESS, LIMITED



FEU LORD ROBERTS DE KANDAHAR

L'immortel "Bobs," de qui l'Empire Britannique tout entier pleure la mort, tel qu'il apparaissait dans son uniforme de Maréchal, aux cérémonies publiques. (Photo. Central News).



L'INVASION DE L'EGYPTE PAR LES TURCS

Un fait pittoresque de la campagne en Egypte est l'usage des chameaux par l'armée. Cette photographie fait voir un corps Anglais en marche a dos de chameaux. (Photo, Central News).



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

11ième LIVRAISON

Suite de la page 193 (10ième livraison).

Septembre le 9.— Un grand enthousiasme fut évoqué dans la Chambre des Communes (Anglaise) le 9 septembre, par la lecture d'un message du vice-roi des Indes, le Vicomte Hardinge, déclarant que, d'un commun accord, quelque sept cent gouverneurs des états Indiens s'étaient vivement ralliés à la défense de l'Empire, et avaient placé à la disposition du Gouvernement de grandes ressources consistant en hommes, chevaux, argent et même des bijoux personnels. Un fait remarquable fut la demande d'un vieux Maharajah agé de soixante-dix ans—dont le neveu, un garçon de seixe ans faisait déjà partie de l'armée expéditionnaire Indienne—qu'il lui soit permis à lui aussi de donner du service militaire.

Parmi les offres personnelles étaient les magnifiques dons qui suivent. Du Maharajah de Mysore un don d'argent équivalent à plus d'un million et demi de piastres; du Maharajah de Gwalior et Bhopal un fort montant d'argent et des milliers de chevaux; du Maharajah Holkar de Indore un cadeau de tous les chevaux de l'armée de son état; tandis que d'autres offraient des troupes, des trésors et des joyaux.

L'offre de mille soldats a aussi été reçue, disait le message, du Dalia Llama de Thibet.

Le vice-roi annonçait que les Indes contribueraient en plus $5,000,000 envers le coût de l'armée expéditionaire.

Dans le Parlement Sud-Africain le Général Louis Botha, le Premier Ministre de l'union de l'Afrique-Sud, prononça un discours émouvant. D'une manière éloquente il traça le sentier de l'honneur et du devoir que le Sud Africain devait suivre pour aider à maintenir l'intégrité de l'Empire. Après avoir déclaré l'intention du Gouvernement de faire une contribution de produits aux forces Impériales, et d'entreprendre des opérations militaires contre la partie Allemande du sud-ouest de l'Afrique, le Premier Ministre dit:

"L'Empire est en guerre et conséquemment l'Union de l'Afrique-Sud est en guerre avec l'ennemi commun. Cette assemblée doit réaliser que l'avenir du Sud-Africain est en ce moment décidé sur les champs de batailles de l'Europe, et quoiqu'il puisse y en avoir plusieurs qui, dans le passé, ont été hostiles au drapeau Anglais, ils aimeraient dix fois mieux aujourd'hui être sous ce drapeau que sous la domination de l'Allemagne."

En réponse à cette explosion de loyauté dans toutes les parties de l'Empire, Sa Majesté le Roi Georges, envoya un long et gracieux message aux Puissances d'Outre-Mers. Il se lisait comme suit:

"Je n'ai pas recherché le désastreux conflit. J'ai toujours été du coté de la paix. Mes ministres se sont efforcés d'apaiser les différents dans lesquels mon Empire n'était pas concerné. Si j'étais resté de coté, quand, défiant les engagements dont mon Royaume faisait partie, le sol de la Belgique fut violé et ses villes ruinées et saccagées; quand la vie même de la nation Française était menacée de s'éteindre, j'aurais sacrifié mon honneur et livré à la destruction les libertés de mon Empire et de l'humanité.

"Je me réjouis que chaque section de mon Empire soit avec moi dans cette décision.

"Un respect souverain pour un traité et la parole donnée par les autorités et les peuples, est l'héritage commun de la Grande-Bretagne et de l'Empire. Mes sujets dans les puissances ayant leur propre gouvernement ont montrés au-delà de tout doute qu'ils approuvent de tout coeur la grave décision qu'il a fallu prendre. Ma connaissance personnelle de la loyauté et du dévouement de mes Puissances d'Outre-Mer m'assurait qu'ils feraient volontiers les grands efforts que nécessitent le conflit actuel et en supporteraient les grands sacrifices. La générosité avec laquelle ils ont placé leurs services et leurs ressources à ma disposition me comblent de gratitude, et je suis fier de pouvoir montrer au monde que mes sujets d'outre-mer sont aussi déterminés que le peuple du Royaume-Uni à poursuivre une cause juste jusqu'au succès de sa fin.

"La Puissance du Canada, la République de l'Australie, et la Puissance de la Nouvelle Zélande ont mis à ma disposition leurs forces navales, qui

La suite à la page 212.



QUELQUES HOMMES DES INDES
Types de Sikhs, artilleurs de la Garnison Royale. (Photo, "Topical" War Service).



TOUT EST PRET POUR LE DINER
Si l'on en juge par la figure souriante de ces Indiens il doit y avoir quelque chose de très bon dans la marmite, que l'on voit sur le feu qui a été allumé dans la terre. (Photo, "Topical" War Service).



TROUPES INDIENNES A LONDRES
Quelques soldats des troupes Indiennes qui seront éventuellement envoyées en France, et qui bordaient le parcours de la procession à l'ouverture du Parlement par Sa Majesté le Roi. (Photo, Central News).



SOLDATS INDIENS BLESSES EN ANGLETERRE
Quelques-uns des soldats Indiens en Angleterre, essayant d'obtenir quelques nouvelles du combat au moyen d'un journal anglais. (Photo, Central News).



POUR SE GARDER EN FORME
Cette photographie a été prise en France et montre deux soldats Indiens se livrant à un parti amical de boxe. Cette gravure sert à démontrer le type splendide d'hommes qui sont venus des Indes pour défendre l'Empire, et à faire voir au Kaiser que les Indes forment l'une des plus loyales unités de l'Empire. (Photo, "Topical" War Service).



BATTERIE DE MONTAGNE DE L'AFGHANISTAN
Une des fameuses batteries de campagnes de la frontière de l'Afghanistan, maintenant en France, est dépeinte ici. Cette batterie est remarquable pour son équipement complet, et sa manière étonnante de traverser les districts montagneux et autres terrains raboteux, là ou d'autres batteries seraient inutiles. (Photo, "Topical" War Service).



CAMP INDIEN EN FRANCE
L'on voit ici quelques troupiers indigènes préparant des gâteaux. Ces gateâux sont cuits dans les chaudrons remplis d'huile.
(Photo, London News Agency).



AVEC LES TROUPES INDIENNES EN FRANCE
Les Indes ont envoyé un beau lot d'hommes pour défendre l'Empire. Cette photographie montre quelques-uns de l'Infanterie Indienne en France, marchant au combat. (Photo, Central News).

LA MORT D'UN GRAND SOLDAT

LORD ROBERTS DE KANDAHAR ("BOBS")



C'EST au bruit des canons, sur la ligne de feu en France, que le Maréchal Lord Roberts, le grand génie militaire—connu plus affectueusement sous le nom de "Bobs," le héros bien-aimé du peuple anglais—est décédé. Par sa mort la nation ne perd pas seulement un grand soldat, mais le monde un grand homme.

Né à Cawnpore, Indes, en 1832, sa vie fut une d'utilité dévouée et d'oeuvres élevées. Sa première expérience au service actif fut dans le siège de Delhi où "Bobs" fut vite reconnu comme un soldat habile et courageux. Dans les opérations subséquentes il prit une part active et gagna la Croix Victoria tant convoitée. C'est surtout pour son brillant travail dans la guerre de 1878, cependant, que, comme génie militaire, son nom sera rappelé dans l'histoire, et sa fameuse "Marche à Kandahar" sera a jamais considérée comme son plus grand exploit militaire. Les honneurs commencèrent alors à lui arriver de toutes parts, et après avoir été fait Chevalier du Bain il fut en 1879, élevé au rang de Baron.

Plus tard il a tenu le poste de commandant-en-chef de l'armée de Madras, et de 1885 jusqua 1893 le rang de commandant-en-chef aux Indes. Deux ans plus tard il fut fait "Maréchal Lord Roberts de Kandahar et Waterford," et fut nommé commandant des armées d'Irlande.

La guerre du Sud-Africain le vit encore au service actif, quand sa réputation comme commandant de premier rang fut rehaussée par sa brillante campagne, ayant pour résultat, le 5 juin, 1900, de faire arborer l'Union Jack à Pretoria. En 1904 il fut fait comte.

Avec son observation pénétrante, Lord Roberts avait vu venir le conflit actuel et préché instamment à l'Angleterre la doctrire de la préparation. Bien que dans sa 82ième année son activité depuis la déclaration des hostilités a été remarquable, et la nouvelle qu'il allait visiter les troupes sur le ligne de feu en France n'était pas du tout surprenante. C'était ce que nous pouvions attendre de lui. Il quitta donc l'Angleterre et s'en alla mourir pour son pays aussi réellement que si sa carrière eut été achevée par une balle ennemie. Contractant un rhume sévère, il mourut de pneumonie le 14 novembre, 1914, aux quartiers-généraux de l'armée expéditionnaire Anglaise, en France. La plus consolante pensée peut-être en rapport à la mort du grand commandant, fut le fait que son désir avait été réalisé avant qu'il meure—il avait vu les troupes sur le champ de bataille et passé en revue les loyaux combattants des Indes qu'il aimait tant. Ramené avec une dignité solonnelle au centre de cet Empire auquel il avait été si dévoué, et qui le regrettait profondément, son corps fut déposé dans la cathédrale St. Paul, a cotédes grands héros Britanniques du passé, car il était digne de prendre son dernier repos en cette illustre compagnie.

Nous pouvons être assurés de ceci—s'il lui eut été possible de choisir la manière de son trépas il l'aurait voulu ainsi—mourir non dans le calme de sa demeure anglaise, mais comme il l'a fait, dans un sens réel, "en service actif."

"BOBS"

THERE'S a little red-faced man,
Which is Bobs.
Rides the tallest 'orse he can—
Our Bobs.
If it bucks or kicks or rears
'E can sit for twenty years,
With a smile round both 'is ears—
Can't yer, Bobs?

'E's a little down on drink,
Chaplain Bobs:
But it keeps us outer Clink—
Don't it, Bobs?
So we will not complain
Tho' 'e's water on the brain,
If 'e leads us straight again—
Blue-light Bobs.

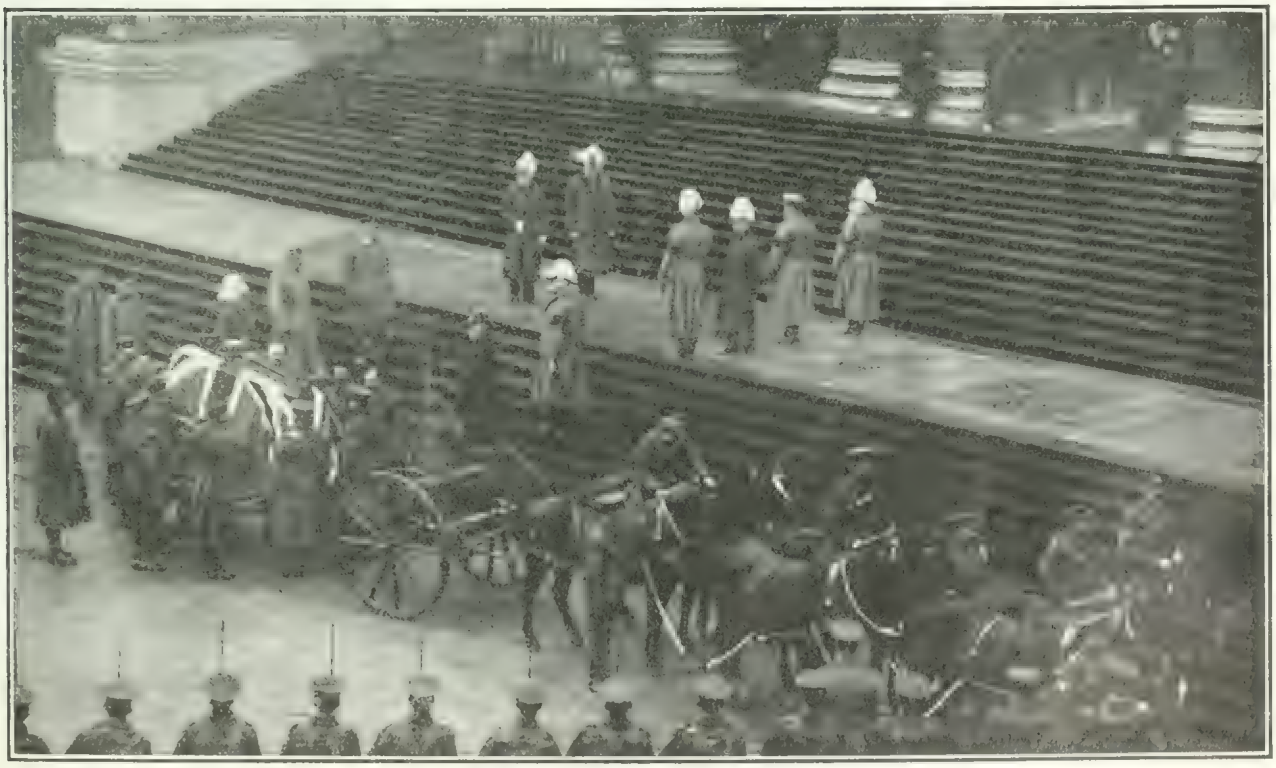
If you stood 'im on 'is head,
Father Bobs,
You could spill a quart o' lead
Outer Bobs.
'E's been at it thirty years,
'An amassin' souveneers
In the way o' slugs an' spears—
Ain't yer, Bobs?

What 'e does not know o' war,
Gen'ral Bobs,
You can arst the shop next door—
Can't they, Bobs?
Oh, 'e's little but 'e's wise;
'E's a terror for 'is size,
An'—'e—does—not—advertise—
Do'yer, Bobs?

—Rudyard Kipling



COMMENT ILS ONT RAMENE LORD ROBERTS CHEZ-LUI
La mort de Lord Roberts, a peu de distance de la ligne de feu, plongea l'Angleterre dnas le deuil. Cette photographie fut prise à Boulogne comme le corps était porté a travers les rues en route pour le vaisseau qui le ramena chez-lui en Angleterre. (Photo, Central News).

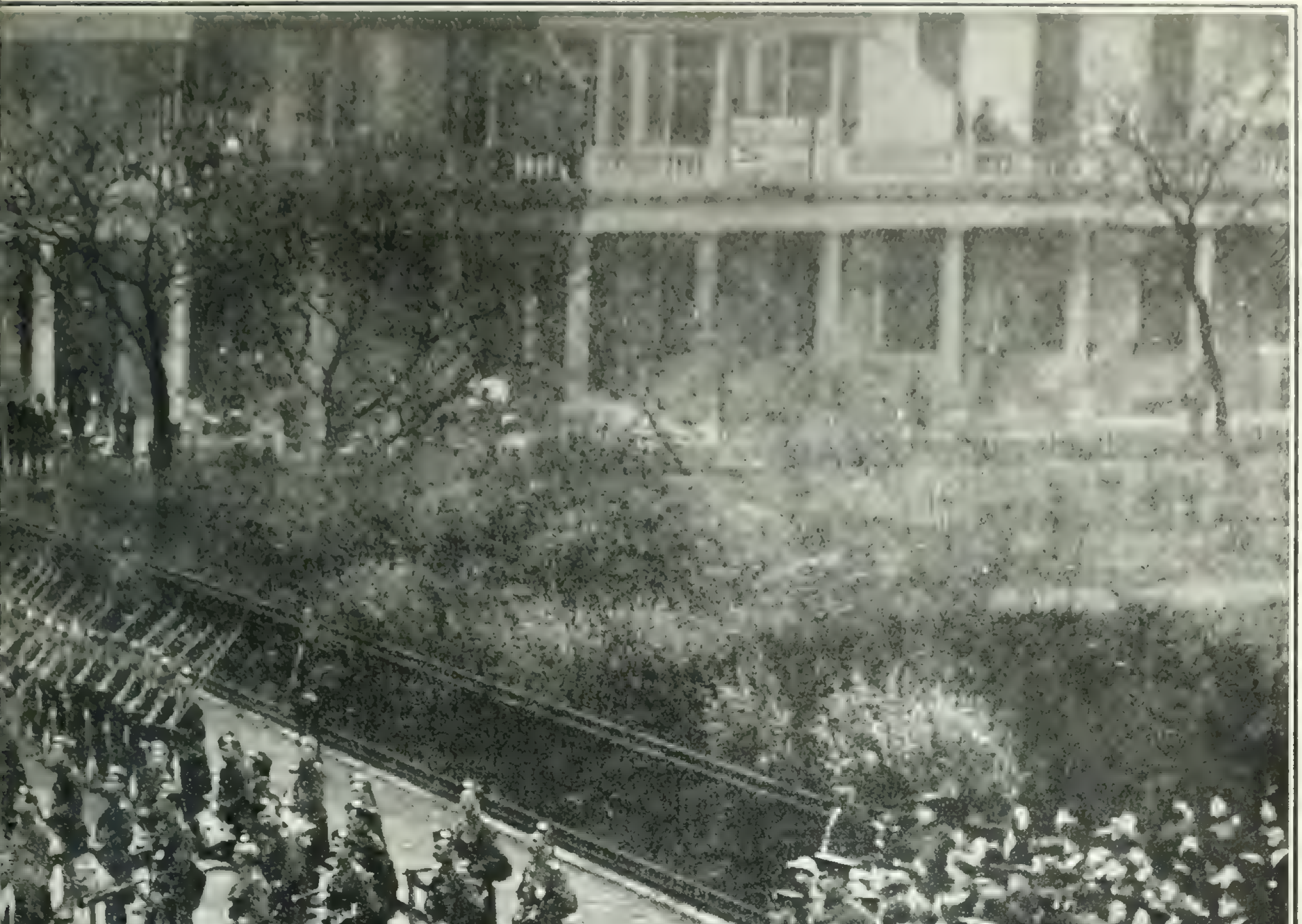


FUNERAILLES DE FEU LORD ROBERTS
Sous la pluie et la brume le cortège funèbre de feu le Maréchal Lord Roberts passa par les rues de Londres. L'illustration montre le cortège à son arrivée à la cathédrale St. Paul. (Photo, Central News).



FUNERAILLES DE SIR CI

Des funérailles militaires furent accordées à feu Sir Charl
voir, le cortège quittant la résidence. Au premier plan se
vers le canon qui porte



DOUGLAS A LONDRES

, Chef de l'état-major Impérial. La photographie fait
ord Kitchener (a cheval), et Lord Roberts se dirigeant
(Photo, "Topical").

La marche des évènements

Suite de la page 203.

ont déjà rendu un bon service à l'empire. De puissantes forces expéditionaires sont en préparation au Canada, en Australie et la Nouvelle Zélande pour service au front, et le Sud Africain a dégagé toutes les troupes Anglaises et entrepris d'importantes responsabilités militaires, dont l'accomplissement sera d'une valeur inestimable à l'Empire.

"Terre-Neuve a doublé le nombre de ses branches de la Réserve Navale Royale, et envoie un corps d'hommes pour prendre part au feu. Des gouvernements Fédéral et Provincial du Canada des dons généreux et bienvenus de provisions sont en chemin, pour l'usage de mes forces navales et militaires, et pour soulager la détresse dans le Royaume-Uni, qui suivra inévitablement l'éveil de la guerre.

"Toutes les parties de mes Puissances d'Outre-Mer ont ainsi démontré, d'une manière évidente, l'unité fondamentale de l'Empire au milieu de toute la diversité de sa situation et des circonstances."



CHASSEURS FRANCAIS.
Nous sommes redevables à Mr. Pierre Joseph pour cette photo, qui représente un peloton de Chasseurs Cyclistes avant leur départ pour le champ de bataille.

Septembre le 10.— Le nord de la France restait encore de beaucoup la scène la plus intéressante des opérations, et le combat qui s'était continué toute la journée du 9 septembre—la sixième armée française pressant l'aile Allemande le long de la rivière Ourcq, et les troupes anglaises traversant la Marne à la poursuite de l'ennemi—le 10 devint encore plus favorable aux Alliés.

La sixième armée française, à l'ouest pressait encore fortement l'ennemi en retraite, et se battait avec une vigueur qui fut des plus effectives, tandis que, par marches forcées, la cinquième armée put atteindre la ligne de Chateau Thierry et Dormans, sur la Marne.

Dans un engagement au nord de la Marne, les troupes Britanniques repoussèrent l'ennemi, capturant quelque 1,500 prisonniers, quatre canons, six mitrailleuses et un certain nombre de wagons de transport. Plusieurs incidents émouvants se passèrent pendant la bataille, dont l'authenticité est certifiée par le Bureau Officiel de la Presse.

Dans leur avance vers le nord, une partie du corps de la seconde armée anglaise, découvrit que, parallèlement avec eux, et à peu de distance, une autre infanterie marchait. L'on prêta peu d'attention à ceci tout d'abord mais une investigation revélà le fait que l'autre armée n'était pas anglaise, comme on l'avait crû mais un corps de l'ennemi. Un piège fut vivement tendu dans une dépression de terrain, dans lequel tombèrent les Allemands, perdant un grand nombre de leurs hommes, et plus de quatre cent furent fait prisonniers.

La bravoure d'un petit parti de soldats Anglais, dirigés par un sous-officier, et qui se trouvèrent serrés de près par l'ennemi, est un autre de ces incidents du combat qui éclaircissent le coté noir du conflit. Séparés et entièrement entourés, il semblait que la petite bande n'avait plus qu'a se rendre. Mais, avec leur vaillant chef, ces hommes n'étaient pas de "ceux qui se rendent," et étaient déterminés à combattre jusqu'a la fin. Quand ils furent tous tombés à l'exception du sous-officier et d'un homme, et ils étaient eux-mêmes blessés, les Allemands se rapprochèrent et leur crièrent "Déposez les armes!"

D'un calibre évidemment différent d'un grand nombre d'officiers de sa nation, le commandant Allemand ne permit pas que les deux survivants fussent désarmés, mais, s'approchant, demanda la permission de serrer la main du vaillant officier, qui, son fusil au coté, fut transporté sur un brancard.

Un tribut touchant au travail des aviateurs Anglais, fut payé par le commandant-en-chef Français dans le message suivant à Lord Kitchener:

"Veuillez exprimer, plus particulièrement au Maréchal French, mes remerciements pour les services rendus chaque jour par le corps d'aviateurs anglais. La précision, l'exactitude et la régularité des nouvelles apportées par ses membres est une preuve évidente de leur organisation parfaite et aussi du parfait entrainement des pilotes et des observateurs."

Reférant à ce message, le Bureau Officiel de la Presse dit:

"Pour donner une idée quelconque du travail accompli, il suffit de mentionner que, durant une période de vingt jours jusqu'au 10 septembre, une moyenne quotidienne de plus de neuf envolées d'au-delà de cent miles chaque, a été soutenue."

Ailleurs sur les lignes françaises la situation restait favorable aux alliés, tandis que des dépêches Russes et Serbes annonçaient de vastes progrès sur la frontière de l'est.

Il fut démontré que les sous-marins allemands devenaient dangereusement actifs par le Bureau Anglais de la Presse Officielle lorsqu'il déclara que le naufrage du croiseur "Pathfinder" dans la Mer du Nord, le 6 septembre n'était pas dû à une mine, tel que rapporté déjà, mais à un torpilleur allemand. Le "Pathfinder" était du modèle "Protected Scout," avait un complet de 268 hommes, et coûtait $1,355,735. La perte de vie fut lourde—un officier étant tué, deux blessés sérieusement et 8 manquaient, tandis que quatre hommes furent

tués, trente blessés et deux cent quarante deux perdus.

En réponse aux assertions des allemands que les alliés se servaient des fameuses balles "dum-dum," le ministère français des Affaires Etrangères publia un avis, protestant avec vigueur contre ces accusations et les déclarant absolument fausses. Voici en partie comment se lisait cet avis:

"Il est à craindre que ces accusations ne sont qu'un prétexte pour justifier l'usage des balles 'dum-dum' par les troupes allemandes, aussi bien que pour causer une réaction de l'opinion Américaine en faveur des Allemands. Le gouvernement allemand dirige une campagne semblable à Copenhague."

Venant d'une telle source, l'accusation allemande —même si elle n'eut été fausse—n'était pas sans un élément d'humeur grotesque.

Au Canada, les préparatifs pour envoyer un premier contingent à l'aide de la Mère-Patrie, faisaient un progrès remarquable. Dans un délai incroyablement court le splendide corps d'hommes assemblés au camp de Valcartier devenaient des soldats entrainés, capables—dignes représentants de la Puissance dans le guerre des nations.

Personne à pris un plus vif intérêt dans l'armée expéditionnaire du Canada que Son Altesse Royale le Duc de Connaught—lui-même un officier habile —qui fut un visiteur fréquent au Camp. S'adressant à un diner des directeurs de la "Canadian National Exhibition," à Toronto, après une inspection des troupes à Valcartier, le Gouverneur-Général disait:

"J'ai encore visité le camp de Valcartier cette semaine. Je sais que vous serez heureux d'apprendre que j'ai été très inpressionné par ce que j'ai vu, et considère que l'apparence des troupes reflétait le beau sentiment qui anime le pays. Je suis convaincu qu'avec l'entrainement nécessaire, ils seront reconnus comme une addition puissante et bienvenue à nos armées sur le champ de bataille."

Au Colonel Hon. Sam Hughes, le Premier Ministre Borden qui fit aussi la revue des troupes, adressa le télégramme suivant:

"Nous revenons très satisfait des conditions au Camp, du progrès étonnant de son organisation, et de l'apparence splendide des hommes. Veuillez accepter nos sincères félicitations.

(Signé) R. L. Borden."

Septembre le 11.— "La bataille de la Marne," comme on le lira sans doute dans l'histoire, était considérée par les commandants allemands, comme lutte décisive dont l'issue affecterait toute la campagne. Ceci était prouvé par un ordre émis par le commandant du 7ième corps allemand pendant la première semaine de septembre. Ce document, qui tomba aux mains des alliés, déclarait que "du résultat de cette bataille dépendrait l'issue de cette guerre, et l'honneur des armées allemandes."

Vu cette attitude, l'effet moral de la victoire décisive pour les armes alliées, remportée jusque-là. doit avoir largement contribué au désastre qui vint si près de surprendre l'armée allemande. Si le désastre ne fut pas complet c'est bien grâce à la direction habile du Général Von Kluck dont la manière de tirer les forces sous son commandement, d'une passe difficile, doit être considérée comme un brillant exploit militaire.

Le 11 septembre, l'armée allemande retraitait toujours, tandis que l'avance française était générale sur toute la ligne. Le résultat des opérations de la journée était des plus satisfaisants. D'un coté du champ de bataille l'armée commandée par le Duc Albert de Wurtemberg avait été entrainée par les troupes françaises victorieuses, de l'autre coté du Saulx. Un corps entier d'artillerie et plusieurs drapeaux allemands tombaient aux mains des Français à un autre endroit de la ligne de feu.

Rencontrant peu de résistance, les troupes Britanniques s'étaient avancées d'une manière continue pendant le jour, et à la tombée de la nuit s'étaient établies au nord de la rivière Ourcq, sur une ligne s'étendant de Oulchy-le-Chateau jusqu'a Longpont.

Partout, sur le parcours de l'avance des alliés, les scènes d'un récent carnage, de destruction et de confusion étaient d'éloquents témoins de la précipitation et du désordre de la retraite allemande,



ARTILLERIE FRANCAISE.
Cette photographie qui nous a été envoyée par un de nos lecteurs, représente un détachement d'artillerie française en chemin pour St. Lace. (Permission de M Courtay.)

et disaient l'épuisement des troupes et les lourdes pertes qu'elles avaient subies.

Des cadavres d'hommes et des carcasses de chevaux couvraient le sol en maints endroits, car, dans leur précipitation les allemands avaient été incapables de suivre leur habitude d'enlever avec soin toute évidence de leurs pertes. Des trainards épuisés étaient fréquemment réunis et fait prisonniers sans contrainte. Des villages saccagés, des maisons désertes, des boutiques encore barricadées, des champs dévastés—tous les signes communs de l'occupation des Teutons, étaient visibles.

Les preuves ne manquaient pas non plus des cruautés infligées aux habitants des districts occupés.

Reférant à cette phase de l'invasion récente le rapport officiel dit:

"Un dommage brutal et insensé à été causé aux villages occupés par l'ennemi. Les propriétés ont été malicieusement détruites. Des peintures dans

La suite à la page 218.



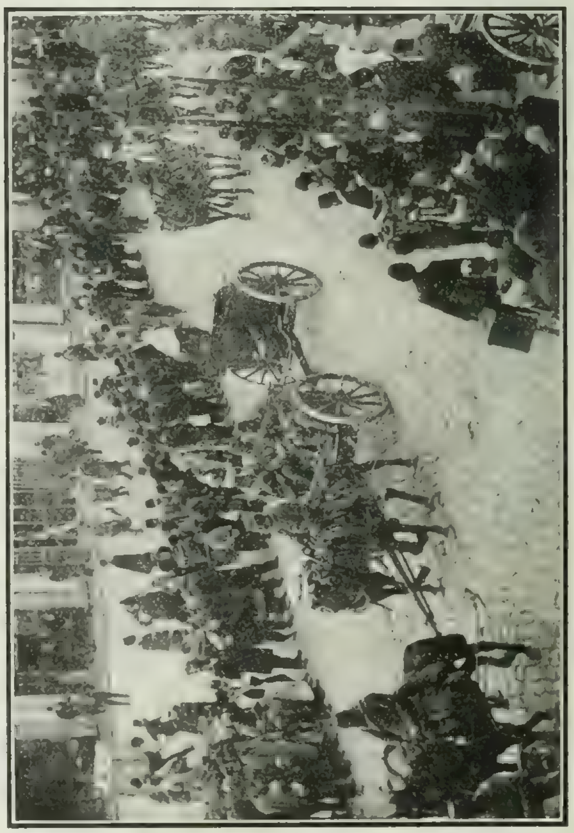
Infanterie Turque en marche avec mules à baggages. (Photo, Central News).



Infanterie Turque en marche. (Photo, Central News).



Artillerie Turque se rendant au feu. (Photo, Central News).



Artillerie Turque quittant Constantinoples. (Photo, Central News).



Cavalerie et Infanterie Egyptiennes rangées contre les Turcs. (Photo, Central News).



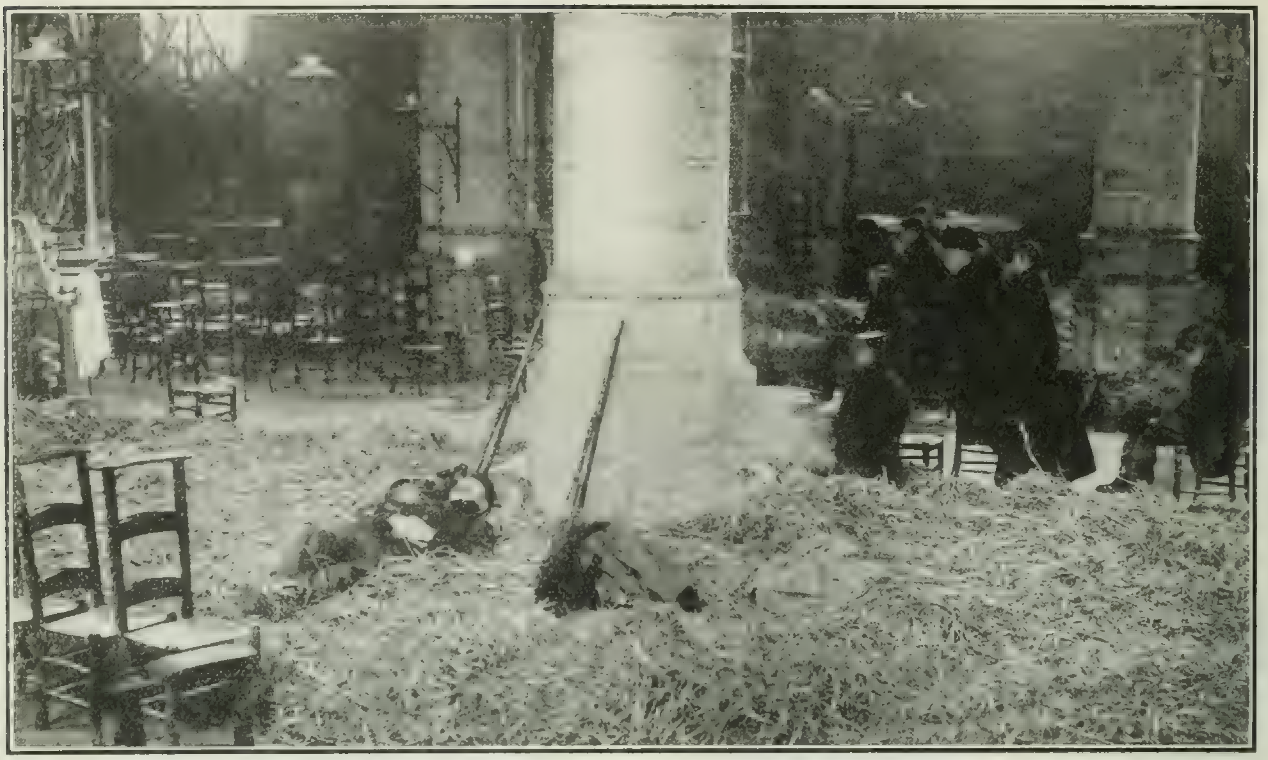
Une photographie remarquable montrant un corps Egyptien de [illegible]
(Photo, Central News).



Spahis du Maroc avec leurs prisonniers Allemands sur le chemin de Nieuport après la bataille de Furnes. (Photo, Central News).



Indigènes d'Egypte qui sont nos amis et sont prêts à se battre pour la [illegible] Bretagne. (Photo, Central News).



UNE SCENE ORDINAIRE EN BELGIQUE AUJOURD'HUI
Cette photographie fut prise pendant un office matinal dans une église belge. Pendant qu'un petit groupe de civils sont venus prier pour la déliverance de leur pays, des soldats fatigués et épuisés dorment paisiblement sur le pavé recouvert de paille. (Photo, Central News).



BRIGADE NAVALE ANGLAISE EN DEHORS D'ANVERS
Défenseurs Anglais d'Anvers allant prendre position dans des tranchées en dehors de la ville. (Underwood & Underwood, N.Y.)



DU THEATRE DE LA GUERRE
Cette gravure, qui vient de nous arriver du district où la grande bataille sévit, montre un certain nombre des troupes alliées dans la place du marché à Furnes, la première ville Belge de l'autre coté de la frontière après avoir laissé Dunkerque. (Photo, Newspaper Illustration).



BAVAROIS QUITTANT ANVERS
L'illustration fait voir le départ d'Anvers, des troupes Bavaroises, pour le sud-est, pour se joindre à l'attaque sur Dunkerque. (Photo, Newspaper Illustration).

La marche des évènements

Suite de la page 213.

les chateaux ont été déchirées, et les maisons en générale ont été pillées. Il est déclaré aussi, sur la foi d'une autorité inattaquable que les habitants ont été très maltraités."

Racontant les épreuves d'un village qui se trouvait pris dans le centre de la bataille, pendant l'avance des alliés, un villageois relate comment, quand un corps de Chasseurs attaqua l'armée allemande qui occupait la place, "sous le prétexte que nous étions avertis de la présence des troupes françaises et leur avions aidé à préparer un piège, les allemands saccagèrent tout le village."

Après avoir décrit la panique parmi les femmes et les enfants, desquels la population se composait



POUR L'HIVER A LA GUERRE.
Un nouveau protecteur contre le froid, fait de cinq épaisseurs de papier, et qui est très populaire parmi les troupes françaises. Il est porté, comme on le voit ici, sous la tunique. L'idée vient du Japon. (Photo, Central Press.)

en grande partie—les hommes étant allés servir leur pays—il dit:

"Dans plusieurs maisons, les allemands, à la pointe du révolver, obligèrent les pauvres paysans à mettre le feu à leur propre demeure. En moins d'une heure le village présentait l'aspect d'une fournaise, les murs s'écroulant un à un. Et pendant tout ce temps la lutte continuait. Cé fut un spectacle horrible.

"Plusieurs d'entre-nous, furent trainés jusqu'au bord du chemin pour être tués, et nous attendîmes là pendant des heures, croyant que notre dernier jour était arrivé. Un jeune villageois de 21 ans, qui s'en allait s'enrôler, fut fusillé. La retraite fut alors sonnée, les allemands s'enfuirent précipitamment et nous fûmes sauvés."

Septembre le 12.— "La bataille de la Marne" était maintenant presque terminée, mais seulement pour s'immerger dans un combat prolongé d'un nature beaucoup plus sévère et pénible. Un obstacle s'élevait devant les forces alliées, qui était à l'ennemi un point aussi avantageux qu'une sérieuse barrière aux armés Franco-Britanniques—la Rivière Aisne.

Dans leur poursuite des forces retraitantes de l'ennemi dans une direction nord des portes de Paris, les alliés avaient devant eux—juste sur le chemin de l'avance—pas moins de six rivières, qui séparément ou ensemble pouvaient être une source de force pour les troupes du Kaiser si elle décidaient de s'y arrêter. En les nommant par ordre il y avait la Marne, l'Ourcq, la Vesle, l'Aisne, l'Ailette et l'Oise. Dans la retraite précipitée de l'ennemi, le passage de la Marne, de l'Ourcq et de la Vesle par les alliés ne pris d'autres proportions que de sévères opérations d'arrièregarde, mais la traversée de l'Aisne devait différer. Ici enfin la fuite rapide des allemands fit halte, et de chaque coté de la rivière, et dans des positions stratégiques, incluant une chaine de collines dominant l'Aisne, l'ennemi se prépara à faire une pause déterminée.

Deux villes qui allaient devenir marquantes dans l'histoire de la guerre étaient Soissons et Rheims. Autour de la première un des plus vifs engagements de la "Bataille de l'Aisne" commençait déjà; tandis que la dernière allait bientot être la scène d'un acte de vandalisme destiné à apporter aux méthodes teutonnes de guerre encore plus de disgrâce et de mépris.

Le 12 septembre, anticipant les mouvements prochains des armées alliées dans la direction de Rheims, un avis fut affiché par toute la ville, se lisant comme suit:

"PROCLAMATION"

"Dans le cas d'un engagement aujourd'hui ou dans un avenir très rapproché, dans le voisinage de Rheims, les citoyens sont avertis qu'ils doivent rester absolument calmes et ne doivent d'aucune manière prendre part au combat. Ils ne doivent pas essayer d'attaquer ni les soldats isolés ou détachements de l'armée allemande. La consrtuction des barricades, l'enlèvement de pierres du pavé dans les rues, de manière à entraver le mouvement des troupes, en un mot, toute action qui pourrait embarrasser l'armée allemande est formellement défendue. Dans le but d'assurer la sécurité des troupes, et d'inculquer le calme dans la population de Rheims, les personnes mentionnées plus bas ont été saisies comme otages par le commandant-en-chef de l'armée allemande. Ces otages seront pendus au moindre mouvement de désordre. La ville sera aussi brulée totalement ou en partie; les citoyens seront aussi pendus pour toute infraction à ce qui précède. Par ordre des autorités allemandes. LE MAIRE."

Suivait une liste des noms de plus de quatre-vingt des plus éminents citoyens de Rheims, com-

prenant quatre prêtres et se terminant par cette phrase vague "et d'autres encore."

Pendant ce temps, les armées Britanniques et Françaises ne perdaient pas de temps. Le corps de la troisième armée anglaise avait gagné une position élevée dominant la vallée de l'Aisne, à l'est de Soissons qui était déjà le centre d'un duel d'artillerie, qui se continua tout le jour et jusqu'a une heure avancée de la nuit. Les lourds canons de l'ennemi, de leur position élevée se montrèrent plus effectifs que d'habitude contre les canonniers Anglais et l'artillerie française à gauche.

Avec l'aide de la cavalerie, le corps de la seconde armée Britannique traversa la rivière Vesle, et pris position au sud de l'Aisne.

Dans le voisinage de Braisne, un vif engagement, dans lequel la première division de cavalerie anglaise et quelque l'infanterie étaient impliquées, eut lieu, ayant pour résultat la capture finale de la place, l'ennemi perdant environ cent hommes qui furent faits prisonniers, et forcés de retraiter vers le nord. Une découverte intéressante fut faite ici quand l'on s'aperçut qu'une grande quantité de munitions avaient été jetées dans la rivière par les allemands, et pouvaient être vues non loin de la surface de l'eau.

Sur la droite anglaise, les troupes françaises s'étaient avancées jusqu'a la ligne de la Rivière Vesle; et sur la gauche, leur sixième corps d'armée, en co-opération avec les anglais, réussirent pendant la nuit à se rendre dans la partie sud de la ville de Soissons.

La température était très incertaine, et une pluie lourde pendant l'après-midi du 12, se continuant pendant la nuit jusqu'au dimanche, le 13 septembre, enleva le comfort aux troupes, et fut nuisible aux opérations.

Faisant un résumé de la situation le soir du 12, le ministère français de la guerre, après avoir fait allusion aux conditions dans le nord, déclarait:

"Sur notre droite la situation est pratiquement la même dans les Vosges et devant Nancy, où les allemands ont essayé de bombarder la ville avec quelques canons à longue portée.

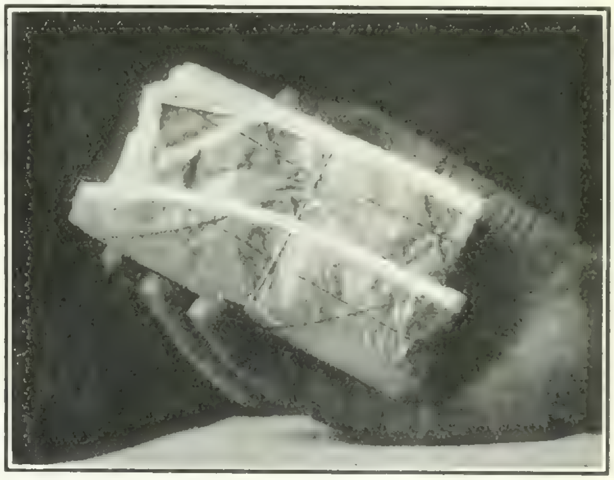
"La situation générale a donc changé complètement ces derniers jours, au double point de vue de la stratégie et des tactiques. Non seulement nos troupes ont arrêté l'avance des allemands, qui croyaient tenir la victoire, mais l'ennemi a été repoussé presque partout."

Septembre le 13.— Tandis que les évènements étaient favorables aux alliés, la marine anglaise ne restait pas oisive.

S'avançant résolument jusque vers l'embouchure de l'Elbe, le sous-marin "E9," en charge du lieutenant commandant Horton, le 13 septembre, fit couler un croiseur allemand, que l'on présume être le "Hela," à moins de six miles d'Heligoland, Le naufrage du croiseur "Hela" fut plus tard rapporté officiellement de Berlin. D'après les dépêches, le "E9" lança deux torpilles, une frappant la proue du croiseur, l'autre le frappant au milieu. Le "Hela" s'emflamma immédiatement, et coula en moins d'une heure, la majorité de son équipage étant sauvée par d'autres vaisseaux allemands dans les environs.

La traversée de l'Aisne par les armées Franco-Britanniques le dimanche, 13 septembre, fut un triomphe du génie, et un fait d'armes rarement, si jamais accompli dans l'histoire. Les rapports du ministère de la guerre, brefs et concis comme d'habitude, ne donnent aucune idée proportionnée de la lutte engagée, des difficultés reconntrées et surmontées, de l'héroisme déployé, mais en suppléant au compte-rendu officiel, les rapports de ceux qui ont été témoins du combat, il est possible de se faire une idée de l'engagement.

Le long de la rive nord de la rivière, fortement retranchée sur les hauteurs et occupant tout point avantageux, l'armée allemande attendait—composée d'hommes déterminés et désespérés, résolus à mettre un frein au flot de leurs adversaires qui depuis plusieurs jours s'était avancé irrésistiblement, balayant tout sur son passage, et repoussant, écrasée et défaite, l'armée qui avait en vain essayé d'arrêter son progrès. Il était temps maintenant de réprimer ce progrès dangereux. Maintenant se présentait l'occasion de relever le prestige abattu des armes allemandes.



POUR L'HIVER A LA GUERRE.
Le protecteur fait de papier, en usage par presque toutes les troupes françaises, et représenté sur la feuille précédente, peut être plié très petit et ainsi se transporte facilement. (Photo, Central Press.)

Sept ponts de route et deux ponts de chemin-de-fer avaient été démolis, et il était maintenant nécessaire aux ingénieurs des alliés de remplacer par des pontons, ces traverses qui étaient hors d'usage.

C'était une tâche difficile. Grossie par les pluies récentes, la rivière était rapide et dangereuse. Sur ce volume précipité d'eau, sous le feu continu de l'artillerie allemande—les lourds obusiers ingénieusement cachés—des ponts devaient être jetés et ensuite maintenus. Tel était le devoir qui s'imposait aux ingénieurs. Avancer sur ces ponts incertains et attaquer l'ennemi si puissamment retranché—tel était le devoir des troupes.

C'était une proposition "plutôt raide," comme on dit populairement, mais sous le commandement des habiles commandants des alliés il y avait un corps aussi digne de guerriers dont l'histoire puisse faire mention. Intrépides ils se mirent à l'oeuvre.

La suite à la page 223 (12ième livraison).



CANNONNIERS HEROIQUES QUI RECEVRONT LA CROIX-VICTORIA
Trois membres de la batterie L, R.H.A., doivent recevoir la Croix-Victoria pour leur vaillante conduite à Compiègne. Ils continuèrent de manoeuvrer le seul canon qui ne fut rendu silencieux par une force Allemande écrasante; et éventuellement tous les canons allemands excepté un, devinrent silencieux et furent ensuite capturés. L'illustration fait voir le conducteur Osborne et le canonnier Darbyshire. (Photo, Central Press).



QUE FAIT-IL AUJOURD'HUI ?
Cette question est souvent posée au sujet de quelqu'un que nous connaissons et qui est parti pour le champ de bataille. Voici la première période du voyage—traversée de la mer—quelques uns font une partie, pour passer le temps, les autres sommeillent. (Copyright, Underwood & Underwood, N.Y.)

La Guerre des Nations

Souvenir Canadien Illustre de cette Grande Guerre. 12ième Livraison

Imprimé et publié au No 1510 rue Notre Dame Ouest, Montreal, Canada, par DODD-SIMPSON PRESS, LIMITED



LA DESCENTE ALLEMANDE SUR LA COTE EST DE L'ANGLETERRE
Le monument commémoratif Sud-Africain dans le parc à West Hartlepool où les obus allemands sont tombés nombreux et rapides. (Photo, M. E. Simpson).



L'INCURSION ALLEMANDE SUR LA COTE EST DE L'ANGLETERRE

Cette photographie montre les vaisseaux de guerre allemands dans la mer du Nord. L'on prévoit un redoublement d'activité dans ces eaux sous peu. (Photo, Underwood).



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

12ieme LIVRAISON

Suite de la page 210 [illegible]

L'engagement commença par un duel d'artillerie à longue distance, pendant lequel les ingénieurs travaillèrent héroiquement. Leurs rangs décimés par le feu foudroyant auquel ils étaient constamment exposés, ils accomplirent néanmoins la tâche qu'ils avaient entreprise.

Le silence des canons ennemis sur la rive nord donna alors aux troupes l'opportunité qu'elles attendaient et, protégéespar leur propre artillerie elle tentèrent la traversée. A la gauche des Anglais, les troupes françaises ne pouvaient, devant le feu épouvantable, contruire un ponton à Soissons, mais, sans laisser abattre leur courage, réussirent à faire traverser un grand nombre de leur artillerie en faisant usage d'une seule poutre qui restait sur le pont de chemin-de-fer démoli, sur laquelle, les hommes s'avancèrent à la file.

Au coucher du soleil, lorsqu'un vent froid et la pluie recommencèrent, trois endroits de traverse avaient été établis, et une grande majorité des troupes avaient négocié le passage avec succès, et encore une fois repoussé l'ennemi. Dans quelques heures au plus, la balance des troupes avaient rejoint leurs camarades sur la rive nord de la Rivière Aisne.

A quiconque qui était porté à douter du calibre des troupes Franco-Britanniques dans le nord de la France, ou qui semblait disposé à soutenir que jusqu'ici leurs opérations s'étaient bornées à des mouvements de retraites, et plus tard, à harceler l'arrière-garde d'un ennemi, qui s'était avancé avec trop d'intrépidité, et était forcé pour des raisons stratégiques de se renverser, la traversée de l'Aisne doit avoir calmé tous les doutes. En face d'une position fortement retranchée et d'un adversaire les forces alliés se montrèent à la hauteur de l'occasion.

Pendant le combat du 13, les français occupèrent de nouveau Rheims, et ceci, ajouté à l'évacuation d'Amiens par l'ennemi, et le succès en général de l'Aisne, fut lu avec bonheur par les français partout, qui voyaient ainsi leur pays bien aimé, arraché de l'étreinte de l'envahisseur. En d'autres endroits aussi le succès couronnait les armes Françaises, et sur l'aile droite, le Ministère de la guerre disait: "Les forces hostiles qui étaient le long de la Meurthe battent en retraite au-delà de St. Dié et de Luneville. Nous occupons de nouveau Draon le Tape, Baccarat, Remireville, Nomeny et Pont-à-Mousson."

L'armée Belge aussi, n'était pas restée inactive, et conduits et inspirés par le présence de leur Roi, les belges conduisaient avec succès des sorties d'Anvers. Un combat violent, ayant pour résultat de repousser l'armée allemande, était rapporté entre Malines et Louvain. Dans leur position en arrière et sur le flanc de l'armée allemande d'invasion, ils constituaient une source de danger et de menace pour l'adversaire, qui avait appris depuis longtemps à apprécier les qualités comme combattant, du soldat belge.

Au Ministre Français de la guerre, le Commandant-en-Chef Joffre, le 13 septembre, envoya le télégramme suivant:

"Notre victoire est confirmée comme de plus en plus complète. Partout l'ennemi est en retraite. Partout les allemands abandonnent prisonniers, blessés et munitions de guerre.

"Après d'heroiques efforts de la part de nos troupes pendant cette lutte formidable, qui a durée du 5 au 12 septembre, toutes nos armes sont enivrées par le succès, et exécutent une poursuite sans exemple pour son étendue.

"Sur notre gauche nous avons traversé l'Aisne en bas de Soissons, gagnant ainsi 100 kilomètres (environ 65 miles) en six jours de combat.

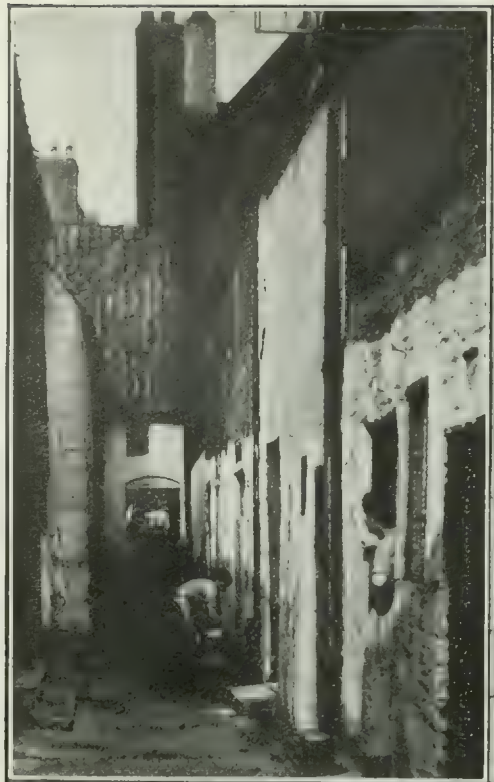
"Nos armées du centre sont déjà au nord de la Marne, tandis que celles de Lorraine et des Vosges arrivent à la frontière. Le moral, l'endurance et l'ardeur de nos troupes et de celles de nos Alliés, sont admirables. Le Gouvernement de la République peut être fier de l'armée qu'il a équippée.

(Signé) "JOFFRE."

Septembre le 14.— "Bien fait. Vous avez conduit un beau combat à une fin heureuse."

Tel fut le message qui passa sur les mers, du Ministre de la Marine au Capitaine Grant du nouveau croiseur auxiliaire Britannique, le "Car-

La suite à page [illegible]



①



②



③



④



⑤

LA DESCENTE SUR LA COTE DE L'EST

Les vues 1, 2 et 3 représentent l'ancien et étrange Whitby, qui fut aussi bombardé.

La vue No. 4 donne une bonne idée de la ville. On peut voir sur la falaise la vieille abbaye historique de Whitby qui fut aussi emdommagée par les obus

L'on voit sur la vue 5 une partie de la vieille abbaye qui a beaucoup souffert du bombardement. (Photos, Walker).

LES PILLARDS!

L'ennemi frappe des villes non-fortifiées sur la côte est de l'Angleterre

LA nouvelle de la descente sur la côte est fut comme un choc électrique à l'Angleterre, le 16 décembre 1914. Pendant des siècles ses côtes étaient restées inviolées, et il semblait presque incroyable que, sur le sol de l'Angleterre, un si grand nombre aient été tués par les hostiles envahisseurs. Cependant, avec les détails, il fallut se rendre à l'évidence, et la vérité souleva l'indignation et la haine de toute une nation.

Encore une fois les méthodes de "fer et de sang" avaient triomphées sur les principes humanitaires; la politique de "gagner à tout prix" sur l'observation des lois légitimes de la guerre. L'Allemagne, succombant dès le commencement à la tentation offerte par la Belgique, semblait déterminée à poursuivre jusqu'à la fin sa carrière de crimes, défiant directement les lois internationales et les dictées de la conscience.

Quelqu'un a défini la guerre "le crime légalisé." Quoiqu'il en soit, la descente sur la côte de l'est fut un crime sans aucune marque de légalité.

Soit dans la poursuite de quelque mouvement stratégique conçu dans l'esprit de Von Tirpitz et ses officiers, ou pour se venger des pertes récentes de la marine allemande, le but de l'incursion est encore un sujet de conjectures. L'incident, peut être brièvement résumé. De bonne heure le matin du mercredi 16 septembre, des navires ennemis apparurent au large de la côte de l'Angleterre. Le temps brumeux permettait l'attaque.

Au large d'Hartlepool à 8 hrs. a.m., deux croiseurs de guerre et un croiseur armurié jetêrent des bombes sur la ville. Des limites nord d'Hartlepool jusqu'a Seaton Carew du coté sud de West Hartlepool, des batteries et tranchées sur la coté jusqu'a des miles à l'intérieur du pays, aucun endroit était à l'abri des effets du bombardement. La dommage aux propriétés fut considérable, mais plus regrettable encore fut la perte de vie.

Il est intéressant de remarquer que dans le passé lointain, Hartlepool fut la scène de nombreux conflits sanguinaires. Jusqu'a ce jour les anciennes défenses—le vieux mur et la vieille porte—demeurent comme des souvenirs frappants du temps où une veille constante était seule le prix de la sécurité contre les envahisseurs; des têtes de lances et autres reliques de ces anciennes luttes ont été mise à jour en creusant des excavations. Située près de l'embouchure de la Tees, l'importance militaire d'Hartlepool est toujours reconnue, et dès la déclaration de la guerre ses défenses permanentes fûrent augmentées. Il fait plaisir de savoir que les batteries de la côte ont fait quelque dommage aux croiseurs, malgré le brouillard épais.

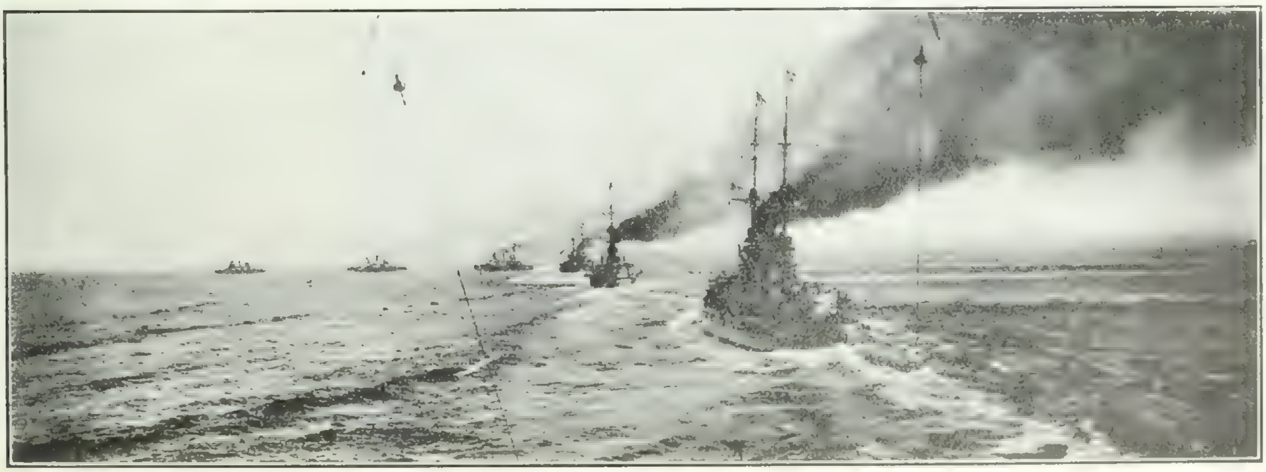
En même temps, Scarborough, à quelque quarante miles au sud d'Hartlepool, une place populaire de villégiature et sans aucune protection, avait à souffrir du bombardement de deux navires allemands. Quoique moins lourde qu'a Hartlepool, la perte de vie fut aussi très déplorable.

En passant, les vaisseaux allemands profitèrent de l'occasion pour bombarder le calme petit Whitby, blessant et tuant, et démolissant en partie l'ancienne et historique Abbaye de Whitby.

Comme nous allons sous presse les derniers relevés montrent 671 victimes de la descente. Le total est composé de 122 tués, 175 dangereusement blessés, et 374 blessés légèrement. Des 122 morts 6 seulement étaient des combattants, et au moins 57 étaient des femmes et des enfants. Hartlepool Ouest a le plus souffert du bombardement.

Il est regrettable, qu'a l'exception d'un combat sans importance, la marine anglaise n'ait eu aucune chance de frapper à leur retour ces meurtriers, la brume ayant facilité leur fuite.

Les journaux allemands acclamèrent avec joie le "succès" de cette descente, mais à l'observateur le moins prévenu, l'explcit pouvait difficilement être considéré comme remarquable, quoique d'accord avec "l'aimable habitude" de l'ennemi de détruire les églises et tuer les femmes et les enfants sans défense.



LA FLOTTE ALLEMANDE DES MERS.

Le rôle joué jusqu'aprésent par la marine allemande n'a pas été tout a fait héroique. La politique de Von Tirpitz, "de rester chez-soi," fut brisée simplement pour attaquer des villes sans protection et tuer des femmes et des enfants innocents.



LE BOMBARDEMENT D'HARTLEPOOL OUEST
Hartlepool Ouest a souffert plus qu'aucune autre ville dans la récente invasion de la côte de l'est. Cette photographie donne une idée des dommages causés par les obus allemands. (Photo, Central News).



LA DESCENTE SUR LA COTE DE L'EST

Scarborough a subi un dommage considérable dans l'invasion récente. Cette illustration représente une maison de Scarborough détruite par un obus allemand, qui a tué une femme et deux enfants. (Photo, Central Press).



SCARBOROUGH—Cette photographie, prise sur l'eau, montre la plage et la Spa à Scarborough, l'endroit populaire de villégiature du bord de la mer. La site de Scarborough la fit une proie facile aux canonniers allemands—L'Angleterre les appelle à ce sujet—des meurtriers.



SCARBOROUGH—La ville est audacieusement située sur la vaste courbe d'une baie magnifique. C'est une ville ancienne, et son histoire commence d'une façon dramatique vers 1055, quand les hommes du Nord y débarquèrent et se rendirent maîtres en pillant et en massacrant.



WHITBY—L'on voit ici une partie du port de Whitby. Sans protection d'aucune sorte, ce port de mer ne pouvait absolument pas de défendre contre l'attaque sans principes des allemands, et subit un dommage considérable.



WHITBY—Cette photographie donne une bonne idée de Whitby, en regardant dans la direction de la mer. Au premier plan on voit la rivière Esk qui se jette dans la mer à Whitby, et dans le lointain, sur la falaise, l'ancienne et historique abbaye.



HARTLEPOOL (Est)—Cette photographie montre la pointe du phare, où la "Batterie du Phare" est située. A la gauche de la gravure on voit l'extrémité de la terrace Cliff où plusieurs personnes furent tuées et blessées.



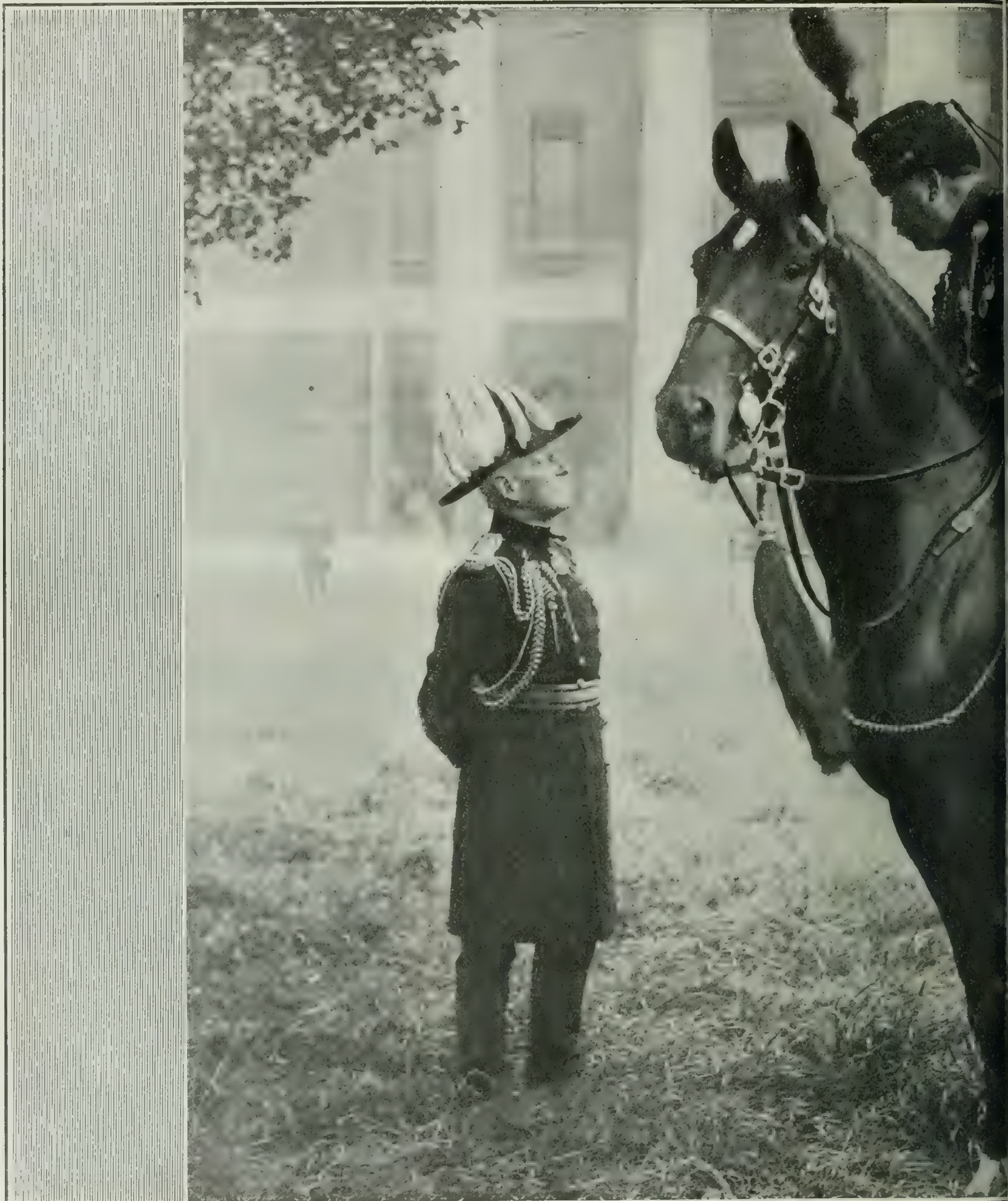
HARTLEPOOL (Ouest)—Vue des quais qui ont été [illegible]. Par une ironie du sort un navire allemand, retenu à ce port, a [illegible] des dommages [illegible] mains des cannonniers allemands.



HARTLEPOOL (Ouest)—Aucune autre ville a subi plus de pertes de vies et de dommages que West Hartlepool. La gravure fait voir le chemin Victoria avec la cathédrale St. Paul au fond.



SEATON CAREW—Cette photographie fut prise sur la promenade qui [illegible] de West Hartlepool à Seaton Carew. Au commencement [illegible] rives furent gardées, et il fut défendu à la population de se servir de la promenade.



UNE CAUSERIE SA
Cette photographie remarquable représente Sir Henry P
Maréchal Lord Rober



ON AVEC "BOBS"
ueen's Own Rifles, Toronto, en conversation avec feu le
o, News Illustration).

La marche des évènements

Suite de la page 223.

mania," à la suite d'un combat victorieux le 14 septembre. Dans une lutte qui dura 45 minutes, le "Carmania" fit couler un croiseur marchand allemand—que l'on suppose être le "Cap Trafalgar"—armé, d'un montant considérable de poudre. Les survivants furent secourus par un charbonnier. De l'équipage du "Carmania," l'on rapporta neuf morts, et cinq hommes blessés sérieusement.

Une tentative de la part d'un vapeur marchand allemand de faire couler le porteur de poudre Anglais "Dwarf" le soir du 14 septembre, dans la rivière Kamerun, fut rapporté par le Capitaine Cyril Fuller, du H.M.S. "Cumberland." La tentative échoua cependant, et l'agresseur fut capturé. Un attentat semblable deux soirs plus tard endommagea quelque peu le "Dwarf" mais eût pour résultat définitif le naufrage du vaisseau marchand allemand "Nashtigall" qui avait essayé d'enfoncer le porteur de poudre. L'ennemi perdit



LA DESCENTE SUR LA COTE DE L'EST.
Aux premiers bruits du feu la foule s'assembla sur la plage Hartlepool, que la gravure représente. Dans la distance on voit la pointe où les batteries sont situatées.

douze hommes blancs et vingt-quatre membres de couleur de l'équipage.

Le rapport des activités du croiseur allemand "Emden," fut moins agréable. Apparaissant tout à coup dans la Baie de Bengale, après une longue période pendant laquelle l'on n'avait pas entendu parler de ce navire, l'"Emden" s'attaqua au commerce maritime anglais avec des résultats désastreux pour ce dernier. Du 10 au 14 septembre seulement, le croiseur fit la capture de six vaisseaux marchands, l'Indus, le "Lovat," le "Killin," le "Diplomat," le "Fraddock" et le "Katinga," cinq desquels furent coulés et les équipages furent envoyés à Calcutta sur le sixième.

En France, la résistance allemande au nord de l'Aisne devint plus déterminée encore, et le 14 les troupes qui, en face de tels obstacles, avaient réussi à traverser la rivière le jour précédent, ne purent faire beaucoup plus que soutenir leur position.

Un rude combat charactérisa deux contre-attaques tentées par l'ennemi juste au coucher du soleil, et à dix heures du soir, mais les positions des alliés furent opiniâtrement soutenues.

Pendant le jour des renforts considérables furent adjoints, et traversèrent la rivière vers la rive nord. Le premier corps d'armée anglais et la cavalerie se distinguèrent dans le combat, le premier faisant six cent prisonniers et capturant douze canons. Au sujet des prisonniers, le compte-rendu officiel appuyait sur un fait intéressant et significatif.

"Un grand nombre des allemands fait prisonniers," disait ce rapport, "appartiennent à la réserve et aux formations de Landwehr, ce qui semble indiquer que l'ennemi est forcé de soutirer sur toutes les classes de soldats pour combler les trouées dans ses rangs."

Sur la gauche le progrès des troupes françaises continuait, et sur l'aile droite, près de Verdun, et en Lorraine, de nouveaux succès étaient rapportés. Dans le district entre l'Argonne et la Meuse, aussi, l'ennemi se renversait, mais au centre le ministère Français de la guerre anticipait une résistance vigoureuse "sur les hauteurs aux nord-ouest et nord de Rheims."

Paris, tout récemment une cité sous l'austère discipline militaire en vue d'un siège, était maintenant une ville joyeuse. Depuis quelques jours trains sur trains de matériel de guerre capturé—mitrailleuses, canons, wagons de provisions et autre butin de guerre—étaient arrivés dans la ville, donnant aux Parisiens une preuve tangible des victoires proclamées sur leurs bulletins. D'autres preuves moins agréables à voir, de la sévérité du combat, étaient données par la procession continuelle d'ambulances, de moteurs et de véhicules de toutes sortes transportant aux hôpitaux les blessés qui ne cessaient d'arriver. Cependant, même ce triste rappel aux effroyables réalités de la guerre ne pouvait refroidir l'ardeur publique—car l'envahisseur odieux n'était-il pas repoussé pas à pas du sol de leur patrie bien-aimée. Quoi de plus naturel alors, que le bon peuple de Paris crie "Vive la France" un peu plus fort que jamais, et attende debout pendant des heures l'arrivée des prisonniers et du butin de guerre, et pousse un cri de joie sonore sur leur passage?

Septembre le 15.— Sur la ligne de feu dans le nord de la France la température inclémente rendait la situation plutot désagréable aux troupes. Le matin du mardi, 15 septembre, tout était trempé et sans comfort après une nuit de pluie lourde. Nous pouvons nous faire qu'une faible idée des souffrances imposées aux hommes dans les tranchées par cette température détestable—mais malgré tout, les troupes, restèrent gaies et anxieuses de se rencontrer de nouveau avec l'ennemi.

Contrairement au principe militaire cardinal de l'ennemi de ne jamais compter quand il s'agit des vies humaines—un principe suivi si fidèlement moyennant un terrible sacrifice d'hommes—les chefs des armées alliées avaient continuellement à coeur la sureté et le bien-être de leurs hommes, et prirent le plus grand soin de leurs troupes tout en conduisant des mouvements heureux contre les envahisseurs.

Ceci fut démontré de nouveau le 15 septembre. En face d'un feu d'artillerie lourd et effectif et d'une détermination plus grande que jamais de l'ennemi, le tout se passa en grande partie à adopter des mesures pour la plus grande sécurité des troupes qui occupaient la rive nord de l'Aisne. Des tranchées améliorées furent creusées et toute la protection possible accordée aux hommes.

Une tentative d'avancer, par une section des troupes anglaises de ligne, malgré son succès à faire reculer quelque peu l'infanterie et l'artillerie de l'ennemi, ne réussit pas à gagner du terrain. Les allemands firent de nombreuses contre-attaques. Encore et encore ils s'avancèrent; les assauts se succédaient, mais dans chaque cas, défaits dans leur but et leurs rangs sérieusement brisés, ils durent reculer. Dans ces luttes la quatrième brigade desgardes se distingua par sa défense vigoureuse, devant laquelle l'ennemi retraita avec de terribles pertes.

Malgré les luttes déterminées sur toute la ligne, des hauteurs au nord de l'Aisne jusqu'a un point ouest et sud de la ville de Rheims, il y avait peu de changement dans la position respective des troupes en opposition.

Flétrissant comme absolument faux un rapport persistant que l'armée du Prince de la Couronne bombardait la forteresse de Verdun, une communication française déclarait:

"Cette ville n'a jamais été attaquée. Seulement le fort Troyon, qui ne fait pas partie de la défense de Verdun, mais protége seulement la Meuse, a été bombardé en plusieurs occasions."

Sur l'aile droite française la journée se passa sans incident remarquable.

Un telegramme d'éloges et de louanges pour l'armée française fut reçu de l'Empereur de Russie, au sujet des récentes victoires. C'est le président Poincaré qui reçut le message qui se lisait comme suit:

"La nouvelle de la brillante victoire remportée par l'armée française me comble de joie. Je vous envoie plus cordiales félicitations. La valeur des troupes et le talent de leurs chefs sont dignes de la grande nation auxquels ils appartiennent. Il me fait plaisir d'exprimer à tous l'admiration qu'ils m'inspirent."

A cela Mr. Poincaré fit une réponse digne, prenant l'occasion de féliciter l'Empereur du succès des armées russes. Voici, en partie, sa réponse:

"Je remercie votre Majesté pour vos congratulations, qui touchent profondément la France et son armée. La grande victoire gagnée par les troupes russes en Galicie a réjoui tous les coeurs français et le Gouvernement de la république. Elle sera sans doute suivie par d'autres brillants succès en Allemagne et en Autriche."

Les félicitations de Mr. Poincaré étaient bien méritées. Malgré quelques revers de plus ou moins d'importance, les résultats atteints jusqu' aprésent par l'armée Russe parlaient en faveur de son bon commandement et du travail efficace et héroique sur la ligne de feu.

La tâche des Russes n'était pas facile. Un demi-cercle de positions bien fortifiées bloquait leur chemin, tandis que des obstacles naturels, tels que rivières, lacs et marécages rendaient leur avance encore plus difficile. En fait de lignes de chemins-de-fer—essentielles à une mobilisation rapide et des mouvements agressifs effectifs sur la frontière—les Russes n'étaient pas aussi favorisés que leurs ennemis alliés, desquels les excellentes lignes de transport entre la frontière et les différentes bases d'opération semblaient avoir été construites pour la plupart en anticipation de ce jour, et qui certainement facilitèrent les mouvements des troupes vers la frontière russe.

Au-delà de défaites temporaires et la menace des mouvements possibles de flanc, la Russie craignait peu l'invasion, car, en plus de ses lignes établies de défense, l'étendue considérable de son territoire était une garantie de sécurité. Une contrée de quelques villes mais beaucoup de villages—villages pauvrement bâtis, se prêtant à une démolition facile en face d'un ennemi approchant; un pays qui, comme Napoléon l'a trouvé, leurre qu'au désastre et à la famine. Les dimensions mêmes de la Russie constituaient sa meilleure garantie de sécurité contre l'étreinte des envahisseurs Allemands et Autrichiens. Au cas d'une campagne agressive, elle pouvait donc, dans ces circonstances, se maintenir avec plus de vigueur qu'autrement, et elle ne perdait pas de temps, non plus.

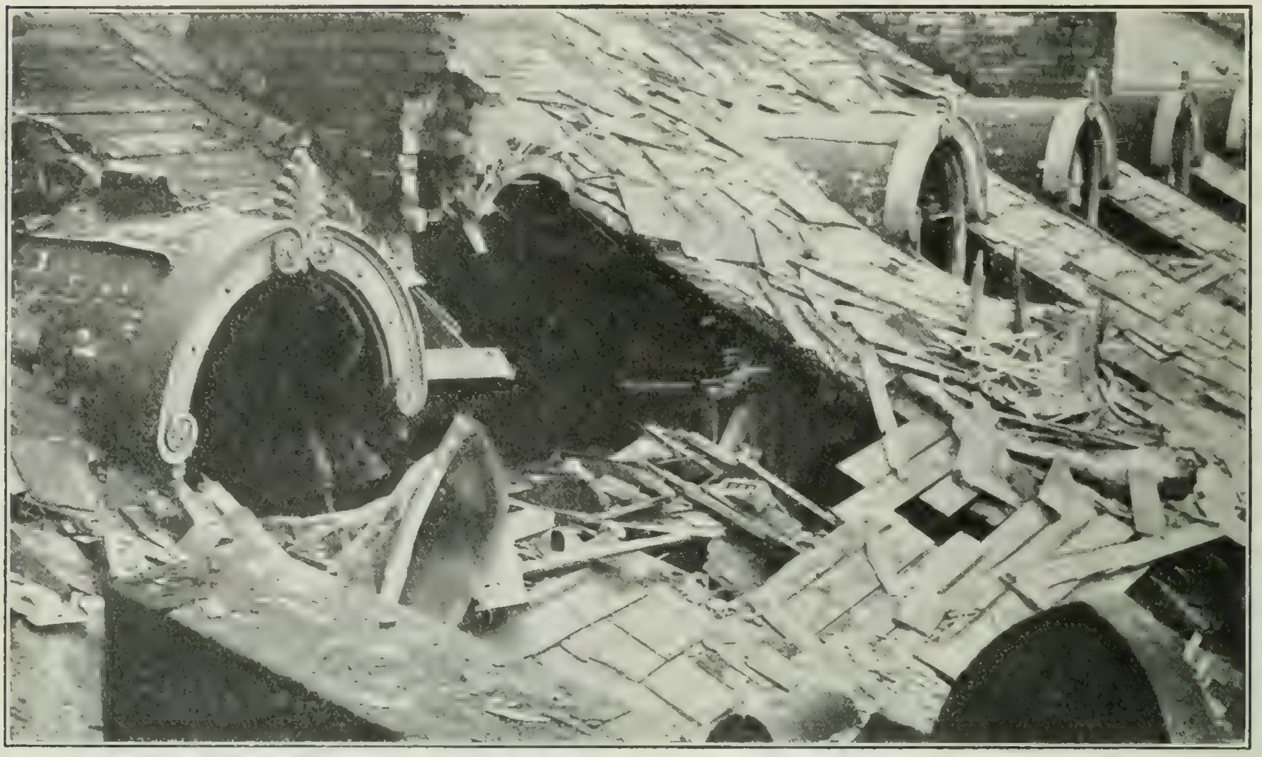


LA DESCENTE SUR LA COTE DE L'EST.
La rue Lynn, West Hartlepool, le centre des affaires, qui a été très endommagé.

Profitant de la préoccupation de l'Allemagne sur la frontière de l'ouest, la Russie avait poussé de l'avant avec énergie et déjà accompli quelques victoires notables. Déjà des villes et villages sur la route de l'avance, les habitants s'étaient enfuis avec terreur. Tout comme dans l'ouest, le pauvre peuple de Belgique et de France avait attendu avec une peur attendrissante le premier cri de "Les Uhlans," en Prusse Est, et partout où les fameux cavaliers du Czar conduisirent l'invasion des troupes russes, les coeurs du peuple furent frappés d'une terreur sans nom au premier murmure de la nouvelle "Les Cosaques s'en viennent."

Cependant il n'est que juste de dire que, en contraste marqué à la conduite des cavaliers allemands, les cosaques—desquels on aurait pu attendre moins—se conduisirent d'une manière

La suite à la page 236.



LE BOMBAREDMENT DE SCARBOROUGH
Cette photographie montre le toit du Grand Hotel de Scarborough après le bombardement. Plusieurs personnes occupaient ces chambres seulement vingt minutes avant le bombardement. (Photo Central News).



LES DOMMAGES A SCARBOROUGH
Le Grand Hotel à Scarborough a subi des dommages autant qu'aucun autre édifice. L'on voit ici les débris de l'intérieur du salon. (Photo Topical).



LE BOMBARDEMENT D'HARTLEPOOL.
L'oeuvre d'un obus lancé par un navire de guerre allemand. Remarquez le trou dans le mur de cette résidence, où est passé l'obus. (Photo Central News).



LE BOMBARDEMENT DE SCARBOROUGH
Dans ce magasin sur le chemin Prospect, Scarborough, la femme du propriétaire fut tuée en plus des ravages causés par l'obus. (Photo, Central News.)

La marche des évènements

Suite de la page 233

qui leur attira fort peu de reproches des habitants du territoire occupé pour cruauté ou outrage. Les "Barbares" abhorrés, après tout se montraient moins barbares que le peuple hautement "cultivé" qui s'était orgueilleusement désigné ainsi.

Avec l'étendue de la ligne de bataille et les millions d'hommes engagés, la campagne de l'est devenait une affaire quelque peu compliquée. Une idée générale de la situation pouvait être recueillie cependant, des avis officiels, et le 15 septembre il était évident que dans la lutte récente la Russie avait fait un progrès satisfaisant sur toute la ligne.

Dans la Prusse Est des forces supérieures d'allemands avaient repoussées depuis quelques jours les troupes sous le commandement du Général Rennenkampf, mais, enfin, avec des renforts, les russes purent de nouveau prendre l'offensive. L'ennemi combattit avec beaucoup d'heroisme mais sans succès. Après quelque dix heures



LA DESCENTE SUR LA COTE DE L'EST.
Cinq vues de West Hartlepool qui montrent des endroits qui ont beaucoup souffert du bombardement.

d'un combat désespéré l'ennemi fut repoussé vers Koenigsburg, avec de lourdes pertes.

"La victoire" dit le rapport officiel de Pétrograde, "peut être attribuée à la strategie habile du Général Rennenkampf, qui repoussa les troupes ennemis jusqu'a ce qu'elles fussent trop faibles pour nous vaincre."

En Pologne Russe, de puissantes forces Autrichiennes et Allemandes avaient tentées une avance déterminée sur Lublin et Chelm par voie de Krasnik et Tomaszow dans la partie sud. Leur ligne s'étendait pratiquement de Radom sur leur gauche, jusqu'ou l'armée de Lemberg en Galicie formait leur aile droite. Pendant des jours un rude combat se poursuivit, résultant, par le commandement heureux des Généraux Ruzsky et Brussiloff, en une victoire décisive pour les armes russes, et apparemment une fuite précipitée de la part de l'ennemi.

En Galicie les autrichiens retraitaient toujours, étroitement poursuivis par les russes victorieux.

La bataille en générale fut des plus sanguinaires, chaque coté faisant preuve d'une grande intrépidité et de courage. Des témoins oculaires racontent d'une façon animée les scènes qu'ils ont vues sur les champs de bataille récemment abandonnés par les troupes Autrichiennes et Allemandes:

"Les cours d'eau, disent-ils, étaient remplis de cadavres d'hommes, entassés pèle-mèle jusqu'a ce que les eaux fussent endiguées et débordent sur les bords. Des piles de morts attendaient d'être enterrés ou brulés. Des centaines d'acres étaient semés de corps et couverts d'armes et de débris de bataille, tandis que des chevaux blessés et sans monture erraient follement dans la campagne abandonnée."

Niant énergiquement les rumeurs à l'effet que la campagne russe était dirigée sur Budapest et Vienne, aussi bien que Berlin, le Général Sukhomlinoff, le Ministre de Guerre du Czar, déclarait le 15 septembre:

"Notre but est Berlin. Nous avons l'intention de prendre ni Vienne ni Budapest. Notre plan était de chasser les autrichiens comme une source de danger. Ceci a été accompli, et l'armée du sud sera employée seulement pour maintenir les forces Austro-Hongroises en échec.

"Bukovina est complètement entre nos mains. La Galicie le sera aussi aussitôt que l'armée autrichienne avariée sera mise en déroute et Cracovie envahie. La Galicie n'a pas été proclamée province russe. Nous régisons les lois a mesure que nous occupons le territoire mais aucune démarche a été faite pour reclamer une partie de l'empire autrichien."

De grandes réjouissances avaient lieu en Serbie, car, loin d'être humiliéet écrasée par la Double Monarchie, la campagne jusqu'alors, couronnée par la capture de Semlin, avait ajoutée à la gloire des armes Serbes. La prise de Semlin—une ville important de la frontière au confluent des rivières Save et Danube, vis-à-vis Belgrade—était un mouvement audacieux et éclatant. De cet endroit un bombardement quotidien de Belgrade causa beaucoup de dommage. Traversant les deux rivières sus-mentionnées sur des pontons la nuit, les troupes Serbes surprirent donc la garnison autrichienne et mirent une fin subite à leurs activités.

Septembre le 16.— "Les démocrates de la Grande-Bretagne ont tenu parole avec l'Irlande, et c'est maintenant le devoir d'honneur de l'Irlande de tenir parole avec eux . . . Par une majorité renversante une charte de liberté pour l'Irlande a été passée trois fois par la Chambre Anglaise des Communes, et dans quelques heures cette charte sera la loi du pays. Une ère nouvelle vient de commencer dans l'histoire des deux nations."

C'est en ces termes que Mr. John Redmond, le chef irlandais, dans un manifeste à ses compatriotes le 16 septembre, faisait allusion au passage du fameux "Home Rule Bill." Ce projet devait bientôt devenir loi, mais, aucune mesure devait être prise pour le mettre en vigueur avant douze mois de la date de son adoption, ou, au cas où la guerre se continuerait pour une plus longue période,

jusqu'à la date qui sera fixée par ordre en conseil. Les provisions spéciales ainsi faites en considération de la Grande Bretagne étant en guerre, furent incorporées dans un projet de loi présenté par le Premier Ministre et adopté par la Chambre des Lords le 16 septembre.

Mr. Redmond, dans son manifeste, après avoir fait allusion à la promesse faite au peuple anglais "qu'une concession de liberté" à l'Irlande signifierait "que la dissatisfaction ferait place à l'amitié et à la bonne entente; et que l'Irlande deviendrait un appui au, lieu d'une faiblesse pour l'Empire"; après avoir parlé de "l'intolérable despotisme militaire de l'Allemagne," et recommandé la formation d'une Brigade Irlandaise pour le service actif, termina par un appel touchant à l'union.

"Je demanderais à nos compatriotes de croyances différentes et d'opinions politiques opposées," dit-il, "d'accepter l'amitié que nous leur avons offerte, et de permettre à cette grande guerre, pour laquelle leurs opinions et la notre sont les mêmes, de dissoudre tous les petits désaccords dans le gouvernement domestique de l'Irlande, afin que, comme nos soldats vont se battre, répandre leur sang et mourir côte à côte, dans la même armée, et contre le même ennemi, dans un même but, leur union sur le champ de bataille conduise à l'union chez-eux, et que leur sang soit le sceau qui unira toute l'Irlande en une seule nation avec des libertés égales pour tous."

Comme un des chefs du parti Unioniste, Mr. F. E. Smith, disait dans une entrevue, que, tandis que les Unionistes pourraient avoir un juste restiment pour la mise du Home Rule Bill au livre des statuts, ils ne donneraient pas moins leur loyal appui au Gouvernement à l'heure actuelle.

"La devise," dit-il, "de Mr. Bonar Law et de Sir Edward Carson aussi bien est 'Notre pays d'abord,' et cette devise a toujours été la nôtre."

Mr. Smith ajouta:

"Je parlerai à une assemblée avec l'Hon. Winston Churchill à Liverpool lundi, et je suis prêt à me tenir côte-à-côte jusqu'a la fin de la guerre avec n'importe quel Anglais, Ecossais, Irlandias ou Gallois qui entend mener à bonne fin la guerre. Je sais que le parti Unioniste pense ainsi."

Un exemple remarquable et apparemment très authentique de l'héroisme d'un petit garçon fut relaté par un Sénateur Français et publié dans le "Matin" de Paris le 16.

Le village de Lourches dans le nord de la France en fut la scène. Rendu fou de rage par la brutalité des allemands, un sergent français blessé avait tué un officier prussien. Pour cela il devait mourir. S'aventurant de calmer ses derniers moments, Emile Depres, un garçon comparativement jeune d'âge mais avec le coeur d'un héros, offrit au sergent un peu d'eau. Cet acte de bonté décida de son propre sort, car immédiatement il fut comdanné à mourir lui aussi.

"Je te laisserai vivre à une condition," dit le capitaine allemand en ricanant comme on allait bander les yeux de l'enfant en préparatif pour l'exécution, "c'est que tu serves d'exécuteur pour ce sergent. Il a demandé de l'eau—tu vas lui donner du plomb."

Il y eut une pause d'un instant, pendant laquelle le capitaine regarda avec un sourire cruel, le visage de la victime et attendit sa décision. Finalement le garçon consentit, saisit un fusil et visa la poitrine du sergent comme s'il était pressé de se débarrasser de la détestable transaction.

Un moment après la fusil était dirigé, non sur le sergent, mais vers le capitaine lui-même. On entend une détonation, et l'officier tombe mort. Mais sur le sol repose aussi le corps sans vie du jeune héros—littéralement mutilé par les baillonnettes des soldats allemands.

Le commentaire du "Matin" fut simple mais suffisant.

"Son action," disait-il, "vivra dans l'histoire.

Sur la ligne de feu en France, la situation, le 16, changea peu, quoique le jour fût marqué par une lutte plus ou moins sévère.

Une explication des négociations diplomatiques qui ont précédé le commencement des hostilités en général, fut alors donnée par le rapport de Sir Maurice de Bunsen, ex-ambassadeur anglais à Vienne, sorti le soir du 16 septembre sous la forme d'un document blanc.



LA DESCENTE SUR LA COTE DE L'EST.
Les batteries à l'embouchure de la rivière Tees ont répondu effectivement au feu allemand.

Ce document expliquait clairement que les négociations entre l'Autriche et la Russie se poursuivaient favorablement, et "une entente semblait certaine" quand l'action de l'Allemagne précipita les choses. Voici ce que déclare l'Ambassadeur:

"Le ler août, je fus informé par le Comte Schebeko, l'ambassadeur russe, que le Comte Szapary (ambassadeur autrichien à St. Petersbourg) avait enfin concédé le point principal en litige en annonçant à Mr. Sazonoff, le ministre russe des affaires étrangères, que l'Autriche consentirait à soumettre à la médiation les points dans la note à la Serbie qui semblaient incompatibles au maintien de l'indépendance serbe.

"Mr. Sazanoff avait accepté cette proposition à la condition que l'Autriche se garderait d'envahir pour le moment la Serbie. De fait, l'Autriche avait consentie pleinement, et il est démontré par la communication qui vous a été faite le ler août par le Comte Mensdorff (ambassadeur autrichien à Londres) que l'Autriche elle-même espérait une issue paisible et qu'elle avait ni fermé la porte aux compromis ni interrompu les conversations."

Le suite à la page 243 (13ième livraison).



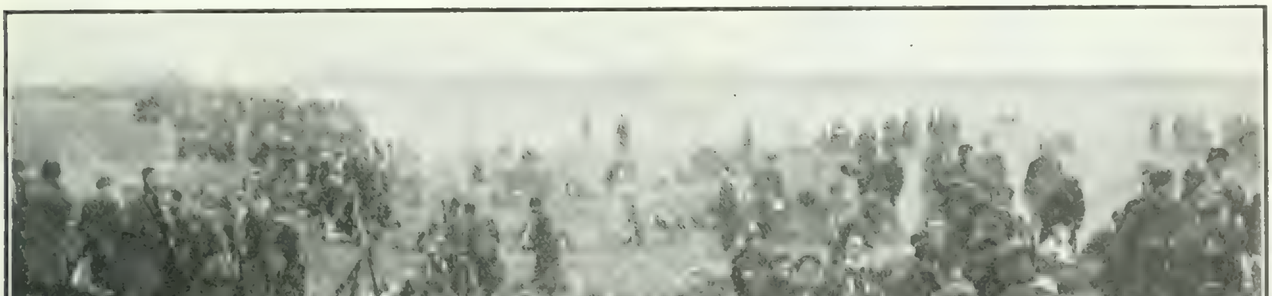
DANS LE NORD DE LA FRANCE
Cette photographie qui vient du nord de la France, montre quelques soldats des troupes françaises avec mules chargées en chemin pour le champ de bataille. (Photo, Central News).



LA BATAILLE DES DUNES DE SABLE
Soldats du corps d'élite de l'armée française des Colonies (Chasseurs d'Afrique) s'avançant contre les allemands, sur les dunes de sables. (Photo, Central News).



AVEC LES ALLIES
Les hommes qui se battent doivent faire face à des souffrances de toutes sortes. Cette gravure montre des Zouaves Français passant à gué une rivière pour attaquer les allemands. Comme le dit un vétéran "Quand vos vêtements sont trempés, soit en traversant un cours d'eau ou par une grosse pluie, et que vous êtes en service actif, vous risquez d'avoir à les laisser sécher sur votre dos." (Photo, Central News).



AU-DELA DE LA LIGNE DE FEU EN FRANCE
Cette illustration fait voir un régiment français de Turcos, au repos derrière la ligne de feu, prêt à répondre au premier appel pour des renforts. (Photo, Boston Photo News).



Cette photographie, représente une salle de blessés Belges et Français, dans une caserne de Limoges. Cette salle est sous la direction de Madame J. V. Dion, qui demeure maintenant en France, et très bien connue à Fraserville comme à Lévis et à Quebec. Au centre on voit Madame Dion. (Faveur de Mr. J. P. H. Dion, photographe de Lévis).



LES EFFETS DU BOMBARDEMENT D'YPRES

Les opérations aux environs d'Ypres furent marquées par un combat sévère. Quand les citoyens pourront retourner à leurs demeures d'où ils ont dû fuir, ils y trouveront des scènes de dévastation telles que celle-ci. (Photo, News Illustrations).

La Guerre des Nations

Souvenir Canadien Illustré de cette Grande Guerre



LA PRINCESSE MARIE COMME CHARMANTE FEE DE NOEL.

Cette jolie photographie de la Princesse Marie est toute récente. La Princesse a fait distribuer aux soldats comme cadeau de Noel, des boites contenant tout ce qu'il faut pour fumer. Une photographie de la Princesse Marie apparaissait en relief sur le couvert de chaque boite. (Photo par Ernest Brooks, C.N.)



LES HOMMES D'OUTRE-MER QUI SE BATTENT POUR L'ANGLETERRE.
Cette photographie artistique, prise en France, montre un détachement de l'infanterie Indienne en route pour le champ de bataille. Les troupes des Indes se sont déjà fait valoir. (Photo, Central News.)



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

13ième LIVRAISON

Suite de la page 237 (12ième livraison)

Après avoir fait allusion à l'esprit de conciliation déployé des deux cotés et les efforts faits pour arriver à un règlement à l'amiable, Sir Maurice continue.

"Malheureusement, ces pourparlers à St. Petersbourg et Vienne furent brusquement interrompus pour faire place au sujet plus dangereux d'un conflit direct entre l'Allemagne et la Russie.

"L'Allemagne intervint le 31 juillet au moyen de son double ultimatum à St. Petersbourg et Paris. Cet ultimatum était de ceux auxquels une seule réponse convenait, et l'Allemagne déclarait la guerre à la Russie le 1er août, et à la France le 3 août.

"Un délai de quelques jours aurait probablement sauvé l'Europe d'une des plus grandes calamités de l'Histoire."

Septembre le 17.— Quoique considérablement éloigné du théâtre des hostilités, le Canada n'était pas sans indications de l'état de guerre actuel.

De tout coté des préparatifs militaires étaient faits, et des précautions militaires prises. Tandis que le grand camp de Valcartier était le centre de l'activité, dans les cités et les villages aussi à travers la Puissance, des mesures étaient adoptées en vue des éventualités futures. Les vides aux régiments, causés par le départ d'hommes pour le service actif, étaient rapidement comblés; à chaque arsenal l'enrôlement se poursuivait vivement. De nouvelles unités étaient formées et soumises à l'entrainement. L'exercise militaire avait pris un sens nouveau. Il ne s'agissait plus de se préparer à de paisibles manoeuvres, mais à un entrainement sérieux pour le service actif qui pourrait prochainement être le lot de chacun de ces soldats citoyens.

Des mesures de précautions chez-soi étaient aussi considérées comme essentielles. Les méthodes allemandes d'espionnage n'étaient pas bornées à la Grande Bretagne et au continent européen, et le rassemblement des suspects et la surveillance générale des étrangers constituaient un problème considérable pour les autorités locales. En agissant promptement à cet effet, et aussi en faisant garder les travaux publics importants et les lignes de communications, tout trouble sérieux avait été prévenu jusqu' ici.

Un ordre-en-conseil autorisé par le "War Measure Act," passé par le Cabinet le 17 septembre, sortait d'Ottawa, bornant les opérations de toute embarcation aérienne en Canada. Cet ordre interdissait la navigation des dirigeables de tout genre en-dedans de dix miles des cités et villes d'Halifax, Sydney, St. Jean, Charlottetown, Quebec, Valcartier, Montreal, Ottawa, Kingston, Toronto, Winnipeg, Regina, Calgary, Edmonton, Victoria ou Vancouver, ou en-dedans de dix miles d'une longue liste de postes de télégraphie sans fil de l'Atlantique au Pacifique.

Des préparatifs spéciaux pour le débarquement des embarcations aériennes venant des Etats-Unis furent faits, et des officiers nommés aux endroits d'atterrissage. Les dirigeables navals ou militaires étrangers furent interdis, mais cette clause ne devait pas s'appliquer à la Grande-Bretagne ou ses alliés. Toute personne enfreignant cette loi devait être passible d'une peine maximum de $5,000 ou quatre années d'emprisonnement, ou les deux.

Aux aviateurs des états du Nord, le département de l'état à Washington donna l'avertissement qui suit:

"Le département a été avisé par le consul général américain à Montreal que des gardes canadiens ont récemment fait feu sur un aéroplane près du canal du Long Sault. Ceci fut fait, dit le consul-général, d'accord avec un ordre général du gouvernement fédéral en ce qui concerne l'usage de la navigation aérienne en Canada."

Aucun résultat définitif avait été atteint jusqu'aprésent d'aucun coté par la bataille au nord de la rivière Aisne, et la situation en France ne changea pas davantage le 17 septembre, sauf une légère augmentation d'activité de l'artillerie allemande et le repoussement d'attaques d'infanterie sur la droite anglaise.

De Belgique on rapportait des engagements en plusieurs endroits et le recul de l'armée Belge du

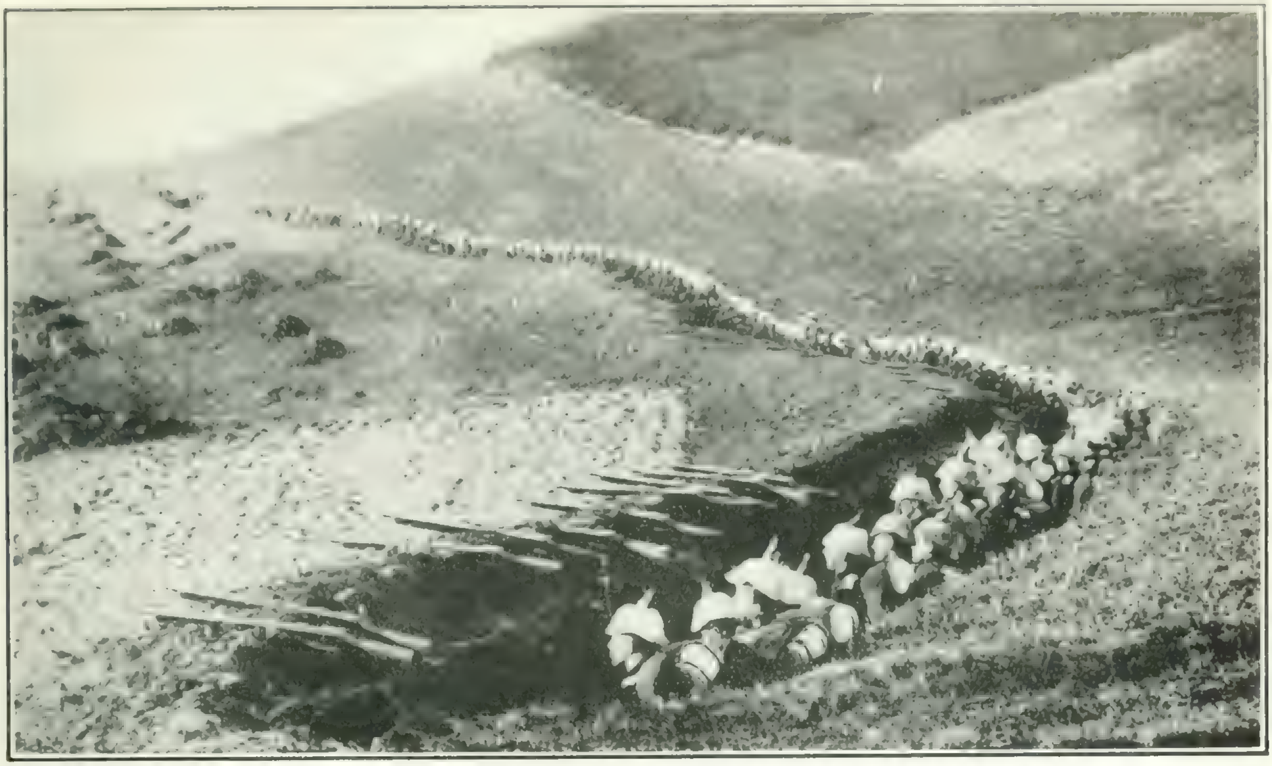
La suite à la page 246



POUR DEMONTRER LE BESOIN DES COUVERTURES.
Cette photographie de soldats Belges fut prise dans les tranchées d'Ypres. Imaginez, tandis que nous sommes dans nos demeures confortables, combien souffrent du froid nos soldats en campagne, l'hiver, a moins qu'on leur donne des couvertures et des vêtements bien chauds. (Photo, "Topical.")



BELGES ET BRETONS DANS LEUR ABRI TEMPORAIRE.
Quelques soldats de la cavalerie coloniale Anglaise, maintenant attachés au 3ième Lanciers Belge, partageant un abri temporaire dans les tranchées sur la ligne de feu, avec quelques-uns de leurs fréres d'armes Belges. (Photo, Underwood.)



DU COTE DES ALLEMANDS
Cette photographie donne une idée splendide d'une longue ligne de tranchées. Elle nous montre un détachment d'infanterie allemande et fut prise en France. (Photo, Central News.)



ARTILLERIE JAPONAISE EN MOUVEMENT
Les photographies prises pendant le combat relatif à la capture de Tsing Tau sont plutôt rares. Celle-ci nous montre l'artillerie japonaise à l'oeuvre. (Photo, Central News).

La marche des évènements

Suite de la page 243.

centre vers Anvers indiquait un mouvement des forces allemandes dans la direction de cette ville. Semblant ne pas profiter des leçons de la guerre quant à la valeur des fortifications, beaucoup considéraient l'attaque et la capture d'Anvers comme pratiquement impossible pour le nombre comparativement petit des allemands à la tâche.

Les succès belges dans la direction de Bruxelles semblaient conserver quelque espoir de la re-capture de la vieille capitale, mais l'on craignait—et certainement non sans raison—qu'une tentative à ce sujet pourrait causer la destruction de la ville par les allemands. Comme le disait significativement un citoyen de Bruxelles, qui s'était refugié à Ostende, "Bruxelles pouvait devenir un autre Louvain en une heure."

Septembre le 18.— Les premiers indices du froid qui rendrait les conditions sur le champ de bataille encore plus désagréables, commençaient à se faire sentir. De bonne heure



LA BATAILLE DE L'YSERE.
Les troupes anglaises se sont servies avec avantage de canons muets, faisant dépenser aux allemands beaucoup d'énergie et de munitions en vain. Photo, Central News.

le matin, surtout, une brise glacée d'automne emplissait l'atmosphère—avant—coureur certain de l'approche de l'hiver qui avant longtemps viendrait ajouter aux souffrances des troupes.

Les pluies de la semaine précédente avaient causé beaucoup de désagrément et en quelques endroits les tranchées étaient a demi remplies d'eau. Cependant, malgré la température désagréable et la fatigue de la lutte, les hommes étaient étonnamment gais.

Leurs qualités de combattants n'étaient pas non plus atteintes. Les examples d'héroisme de régiments et individuels se multipliaient chaque jour. Les dépêches disaient le travail héroique des ingénieurs en maintenant des traverses sur l'Aisne grossie et rapide; comment un régiment d'infanterie anglais ayant à remplir une mission de vie ou de mort—avec les chances en faveur de la mort—s'était agenouillé pour prier un moment, et s'était ensuite lancé dans une grèle de plomb qui les fauchait nombreux, à l'assaut de la position de l'ennemi; les exploits splendides des Zouaves Français et des Montagnards Anglais; le beau travail de l'artillerie et de la cavalerie.

"C'était une bataille," dit un témoin oculaire, "dans laquelle hommes et chevaux donnaient leur vie avec frénésie. Jour et nuit le combat faisait rage sans interruption, déclinant pour reprendre plus fort. Et dans cet enfer des hommes robustes tombaient. Quel noble spectacle que de les voir s'en aller, gaiement et sans se soucier, pour retourner peut-être dans quelques heures brisés pour la vie, ou peutê-tre même pour ne jamais revenir du tout—car la perte fut terrible."

Jour et nuit! Le jour la fumée du bombardement continue surplombant tout; le craquement incessant de la fusillade se mêlant aux grondements de l'artillerie. La nuit un spectacle grandiose quoique terrifiant—les sinistres éclairs traversant les ténèbres, le grondement des lourds canons retentissant constamment, comme si l'homme croyait rivaliser avec les spectacles électriques du ciel et cherchait à mettre en scène sur la terre un orage terrifiant. En maints endroits des colonnes mouvantes de lumière—les phares de l'armée—comme des yeux surhumains perçaient l'obscurité revèlant "des batteries embusquées sur les hauteurs, et des formes noires le long des crêtes."

La guerre—oui la guerre sur une nouvelle èchelle, rendue plus impressionnante, si vous le voulez, mais aussi plus hideuse, par l'application de la pensée scientifique moderne et l'invention à l'art de tuer les hommes.

Ses souffrances et ses horreurs non plus n'étaient pas confinées au champ de bataille. Chez-soi en Angleterre, ou en Allemagne, ou dans quelque pays éloigné de l'autre coté de l'océan, des amis et des êtres bien-aimés attendaient la nouvelle tant redoutée qui pouvait arriver n'importe quand—parcourant avec une peur et une anxiété curieusement mêlées d'espoir, les listes d'honneur qui paraissaient sans cesse. Oui c'était aussi la guerre, car chaque coup de feu qui faisait sa marque sur le champ de bataille; chaque fois qu'entrait la baillonnette dans la chair frémissante, le coeur de quelqu'un chez-sci était aussi percé—quelle que fut cette demeure—et enlevait soit à une mère son fils, à une épouse son mari, à une jeune fille son amoureux, ou causait à un ami la douleur de penser à la voix bienveillante a jamais éteinte, à la main qu'on ne serrerait plus dans un geste d'accueil.

Les listes étaient longues. Parmi les officiers anglais particulièrement la perte était terriblement lourde, et au tableau d'honneur se trouvaient les noms de plusieurs parmi la fleur de la nation anglaise.

Les scènes à la prorogation du parlement anglais le 18 septembre furent vraiment remarquables. L'allusion au passage du "Home Rule Bill" souleva un enthousiasme intense parmi les Nationalistes et les Libéraux, qui exprimèrent leurs sentiments par des acclamations.

Will Crooks, le célèbre chef ouvrier, demanda si l'hymne national convenait à la circonstance, et sans attendre une réponse, entonna le premier couplet lui-même. L'émotion l'empêcha de continuer, mais membres et spectateurs ènsemble chantèrent à leur tour, et le noble refrain sortit de centaines de voix,—

"Send him victorious,
Happy and glorious,
Long to reign over us,
God save the King!"

Un désastre entraînant la perte de vingt et une vies fut annoncé par l'amirauté le 18 septembre.

Le "Fisgard 11," autrefois le navire de guerre "Erubus," frété pour l'étranger de Portland, avait sombré au large de cet endroit, la majorité de son équipage ayant été sauvée avec beaucoup de difficulté vu la mer agitée. Le désastre était arrivé à quatre heures l'après-midi précédent, et l'amirauté disait qu'une enquête aurait lieu.

Septembre le 19.— La situation générale le 19 peut être brièvement résumée.

Dans le nord, le long de l'Aisne l'artillerie allemande au début du jour montra des signes d'une activité encore plus grande, et continua le bombardement des lignes des alliés pendant tout le jour. Il n'y eut aucun changement digne de mention.

Un aviateur anglais néanmoins, réussit à jeter des bombes sur les lignes allemandes. Une de ses bombes fit son chemin avec de bons résultats en tombant sur un parc de transport près de La Fère. Un aéroplane allemand qui essayait de survoler les lignes anglaises fut visé et descendu.

La découverte d'une quantité considérable de munitions de guerre enterée par les allemands près de la rivière Aisne, donna une preuve nouvelle de la retraite précipitée de l'ennemi avant son occupation des lignes actuelles de tranchées.

En général, dans le voisinage de l'Aisne, les allemands avaient l'avantage de positions sûres. Ceci nécessairement ralentissait le progrès des alliés et rendait la bataille en grande partie indécise. Repoussé des premières pentes au nord de l'Aisne, l'ennemi avait utilisé les hauteurs boisées à bon profit. Avec l'aide de treillis métalliques et de tranchées ingénieusement cachées, les avantages naturels de la position permettaient une résistance déterminée. Les canons avaient été placés avec soin, et un feu d'enfilade pouvait être maintenu sur les troupes qui s'avançaient en bas, tandis que les positions actuelles des canons allemands étaient difficiles à découvrir vu la manière habile avec laquelle ils avaient été dérobés à la vue.

La ligne de bataille dans le nord s'étendait de la rivière Oise à l'ouest jusqu'a la Meuse à l'est, traversant irrégulièrement de Noyon presque jusqu'a Metz.

Plus au sud dans la région de Nancy, l'attaque allemande sur cette place avait été définitivement repoussée, suivant le rapport officiel fait à Bordeaux.

A la demande du Président Poincaré un message de congratulations fut envoyé au Général Durand et au Général Castelnaus, aux efforts desquels il fallait attribuer une bonne part du succès.

"Vos nobles efforts contre l'ennemi" disait le message, "sont une inspiration pour la république. Cette victoire est très importante, car l'ennemi ayant manqué la capture des hauteurs ne peut pénétrer nos lignes."

Le 19 septembre, la situation dans les Vosges et en Lorraine ne changea pas.

Tandis qu'aucun résultat décisif pouvait être noté dans le combat de ces derniers jours, les armées alliées avaient la suprême confiance que les sacrifices et les souffrances imposées par les opérations récentes ne seraient pas vains, et que le progrès presque imperceptible mais certain des troupes franco-britanniques était l'avant-coureur de nouveaux triomphes prochains.

Septembre le 20.— Le doute fut éveillé au commencement de la guerre quant à la valeur réelle et à la signification de la "culture" allemande tant vantée. Proclamée hautement, elle était portée aux yeux du monde comme une chose d'un valeur singulière et d'une beauté merveilleuse. L'Angleterre, entrant dans le conflit d'accord avec sa parole engagée, devenait, aux yeux du peuple allemand, une nation perfide et un traitre à cette même "culture."

Les actions, parlant mieux que les mots, cependant, revélèrent "la culture allemande" comme elle existe vraiment—si non une phrase vaine, au moins un simple vernis facilement traversé, et cachant un fond de barbarisme brutal. Une culture, qui, si elle développe l'esprit, n'a aucune influence sur l'âme, n'est pas digne de ce nom. Donc, mise à l'épreuve, la "culture" allemande, avec toutes ses bonnes qualités, a été trouvée tristement incomplète.



APRES LA BATAILLE DE L'YSERE.
L'on voit un officier anglais debout dans le trou fait par un obus allemand. Photo, Central News.

Depuis ce jour—qui semble si loin vu la marche rapide des évènements—où, sur le seuil de l'héroique Belgique, les envahisseurs reclamèrent à grand cri un passage vers la France; depuis ce jour prenant leur première leçon à l'école de l'expérience par laquelle ils devaient passer, les allemands ont appris qu'une juste colère et un patriotisme passionné sont une inspiration pour une armée et un facteur puissant en temps de guerre, que l'agresseur ne peut pas connaitre. Nombreuses et terribles ont été les atrocités chargées au compte des spoliateurs de la Belgique. Il est indiscutable que l'exagération et le mensonge se sont glissés

La suite à la page [illegible].



LES "CHIENS DE GARD
Une partie des premier et second



GRANDE-BRETAGNE
… la Grande-Bretagne en mer.

La marche des évènements

Suite de la page 247.

dans les comptes-rendus des outrages—la nature humaine étant ce qu'elle est. Mais, malheureusement il y en a trop de vrai.

Faisant allusion à cette phase de la campagne, un rapport officiel des quartiers-généraux du Général French est intéressant.

"Les allemands," dit ce rapport, "sont un ennemi formidable, bien entrainé, préparé depuis longtemps, et brave. Leurs soldats rivalisent d'habileté et de bravoure. Néanmoins ils se battent pour gagner à tout prix, méprisant les règles de la justice, et il est évident qu'ils n'hésitent devant rien pour arriver à la victoire.

"Un grand nombre de récits de leur inconduite est exagéré et quelques unes des mesures rigoureures qu'ils ont prises pour se protéger contre les habitants des districts traversés sont peut-çtre justifiées par la guerre. Mais en même temps il a été définitivemènt établi qu'ils se sont rendus coupables d'atrocités en maintes occasions, et que leur conduite a été brutale."

Du nombre d'incidents, démontrant les méthodes allemandes, qui avaient jusqu'alors été rapportées, très peu ont soulevé un plus grand flot d'indignation que le bombardement malicieux et délibéré de la cathédrale de Rheims.

A la suite d'un rapport samedi, septembre le 19, à l'effet que l'ennemi dans le voisinage de Rheims, échéant malgré de violentes attaques, à reprendre la place, bombardait la cathédrale, le bulletin officiel français annonçait le dimanche après-midi:

"Les allemands persistent, sans raison militaire, à faire feu sur la cathédrale de Rheims qui est en flammes."

La vieille Rheims historique—située sur la Vesle, un affluent de la rivière Aisne—qui a vu le couronnement de plusieurs souverains, avec ses édifices anciens et beaux, a vraiment beaucoup souffert du bombardement. La cathédrale Notre-Dame ellemême—un des plus beaux spécimens de l'architecture gothique, vieille de centaines d'années, a été le centre de cet enfer créé par l'ennemi "cultivé."

Sur la tour flottait le symbole international d'humanité—le drapeau de la croix rouge; à l'intérieur de l'édifice, soignés par des prêtres en robe noire, se trouvaient des hommes—allemands pour la plupart—blessés et mourants.

Un témoin oculaire décrit ainsi le commencement du bombardement:

"Sous une pluie froide, un demi-cercle entier de l'horizon, bordé par les hauteurs sur lesquelles les batteries allemandes étaient montées, n'était rien moins qu'un enfer d'obus. . . . Un de ces obus, avec un bruit abominable vint traverser le toit du transept à l'autre bout de la cathédrale. Je n'oublierai jamais l'expression de surprise et d'indignation du vieux sacristain lorsqu'un obus vint percer un trou dans une maison tout près de nous: 'C'est ma maison,' cria-t'il, comme si les canonniers allemands à trois miles de distance, devaient entendre sa protestation. Sa voix prit ensuite un ton de tristesse profonde. 'Ah, quelle misère,' se contenta-t'il d'ajouter, et sa figure demeura impassible, car aucun du petit groupe de prêtres et de fonctionnaires de la cathédrale montra ni peur ni émotion."

Aux horreurs des bombes, de l'écroulement des murailles, et du bruit des vitres brisées, devait aussi s'ajouter l'horreur de l'incendie. Après avoir essayé en vain de l'éteindre au début, il ne restait plus qu'a transporter les blessés allemands qui souffraient ainsi aux mains de leurs propres compatriotes. Ceci ne fut pas fait sans difficulté et en face de l'opposition de la population enragée—rendue délirante de haine par la destruction de l'édifice sacré.

"Nous avons porté plusieurs de ceux qui ne pouvaient pas marcher,' dit l'Abbé Camu, en' racontant ses expériences à un correspondant, "tandis que d'autres se trainaient péniblement jusqu'a la porte de coté de l'aile nord. Ceux qui étaient blessés qu'au mains ou aux pieds aidaient leurs camarades. Nous les avons tous sortis excepté treize dont les corps reposent là maintenant."

Un autre témoin raconte la scène telle que vue d'un maison peu éloignée:

"D'une fenêtre nous pouvions tout voir. Le toit était comme une dentelle de feu. Comme nous regardions, le clocher s'effondra avec grand fracas, Nous nous rendimes au carré. Les portes



LE DEPART DU CONTINGENT DE PRINCE RUPERT.
La ville la plus nouvelle du Canada et la plus à l'ouest de l'Empire, a répondue noblement à l'appel de la mère-patrie. Avec une population de 5,000 elle a déjà envoyé 130 de ses fils au combat. Photo, H. Cowper, P.R.



LE DEPART DU CONTINGENT DE PRINCE RUPERT.
Le contingent de Prince Rupert sous le commandement du Col. C. Peck, est parti récemment. La ville a versé $10,000 au fonds de secours, c'est-a-dire $2.00 per tête. Photo, H. Cowper, P.R.

[illegible] entre les flammes. Tout ce spectacle terrible ressemblait à un gigantesque feu d'artifice, et en le regardant l'on ne pouvait [illegible] toute son horreur."

Les événements subséquents ne font que confirmer la conviction que cette expression de "vandalisme [illegible]" comme on appelle cette destruction, était le résultat d'une action délibérée de la part de l'ennemi, plutot qu'un incident du bombardement général. A ce propos un communiqué officiel français, sorti dans la suite, est intéressant et fait de la lumière. Il se lit comme suit:

"Le gouvernement français a été informé que le gouvernement allemand déclare officiellement que le bombardement de la cathédrale de Rheims (d'abord nié et ensuite reconnu ouvertement par ses auteurs), est dû au fait qu'un poste d'observation français avait été établi sur la cathédrale."

Un télégramme du général Joffre au ministère de la guerre montre que la destruction était, comme nous le disons plus haut, sans l'ombre d'une excuse. Le télégramme se lisait ainsi:

"La cinquième armée (Française), avait occupé Rheims jusqu'au 18 septembre, et fut alors remplacée par la neuvième. Ces deux armées déclarent qu'elles n'avaient établi aucun poste d'observation sur la cathédrale, dont le bombardement systématique commença le 19 à 3 p.m."

Aux gouvernements neutres, le ministère (français) des Affaires Etrangères adressa la protestation suivante:

"Sans pouvoir invoquer l'apparence d'une nécessité militaire et pour le seul plaisir de détruire, les troupes allemandes ont fait subir à la cathédrale de Rheims un bombardement furieux. A l'heure qu'il est la fameuse basilique n'est plus qu'un amas de ruines.

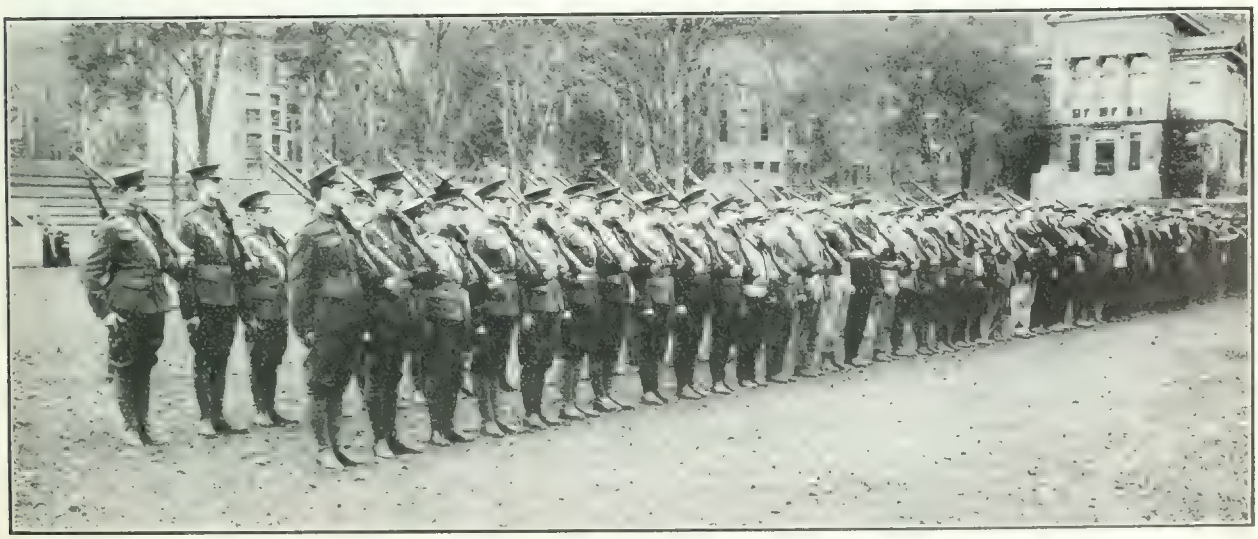
"C'est le devoir du gouvernement de la république de dénoncer à l'indignation universelle cet acte révoltant de vandalisme, qui, en livrant aux flammes ce sanctuaire de l'histoire, enlève à l'humanité un morceau incomparable de son patrimoine historique."

Mais le plus clair résumé du fait est peut-être celui d'un architecte bien en vue de New-York, qui dit:

"Notre-Dame de Rheims, s'était maintenue pendant sept siècles a travers toutes les guerres qui se sont combattues près d'elle. Par les soldats du moyen-âge, prétendus barbares, cette église avait été respectée, avait été épargnée.

"Cette tâche restait aux officiers de l'armée allemande, ces hommes supposés être cultivés, et avoir une haute appréciation des beautés de l'art et de toutes les belles choses accomplies par la civilisation."

La suite à la page 259 (14ième livraison).



LES ETUDIANTS DE L'UNIVERSITE McGILL FORMENT UN NOUVEAU REGIMENT

Les étudiants et quelques-uns des professeurs du McGill ont formé un régiment de "Home Guards," et nous les voyons ici lors de leur première parade. Photo, Chesterfield & McLaren.



Sa Majesté le Roi Georges faisant l'inspection des troupes canadiennes aux plaines de Salisbury, accompagné de la Reine Marie et de Lord Kitchener. Sa Majesté se montra très satisfaite de l'apparence splendide des hommes d'ici.
(Photo, Central News).



LE ROI ET LA REINE VISITANT LES BLESSES
Leurs Majestés visitèrent les soldats blessés des troupes indiennes, qui sont dans un hôpital construit spécialement à New Forest. Cette photographie, montre un troupier indien racontant au roi comment il a été blessé. (Photo, Central News.)



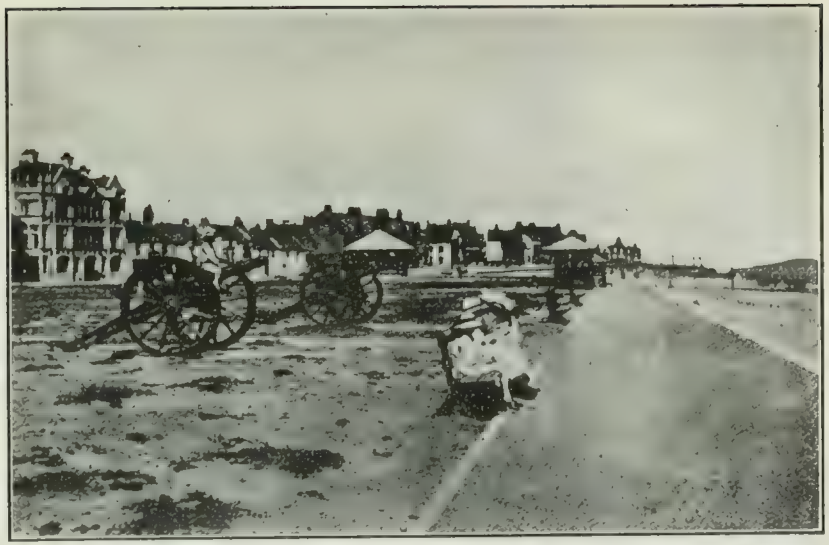
LE ROI DE BELGIQUE EN REVUE
Albert, roi des Belges, passant en revue les troupes françaises sur la place du marché à Furnes, Belgique, avant la bataille. (Photo, News Illustrations).



Le Président Poincaré et le roi Albert de Belgique (à la gauche de la gravure) lors d'une inspection récente des troupes belges. Vient ensuite (le troisième de la droite) le Général Joffre, commandant-en-chef de l'armée française. (Photo, Central News.)



SEATON CAREW—Cette jolie place de villégiature est située au nord de l'embouchure de la Tees, que l'on voit au loin. La photographie montre la place Green.



SEATON CAREW—La plage en temps de paix, montrant des reliques des combats du passé lointain. Le grand édifice que l'on voit est l'Hotel Marine.



SEATON CAREW—Cette photo démontre combien sont rapproché du bord de la mer, les jolies résidences qui ont été bombardées par les croiseurs allemands.



SEATON CAREW—La vue précédente a été prise sur l'esplanade à Seaton Carew dans une direction nord des Hartlepools. Celle-ci fut prise face au sud dans la direction de l'embouchure de la Tees, de Redcar et autres points.



LA DESCENTE SUR LA COTE DE L'EST

Un bon nombre des obus allemands lancés dans l'incursion récente, ont manqué de faire explosion. L'on voit ici deux obus de 12 pouces et deux de 6 pouces qui sont tombés à Seaton Carew. Les obus de 12 pouces ont 2′ 8″ de longueur, et indiquent bien les vastes dimensions des vaisseaux allemands.



LA DESCENTE SUR LA COTE DE L'EST

L'illustration donne une vue générale de Scarborough, la place de villégiature fashionable anglaise et le théatre des activités des envahisseurs allemands. (Photo, Underwood).

Le Prince de Galles au Front

DEPUIS le commencement de la guerre, le Prince de Galles désirait aller au front, et son désir s'est enfin réalisé.

Son travail et son endurance ont été une révélation pour ses frères d'armes, et il s'est fait un des plus populaires officiers des forces expéditionaires en France.

"Quoiqu'attaché de nom au personnel de Sir John French, il n'y est pas enchainé. Il a fait partie tour à tour de corps d'armée, de quartiers de brigade, et subit une éducation qu'aucun livre pourrait lui donner. La semaine dernière encore il a occupé un berceau digne d'un prince, une maison secouée nuit et jour par les détonations constantes du bombardement, et il a visité les tranchées, comprenant celles de l'armée indienne. Il sera difficile de l'éloigner de la ligne de feu de ses Grenadiers.



LE PRINCE DE GALLES EN ROUTE POUR LE FRONT.
Photo, Underwood.

Un correspondant militaire, raconte ainsi la vie du jeune prince en service actif:

"Il a gagné de belles opinions. Personnellement d'un physique délicat et d'apparence presque fragile, le prince était peu connu de l'armée avant qu'il s'y joigne, et maintenant qu'il s'y fait connaitre, c'est une révèlation. Il compte parmi les soldats les plus vifs et les plus hardis de l'armée. Il marche plus de six miles avant le déjeuner chaque matir, conduit son propre char, et passe son temps a étudier la situat on des troupes et le service de l'armée.

"Il n'y a pas de jeune officier plus zélé et infatigable au service des troupes du roi. Sa dignité douce et confiante et son intelligence soulèvent l'enthousiasme de tout ceux qui le rencontrent. Ce n'était pas exactement l'expression d'un courtisan, mais l'expression d'une vérité, quand un vieux soldat le regarda attentivement passer et murmura, presque en lui-même: 'ça c'est un s—— bon garçon.'"

La Guerre des Nations

Souvenir Canadien Illustré de cette Grande Guerre. [illegible] Livraison

[illegible]



DETRUIT PAR LES AUTRICHIENS.
Ce pont magnifique a été détruit par les autrichiens pour retarder le progrès de l'armée russe, pendant les violents combats récents en Pologne.
(Copyright, Underwood)



LE "PRINCESSE PATRICIA" EN ANGELTERRE.

L'infanterie légère Canadienne "Princesse Patricia" attire beaucoup l'attention en Angleterre. Cette photographie, prise à Bulford, Plaines de Salisbury, montre le lieutenant French tenant le drapeau présenté par la Princesse Patricia elle-même au régiment. (Photo, Central Press.)



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

14ième LIVRAISON

Suite de la page 251 13ième livraison

Sur la ligne de l'Aisne, la température désagréable continuait, et avec le manque de comfort ainsi occasionné et la longue période de combat, il était peu étonnant que l'épuisement des troupes des deux cotés, paraisse davantage.

La déclaration d'un commandant français à son propre corps, suivant le bureau officiel Anglais de la presse, résumait très justement la situation le 20 septembre.

"Ayant repoussé des contre-attaques répétées et violentes faites par l'ennemi," dit-il, "nous avons le sentiment que nous avons été victorieux."

A part une perte temporaire de terrain au sud de Soissons sur la gauche, et quelque progrès à l'est de Rheims, au centre, il y eut peu de changement à noter, cependant; et dans le district de la Woevre les pluies récentes avaient tellement trempé le sol que les opérations militaires étaient extrêmement difficiles.

Sur l'aile droite, en Lorraine et dans les Vosges, la position était satisfaisante, l'ennemi ayant été repoussé au-delà de la frontière française en Lorraine, et dans le Vosges, les allemands ayant tenté sans succès, une avance plus déterminée dans le voisinage de St. Dié.

L'amirauté anglaise annonça alors de nouveau malheurs navals.

Pendant qu'il était à l'ancre dans le port de Zanzibar, le croiseur anglais léger "Pegasus" avait été attaque par le croiseur allemand "Koenigsburg." Le "Pegasus" subissait alors des réparations à ses machines, et un nettoyage de ses bouilloires. Surpris dans de telles conditions par les canons de 4 pouces de l'ennemi, le "Pegasus" avait été rapidement mis hors de service et échoué.

Les pertes anglaises étaient considérables, vingt-deux ayant été tués et cinquante-trois blessés, tandis que neuf manquaient totalement. Parmi la liste des fatalités, se trouvaient les noms du Lieutenant-commandeur Richard C. Turner et du Lieutenant John H. Drake. Depuis la déclaration de la guerre le "Pegasus" n'était pas resté inactif. La destruction de Dar-es-Salaam, un port de mer de l'est africain allemand, et une chaloupe canonnière allemande et une cale-sèche flottante qu'il avait coulées, témoignaient de la valeur de ses services.

De Melbourne venait aussi la nouvelle de la disparition du sous-marin australien AE-1, sous le commandement du Lieutenant-commandeur Thomas F. Besant. Cette perte était rapportée par le contre-amiral Sir George Patey, commandeur de la marine australienne, qui déclarait qu'aucune trace du naufrage pouvait être trouvée, et vu l'absence de tout vaisseau hostile, la disparition devait être attribuée à un accident.

Des avis de Tokio annonçaient officiellement un succès japonais dans un engagement récent avec une armée allemande, à quelque trente miles au nord de Kiau-Chau, Chine, l'ennemi ayant été repoussé complètement.

Un évènement qui vivra longtemps dans la mémoire des canadiens qui ont eu le privilège d'y participer, soit comme membres du contingent d'outre-mer, ou comme simples spectateurs, prenait place dimande, le 20 septembre, quand son Altesse Royale le Duc de Connaught passait en une grande revue finale les combattants du Canada assemblés au camp de Valcartier, avant leur prochain départ pour la mère-patrie. Accompagnant le gouverneur-général se trouvaient la Duchesse et la Princesse Patricia, et plusieurs canadiens distingués, parmi lesquels Sir Robert Borden, le Colonel l'honorable Sam Hughes, l'Hon. Geo. E. Foster et plusieurs autres de marque. De toutes les parties du Canada des spectateurs étaient venus, les uns simplement pour voir la splendide revue—d'autres attirés par le désir de voir des amis et des êtres aimés desquels il faudrait prochainement se séparer, pour une période impossible à définir et dont personne n'aimait à songer aux possibilités.

Le matin un service religieux spécial, auquel assistaient quelque 14,000 hommes, fut un des faits impressionnants de la journée.

Dans son sermon le prédicateur exposa à ses auditeurs les idées élevées qui devaient les animer, les principes éternels qu'ils devaient défendre. Il appuya sur le fait que la vraie vie humaine est la vie de sacrifice, et que ce principe tient bon non

La suite à la page 202.



BELGIQUE—LA TERRE QUI A SOUFFERTE.

Quoique la Belgique soit lentement reconquise par les alliés, les places où l'on se bat sont réduites en ruines. La photographie montre l'église et autres bâtisses de Pervyse.



OU LA BOMBE EST TOMBEE.

Cette photographie qui montre les ruines d'une village Belge, est spécialement intéressante en ce qu'elle donne une idée du pouvoir d'une bombe. Voyez l'homme debout dans le trou fait par un de ces engins destructeurs. (Photo, Underwood.)



INFANTERIE SIBERIENNE A VARSOVIE
Troupes sibériennes qui arrivèrent à Varsovie en temps pour aider à repousser la première attaque des allemands sur la ville. (Photo, Underwood)



BLESSES REVENANT DU FEU
L'illustration fait voir des femmes françaises et des marins français donnant à leurs compatriotes blessés, du café chaud, à leur arrivée à Calais. (Photo, Central News)

La marche des évènements

Suite de la page 259

seulement avec les hommes mais avec les nations. "Si Dieu nous demande de donner notre vie pour notre patrie dit-il, "cela veut dire que dans d'autres jours d'autres hommes, dans notre Canada bien-aimé, auront la paix et le bonheur et nous béniront. Le Canada nous regarde. Gardez toujours en vue la noble cause qui vous amène ici."

Ce fut un jour comme le Canada n'en avait jamais vu—un jour qui montra d'une manière plus éclatante que jamais dans le passé, le Canada comme nation. Et de plus d'un coeur sincère, une prière a dû s'élever pour que la grande Puissance, dans l'avenir, avec tout son imprévu et ses possibi-



LE CAPITAINE T. RIVERS BULKELEY, M.V.O.
Ancien écuyer de Son Altesse Royale le Duc de Connaught, tué au combat. (Photo, Central News.)

lités, garde toujours ses idées élevées de patriotisme, de liberté et de sacrifice dont venait de parler le prédicateur, et dont la belle revue elle-même était une preuve significative.

Septembre le 21.— Le ciel s'éclaircissait enfin et permettait d'espérer un plus beau temps. Pour une série de jours semblant interminable, la pluie continue avait fait de son mieux pour refroidir l'ardeur et retarder les opérations des hommes retranchés le long de la ligne de l'Oise, de l'Aisne et de la Woevre. L'apparition tardive du chaud soleil était vraiment agréable après cette période d'humidité. L'on ne songeait même pas à se plaindre de l'activité soudaine des mouches, qui avaient presque disparues pendant qu'il pleuvait.

Co-incidence assez singulière, avec l'arrivée du beau temps, vint aussi une accalmie dans le combat —un autre bienfait, vraiment, pour les troupes, épuisées après tant de jours d'une lutte dûre et constante. Non que les opérations fussent suspendues d'aucun coté, mais sur le front en général l'on pouvait remarquer une diminution de violence dans le combat.

La bataille de l'Aisne s'était maintenant presque résolue en un terrible duel d'artillerie à longue distance, dont la monotonie était brisée ici et là par de violentes attaques et contre-attaques de la part de l'infanterie. Des deux cotés d'une longue ligne de bataille les forces opposées étaient en tranchées. Les hommes engagés ne pouvaient se comparer en nombre avec aucune autre grande campagne de l'histoire—et leur vaillance n'avait rien à envier aux héros du passé.

Nécessairement les exemples individuels d'héroisme de la part d'hommes ou de régiments étaient en quelque sorte obscurcis par la nature et l'importance du conflit. L'attention publique était tournée vers les grandes batailles et leurs résultats. Cependant, de temps en temps, des traits de bravoure trouvaient une place dans les dépêches et rapports officiels—parlant des positions prises d'assaut, des hauteurs gagnées à un coût terrible par la bravoure presque surhumaine de quelque régiment; ou de l'héroisme individuel de quelque officier ou simple soldat dans les rangs; actions qui ne manquaient de saisir par la sublimité des sacrifices impliqués, et cependant laissaient un sentiment de tristesse pour la perte causée au monde par la fin précipitée de tant de nobles vies.

Les fameux régiments dont les noms étaient déjà associés dans l'esprit des lecteurs de l'histoire anglaise avec les champs de bataille de par le monde—champs sur lesquels de graves quéstions concernant la liberté humaine et l'honneur de l'Angleterre avaient été décidées—ajoutaient encore une page brillante à leur histoire. Ainsi chaque jour et chaque semaine le Tableau d'Honneur augmentait, et l'on apprenait la mort de plusieurs des fils les plus distingués de la Grande-Bretagne—les noms d'ancienne et illustre renommée se mêlant librement aux noms plus humbles mais non moins glorieux dans leur mort.

Le fait peut-être le plus regrettable de la bataille de l'Aisne était l'apparence d'un terrible dépense de vie humaines pour arriver à aucun résultat décisif. Pour des jours maintenant la série de combats—plusieurs accompagnés de lutte corps à corps—avait eu pour résultat un changement de position comparativement petit. En bien des cas le terrain gagné par des assauts désespérés, était bientot repris par des contre-attaques violentes et meurtrières.

Le 21 septembre les forces alliées tenaient une ligne de l'est de Noyon, où une avance le long de la rive droite de l'Oise avait amené les troupes françaises jusqu'aux hauteurs de Lassigny, à un point sud et est de Metz. Cette ligne s'étendait a travers le district de Craonne, le théâtre récent d'un combat violent et sans succès de la part de l'ennemi; passait au nord de Rheims, dans le voisinage de laquelle l'ennemi maintenait un feu

[illegible] d'artillerie, se continuait à travers le district de l'Argonne, d'où l'on rapportait des progrès français, et le district de la Woëvre, où, dans les environs de [illegible] l'ennemi se montrait encore très pressant.

Plus au nord, où la ligne de feu formait ce qui était réellement le centre et la droite français, les annonces officielles disaient: "pas de nouveaux développements."

Faisant allusion au "propos de paix" que s'était permis le comte Von Bernstorff, l'ambassadeur allemand aux Etats-Unis, Winston Churchill, le ministre de la marine britannique, dans un discours à Liverpool le soir du 21 septembre, disait:

"Son entretien vague de paix, est aussi faux que la nouvelle de laquelle il est la source. La paix avec le peuple allemand peut être conclue en temps voulu, mais il n'y aura pas de paix avec le militarisme prussien avant qu'il soit anéantit."

Une nouvelle intéressante arrivait maintenant du Sud-Africain Anglais. Exprimant sa désapprobation de voir ses compatriotes entreprendre des opérations militaires contre le Sud-Ouest Africain allemand, le général Christian Frederick Beyers, commandant général des forces défensives de l'Union du Sud-Africain, résignait son poste et adressait une lettre de protestation au ministre de des Finances et de la Défence, le général Jan Christian Smuts. Tel était l'avis émis par le bureau de la presse officielle à Londres le 21 septembre, avec le texte de la lettre du général Beyers.

Après avoir discuté le droit de l'Angleterre d'entrer dans la guerre, le général Beyers reprochait vigoureusement sa manière de traiter la république du Sud-Africain et l'Etat Libre d'Orange avant la guerre du Transvaal, et critiquait fortement ses méthodes dans ce conflit.

La réponse du Général Smuts fut énergique. Après avoir affirmé que les plans pour les opérations contre la colonie allemande en question avaient été faits en consultation avec le mécontent Beyers lui-même, et étaient basés en grande partie sur ses suggestions, le général Smuts déclarait:

"Votre rude attaque à la Grande-Bretagne est non seulement sans fondement aucun, mais des plus injustifiables, arrivant ainsi au milieu d'un grande guerre.

"Votre allusion aux actes barbares pendant la guerre du Sud-Africain ne peut justifier la dévastation criminelle de la Belgique et ne peut être calculée que pour semer la haine et le désaccord parmi la population de l'Afrique-Sud."

Le général Smuts compara franchement l'idée allemande de liberté avec la liberté britannique "qui permet d'écrire une lettre, pour laquelle, sans doute, dans l'empire allemand, vous seriez passible de la peine de mort," et après une exposé de la nécessité de prendre des mesures pour sauvegarder le Sud-Africain contre l'invasion allemande—un danger nié par le général Beyers, le ministre terminait en ces termes: "Je ne puis concevoir rien de plus fatal et de plus humiliant qu'une vie de loyauté lorsqu'il fait beau et une politique de neutralité et un sentiment favorable à l'Allemagne aux jours d'orages et d'épreuves."

Le général Beyers a dû trouver très agréable la [illegible] le montrant tel qu'il était, sous une lumière vraie mais vraiment peu désirable.

Septembre le 22. — "Le bouclier certain de la Grande-Bretagne en son heure d'épreuve," c'est ainsi que le roi Georges désignait la marine au commencement de la guerre—et, comme un seul homme, le public applaudissait à ce sentiment, sans penser davantage au vrai sens de cette phrase, se souciant peu des longues veilles fatigantes, de la vigilance constante, et des dangers inévitables dans l'exercise du devoir de la marine sur la mer du Nord. Le jour, tandis que l'Angleterre impassible remplissait sa tâche habituelle de chaque jour; la nuit, tandis que l'Angleterre dormait en paix; au loin sur les flots agités, de semaine en semaine, pendant les tempêtes où la mer était furieuse et les vagues s'élevaient en montagnes, et qu'il semblait que les torpilleurs et les plus petits vaisseaux de la flotte ne pourraient résister à sa furie; ou pendant le calme, quand le sein de la mer s'élevait et s'abaissait en de gracieuses ondulations—en toutes températures, et en tout temps, les bateaux gris de la marine de Sa Majesté se tenaient en garde ou faisaient la patrouille des eaux.



LA BAILLONNETTE-SCIE ALLEMANDE.
Parmi les cruautés que l'on reproche aux Allemands, est l'usage de cette arms terrible. Elle est longue de 18 pouces, avec 9 pouces de dents qui déchirent la chair et font une horrible blessure. L'on voit ici un fonctionnaire de la Croix-Rouge Anglais la comparant avec une baillonnette ordinaire.

Mais le désastre du mardi, 22 septembre, ouvrit les yeux du peuple anglais, mieux que tout autre chose peut-être, sur les dangers auxquels sont sans cesse exposés ses marins. Car le coût de l'amirauté est énorme, demandant en temps de paix un lourd sacrifice d'argent, et en temps de guerre le sacrifice additionnel de vies.

Dans le canal de Kiel les gros navires de la marine du Kaiser se cachaient toujours dans une inutilité paresseuse, mais poursuivant sa politique admise de réduire graduellement les flottes adversaires, l'Allemagne porta maintenant un coup soudain et renversant.

La suite à la page [illegible].



SCENES MILI

La parade du Lord Maire à Londres fut faite en grande partie en vue de soulever l'enthousiasme et stimuler l'enrôlement. La



...S A LONDRES.

...phie montre un régiment territorial, avec sa mascotte, passant devant le Palais de Justice. (Photo, News Illustrations.)

La marche des évènements

Suite de la page 263.

Le désastre arriva peu après l'aurore, et la rapidité avec laquelle s'est déroulé ce drame naval est décrite d'un manière frappante dans le récit du capitaine Berkhout du navire hollandais "Titon" qui se trouvait par hazard dans le voisinage.

"Au loin à l'horizon," dit-il, "je vis trois croiseurs, l'Aboukir, le Cressy et l'Hogue, et peu de temps après je remarquai que l'un d'eux avait disparu. J'y portai peu d'attention alors, mais en me retournant de nouveau pour les voir un autre avait disparu. Il y avait de la fumée et j'entendis une légère explosion.

"Je m'élançai immédiatement dans leur direction, et en arrivant près de l'endroit où je les avais vus je descendis deux chaloupes pour porter secours au grand nombre d'hommes que je voyais nager."

L'histoire est simple. Vers 6.25 a.m. le croiseur léger anglais "Aboukir," tandis qu'il faisait la patrouille dans la mer du Nord, en compagnie du "Cressy" et du "Hogue," fut torpillé à tribord. Il disparaissait sous les eaux en 35 minutes.

Supposant que "l'Aboukir" avait frappé une mine, le "Cressy" et l'"Hogue" coururent à son secours. Voyant à quel point était avarié l'"Aboukir," le "Cressy" lança immédiatement ses chaloupes; mais avant que le "Hogue" puisse en faire autant, il était lui-même torpillé, moins de 20 secondes s'étant écoulées entre les deux coups. Une explosion en tarda pas à se produire et le "Hogue" coulait cinq minutes plus tard.

Dans l'intervalle le "Cressy" pendant qu'il travaillait au sauvetage, aperçut, le périscope d'un sous-marin, et fit feu immédiatement, s'avançant en même temps à toute vapeur. Il reste à savoir si le feu fut effectif ou non, le capitaine Nicholson disant dans son rapport:

"Notre canonnier, Mr. Dougherty, affirme positivement qu'il a atteint le periscope et que le sous-marin a coulé. Un officier, qui se tenait près du canonnier, croit que l'obus a frappé simplement du bois qui flottait en grande quantité aux alentours, mais par leurs applaudissements sincères, les hommes du bord étaient évidemment sous l'impression que le sous-marin avait été frappé."

Le ou les hardis sous-marins—car il y a des doutes sur le nombre engagé—n'étaient pas encore satisfaits de cet exploit remarquable. Un autre periscope fut bientot visible et une autre torpille lancée. "Il était facile de suivre la trace de la torpille qu'il lança à environ 500 à 600 verges" dit le capitaine Nicholson du "Cressy," et elle nous frappa à tribord, juste avant l'arrière-pont."

"Le navire s'inclina d'environ 10 degrés à tribord, et resta là. Il était 7.15 a.m. Toutes les portes étanches, hublots, etc., avaient été fermés sûrement avant que la torpille frappe le bateau. Tous les sièges du mess et les tables, tout le bois disponible dessous et sur le pont, avaient été jetés par-dessus bord pour sauver la vie."

Une seconde torpille manqua son but, mais quelque quinze minutes après le premier coup frappé, une autre torpille atteignait le "Cressy" sous sa cinquième bouilloire. Voici le rapport du capitaine:

"Il était 7.30 a.m. Le navire commença à pencher rapidement et bientot se tint quille en l'air, demeura ainsi pendant environ 20 minutes avant de couler définitevement à 7.55 a.m."

C'est ainsi qu'en un peu plus d'une heure les trois croiseurs, construits au coût de $11,250,000 avaient coulés au fond, entrainant à leur mort près de 60 officiers et 1,400 hommes. Les commandeurs du "Cressy" et du "Hogue" étaient parmi les rescapés. Le travail effectif de sauvetage accompli dans les circonstances était dû largement aux braves efforts de l'équipage du "Titon" et autres petits vaisseaux qui se trouvaient alors dans les environs, et coururent à l'aide des hommes qui se débattaient dans l'eau; il était dû aussi à la lutte courageuse pour la vie, des marins eux-mêmes. Un grand nombre flottèrent longtemps avant que l'aide leur parvienne, et furent halés dans les chaloupes de sauvetage dans un terrible état d'épuisement.

La perte des bateaux, qui étaient tous de vieux modèles de 12,000 tonnes, était considérée par l'amirauté comme sans importance extraordinaire pour la marine, mais la perte de tant de vies—sans aucune chance réelle de combat—pour le moment étoudit le peuple anglais par sa tragédie, et détourna l'attention des évènements sur le continent. Plusieurs des survivants furent dirigés vers la Hollande, où il furent bien accueillis par le bon peuple hollandais.

L'on ne peut trop dire de la conduite des hommes en cette heure d'épreuve—mais peut-être ne peut-on mieux s'exprimer qu'en disant qu'ils ont fait leur devoir avec sang-froid et d'une façon héroique, et ont fait face à la mort d'une manière digne des plus belles traditions de la plus grande marine du monde.

En faisant allusion à ce désastre, le rapport de l'amirauté tandis qu'il approuve les motifs humanitaires qui ont envoyés le "Hogue "et le "Cressy" au secours de leur compagnon, et aussi, malheureusement, à leur sort fatal, critique ce mouvement et dit:

"Aucun acte d'humani é, envers un ami ou ennemi, doit faire oublier les précautions nécessaires de la guerre, et aucune mesure de sauvetage doit être prise qui peut faire tort à la situation militaire. Des petites embarcations de toutes sortes doivent cependant être dirigées par sans-fil en toute hâte vers le navire endommagé."

De la perte de vie, ce rapport disait:

"La tâche qu'accomplissaient les vaisseaux engagés, était une partie essentielle des arrangements par lesquels le contrôle des mers et la sécurité du pays sont maintenus, et les vies perdues sont aussi utilement et aussi glorieusement dévouées aux besoins du service de Sa Majesté que si la perte eût été faite dans un combat général."

Sur terre, des rapports de Pétrograde annonçaient du progrès sur toute la ligne, et l'on semblait anticiper de sérieux engagements sous peu. La campagne de l'est devenait de plus en plus intéressante, et l'on s'attendait à des développements importans de ce coté.

[illegible] vrai "calme avant la tempête" qui devait bientot faire place à une fureur nouvelle, accompagnée d'un carnage plus terrible encore que par le passé.

Mais si le progrès des alliés semblait lent, la situation leur était favorable comparée à celle des forces allemandes. L'armée des alliés, d'abord défensive, prenait maintenant l'offensive, tandis que l'armée des allemands, jusqu'a présent une armée d'invasion soutenait maintenant, sans trop de succès, une attitude absolument défensive, et l'on attribue à Lord Kitchener, cette remarque, "Quand une armée d'invasion cesse d'envahir, cette armée a perdu sa fonction principale et manqué son principal but. Quand cette armée se cache dans des tranchées et se bat à distance, elle ne fait que de se dépenser; spécialement quand cette armée, ayant atteint son maximum de force, d'efficacité et de caractère agressif depuis des mois, perd maintenant ces points essentiels."

L'exactitude de ces paroles et leur application à la situation le 22 septembre n'est pas à discuter, et les nations alliées avaient la confiance que quelque soit la route à parcourir pour leurs combattants, les résultats pouvaient être anticipés sans crainte. Ce sentiment de confiance reignait tellement que [illegible] un mois auparavent, retournaient maintenant à cette ville avec l'assurance que pour eux l'ennemi avait été rendu inoffensif. Et le peuple rentrait en la cité avec autant d'empressement qu'il avait mis pour s'en éloigner—et Paris redevint encore une fois la ville joyeuse— l'allégresse étant intensifiée par le butin de guerre qui ne cessait d'arriver de la ligne de feu.

Septembre le 23.— Deux mois s'étaient maintenant écoulés depuis ce jour mémorable où, dans les rues de Serajevo, la main d'un assassin avait fait jaillir l'étincelle nécessaire pour allumer le grand feu européen sur les matières inflammables duquel le Kaiser et ses conseillers avaient répandu généreusement une "huile diplomatique" d'un haut degré volatil.

Déjà les flammes, promptes à s'étendre, avaient balayé la plus grande partie de l'Europe, mais, rampant aux confins de ce continent, avaient enflammé considérablement l'extrême est, répandu une pluie d'étincelles sur toute la terre, et changé cette conflagration européenne en une conflagration universelle.

Sans doute Sa Majesté Impériale Guillaume II. considérait avec satisfaction cet incendie, qui, avec son progrès dévastateur, devait lui frayer un

[illegible]



NAUFRAGE DU VAISSEAU HOPITAL "ROHILLA."

La photographie au-dessus montre le naufrage du navire hôpital Anglais "Rohilla," qui vint s'échouer à Whitby, sur la côte est de l'Angleterre, tandis qu'il se rendait de Leith à Dunkirk pour prendre à bord des soldats Anglais et Belges blessés pendant le combat en Belgique et dans le nord de la France. Le vaisseau s'échoua de bonne heure le vendredi matin. La mer était si orageuse qu'il se brisa rapidement en trois parties. Une seule chaloupe a pu être lancée, contenant les passagers féminins, pour la plupart des gardes-malades. Le reste des passagers, formé surtout de médecins et d'aides, restèrent sur la partie du centre du vaisseau. Le bateau de sauvetage de Whitby fit plusieurs tentatives pendant la journée pour atteindre le vaisseau, mais sans succès. Cette situation ne changea pas le samedi, et enfin, au désespoir, un bon nombre des 150 hommes encore à bord, se jetèrent à la mer pour essayer d'atteindre les sauveteurs, qui s'étaient rapprochés autant que possible avec des lignes. Plusieurs ont réussi mais plusieurs se sont noyés. Les survivants sur le vaisseau furent enfin emportés le samedi par un bateau de sauvetage à moteur. En tout, il y eut cinquante pertes de vie. (Photo, Central Press.)



"AUX AFFAIRES COMME D'HABITUDE."
Une scène animée le jour du marché à Ortelsburg, une ville de la frontière Russe, après le bombardement. L'on voit à droite un monument de guerre que le bombardement de cette ville n'a pas atteint. (Photo, Underwood.)



MARCHANDS RUSSES QUI ONT PORTE DE LA NOURRITURE A ORTELSBURG.
Cette intéressante photographie représente un groupe de marchands Russes à leur sortie d'Ortelsburg où ils viennent de porter des aliments, aprés le bombardement de cette ville par les armées du Czar. (Photo, Underwood.)

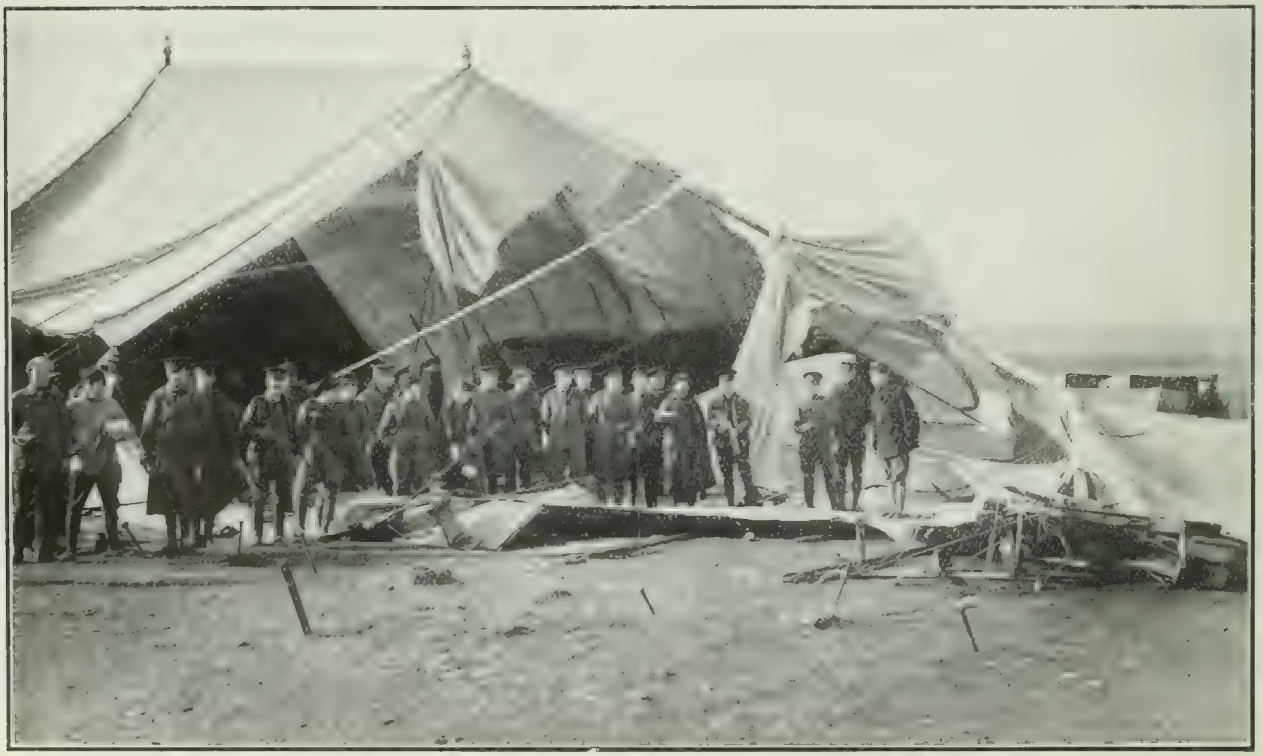


VENTE DE PROVISIONS A ORTELSBURG.
Un jour de marché parmi les ruines. Une vue d'Ortelsburg montrant la destruction accomplie par les canons Russes. (Photo, Underwood.)



TROUPES CANADIENNES EN ANGLETERRE

Notre illustration représente les 5 et 6 ième bataillons de la seconde brigade des troupes canadiennes. Nos troupes ont été admirées en Angleterre pour leur beau physique et leur allure guerrière. (Photo, News Illustrations)



"AIDE DEMANDEE!"

La température a été très inclémente sur la Plaine de Salisbury. Nous voyons ici une tente renversée par le vent, mais nos canadiens rient de la chose et vont se mettre courageusement à réparer le dommage. (Photo, "Topical")



TROUPES CANADIENNES ASSEMBLEES POUR LE SERVICE RELIGIEUX
Photographie du 9ème bataillon (Edmonton) assemblé pour le service religieux sur l'historique Plymouth Hoe, autour de la statue Armada. (News Illustrations)



AU CAMP DE SALISBURY
Distribuant du pain aux diverses tentes des troupes canadiennes à Bulford, Plaine de Salisbury.



LES "PRINCESSE PATRICIA" ARRIVANT A SALISBURY
L'infanterie légère canadienne "Princesse Patricia" entrant au camp de Bulford, Plaine de Salisbury. (Central News)

La marche des évènements

Suite de la page 267.

passage à la domination du monde et l'exercise de ce pouvoir qu'il croyait sien par droit divin, et figurait dans son imagination la situation telle qu'elle serait deux mois de là. Que voyait-il? Quelles visions son orgueil désordonné et sa vanité évoquaient-elles? Et comment mesurer la réalité avec le tissu merveilleux de ses rêves?

Deux mois! Ah! oui, deux mois au plus suffiraient pour voir de grands progrès, pour avoir une évidence tangible de l'exécution de tous ces plans; montreraient la Belgique tremblante d'humilité subordonnée sous la domination d'un pouvoir invincible; la France subjuguée, encore une fois dépouillée—l'étendard de Guillaume flottant vaillamment au-dessus de sa belle capitale; La Russie—pauvre nation déçue, pas encore guérie de sa dernière défaite, osant se mesurer avec les combattants supérieurs de l'armée de l'Empereur—sentant déjà la puissance de son invincible adversaire; tandis que l'Angleterre—en supposant qu'elle ose se mêler au conflit—apprendrait alors à connaitre sa propre faiblesse—sa pauvre petite armée inefficace, le soulèvement général de son Empire désuni, sonnant sans erreur le glas funèbre de sa domination mondiale.

Peut-être est-ce prendre des libertés trop grandes que d'essayer de lire les pensées de Sa Majesté Impériale; mais, vu les révélations et les évènements récents, nos doutes antérieurs ont été suffisamment confirmés pour ouvrir un vaste champ aux conjectures.

Mais que dire de la situation réelle le 23 septembre, 1914.

La suite à la page 275 (15ième livraison).



LA DESCENTE ALLEMANDE SUR LA COTE DE L'EST.
Cette photographie montre la promenade de Scarborough. L'on peut voir au loin une flotte de torpilleurs Britanniques.
(Photo, Topical.)

La Guerre des Nations

Souvenir Canadien Illustré de cette Grande Guerre. 11ème Livraison



LE NAVIRE DE SA MAJESTE "CORNWALL".
Un croiseur armurié du modèle "Monmouth" qui a pris part au combat pendant lequel la flotte allemande fut coulée au large des Iles Falkland.
(Photo, Underwood).



LE CROISEUR ALLEMAND "DRESDEN" QUI ECHAPPA A L'ESCADRON BRITANNIQUE

Le croiseur "Dresden," du même modèle que l'"Emden' qui fut coulé récemment, est le seul navire qui a pu échapper à l'escadron de l'amiral Sturdee lorsqu'il rencontra et livra combat, au large des Iles Falkland, à la flotte allemande qui opér it dans le Pacifique. Les navires allemands coulés furent le "Gneisenau" et le "Scharnhorst," de 11,420 tonneaux, le "Nurnburg" de 3,400 tonneaux et le "Leipzig" de 3,200 tonneaux. (Photo, Underwood)



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

15ième LIVRAISON

Suite de la page 272 (14ième livraison).

La Belgique! Oui, la Belgique avait souffert, mais avec quelle gloire. Parmi la tragédie d'un sol dévasté, de demeures ruinées, d'innombrables tombes nouvelles; en face de la malicieuse destruction, et de la mutiliation et la torture encore plus malicieuses, le petit royaume restait debout et ne pliait pas devant son puissant voisin—dépouillé de beaucoup mais tenant ferme le plus grand trésor de la nation—son honneur. Et à ce petit pays et son Roi vraiment grand, les plus grandes nations de la terre payaient un tribut d'admiration sincère

Elle n'avait pas cessé de combattre. Son armée—réduite en nombre par la mort, mais intacte dans sa bravoure—se montrait autrement qu'un adversaire médiocre, et les alliés pouvaient continuer à compter sur elle.

En France, dès le commencement de toutes parts l'on avait la confiance d'une victoire finale, mais comme retraite sur retraite se suivaient, que les forces alliées étaient repoussées de plus en plus près des portes de Paris, et qu'un siège devenait éminent, il n'est pas étonnant,—avec le souvenir de 1870 toujours vif—qu'une certaine alarme temporaire fasse place à la confiance absolue manifestée jusqu'alors. Mais l'assurance et la gaieté ne tardèrent pas à revenir, preuve éclatante que les ambitions de Guillaume avaient manqué leur but. Le diner présumé de l'Empereur à Paris devenait une affaire plus incertaine que jamais, a mesure que lentement mais sûrement, les envahisseurs étaient repoussés du terrain qui leur avait couté si cher.

Les forces allemandes, qui, s'avançant à travers le Belgique et le nord de la France, avaient pénétrées à si peu de distance de l'atteinte de Paris, continuaient leur résistance opiniâtre le long de la rivière Aisne; néanmoins, depuis le moment où leur aile gauche, en essayant un mouvement de retour près de la métropole française, sans succès, avait été obligée de retraiter rapidement les allemands n'avaient pu reprendre l'offensive.

Comparant la bataille actuelle de l'Aisne avec la bataille de la Marne—le premier engagement sérieux pendant la retraite de l'ennemi—le rapport officiel français du 23 septembre déclarait:

"La bataille de la Marne fut un combat engagé en rase campagne, qui commença par une reprise générale de l'offensive par l'armée française, contre l'ennemi qui ne s'y attendait pas et n'avait pas eu le temps d'organiser des positions sérieuses de défense.

"L'on ne peut en dire autant de la bataille de l'Aisne, où l'adversaire, qui battait en retraite, s'arrêta et prit des positions qui par la nature du terrain etaient très substantielles en elles-mêmes en plusieurs endroits, et qu'il a pu perfectionner à l'avantage de son organisation.

"Cette bataille de l'Aisne, donc, présente, sur une large partie de son front, le charactère de guerre par assaut, semblable aux opérations en Mandchourie (pendant la guerre Russo-Japonaise).

"L'on pourrait ajouter que le pouvoir exceptionnel de l'artillerie se faisant face—la lourde artillerie allemande avec les canons français de 7.5 cent.—donne une valeur particulière aux fortifications temporaires que les deux adversaires ont élevées.

"Il s'agit donc de prendre des rangées de tranchées, bien protégées, spécialement par du fil barbellé et des mitrailleuses."

Dans ce district, le 23 vit une continuation du calme dans le combat, rapporté précédemment, sauf à l'extrême gauche des alliés, où un mouvement de retour dirigé contre le flanc de l'aile droite allemande sous Von Kluck avait eu pour résultat un gain de 10 miles sur la rive droite de l'Oise.

En d'autres endroits de la frontière française, des assauts répétés de l'ennemi depuis le commencement de la guerre avaient eu peu de succès et là aussi la situation devenait vraiment encourageante, les derniers avis annonçant de brillantes contre-attaques par les troupes françaises dans le voisinage de Verdun ayant pour résultat l'échec d'un attaque allemande déterminée; et l'évacuation par l'ennemi de positions en Lorraine et dans les Vosges.

De toutes manières la campagne de l'Empereur, à l'ouest, était loin d'avoir le succès sans précédent qu'il semblait avoir anticipé.

La suite à la page 278.



DISTRIBUTION DE CIGARETTES AUX "PRINCESSE PATRICIA"
L'infanterie légère canadienne "Princesse Patricia" s'est attirée beaucoup d'admiration en Angleterre. L'illustration montre une dame distribuant des cigarettes aux hommes. (Photo, Central News).



AVEC LES TROUPES CANADIENNES EN ANGLETERRE
Quelques canadiens plaisantant gaiment avec trois matelots du navire de Sa Majesté "Tiger." (Photo, Central News).



TROUPES CANADIENNES EN ANGLETERRE
Joueurs de cornemuse du 48ème régiment Écossais du Canada précédant ce beau régiment. — Photo. L. N. A.



TROUPES CANADIENNES EN ANGLETERRE
Un beau lot d'hommes qui forment une partie du premier contingent des troupes canadiennes, rangés au camp pour l'inspection.
(Droits réservés, Underwood).

La marche des évènements

Suite de la page 275.

Quant à la Russie, les rapports d'énormes victoires pour les troupes du Czar ne cessaient d'arriver, seulement pour être trouvées très exagérées, mais l'on connaissait assez pour établir un fait. En face de grands obstacles naturels, retardée par un système de transport inférieur à celui de l'ennemi, et travaillant sous d'énormes problèmes de mobilisation, la Russie avait prouvé son courage. Il y avait eu et il y aurait des revers, mais un progrès remarquable avait été fait, et si d'autres résultats n'avaient été atteints, l'emploi d'un grand nombre de troupes allemandes pour résister au flot russe—troupes qui sans cela auraient probablement traversé le Rhin—devait attirer la reconnaissance de ceux qui étaient en charge de la campagne de l'ouest, envers leur alliée de l'est.



Joueurs de cornemuse des Canadiens-Ecossais au camp de Salisbury. (Photo, Central News).

La ligne de bataille russe s'étendait maintenant de son centre, à Warsaw, au nord de la ligne tenue par le Général Rennenkampf, jusqu'a Libau sur la Baltique, et au sud à la Galicie où la défaite des forces autrichiennes s'achevait.

Cette ligne était bien choisie, pour la protection des lignes de communication et des sources d'approvisionnement, et formait une base proportionée pour permettre de nouvelles opérations agressives. De plus, l'approche de l'hiver, au lieu de menacer d'être un obstacle à l'avance, était attendu comme un aide—qui aplanirait plusieurs difficultés, telles que mauvais chemins et autres obstacles naturels qui gênaient pour le moment.

Le 23 septembre, la nouvelle de la capture de Jaroslau, une forteresse autrichienne sur la rivière San, près de Przemysl et a peu de distance de Cracovie, fut considérée d'un grande importance, par les experts militaires, car ce succès facilitait beaucoup l'envahissement de Przemysl et était décidément un autre pas dans le progrès des troupes du Czar.

De nouvelles pertes autrichiennes étaient annoncées de Bosnie, où les forces serbes et monténégrines se rencontraient avec succès, et menaçaient Serajevo—la ville, qui dans les futurs livres d'histoire, sera sans doute notée comme le lieu de naissance de la plus grande guerre du monde.

Guillaume II. devait aussi s'inquiéter quelque peu de sa campagne sur la frontière de l'est.

Mais peut-être le fait le plus blessant de toute la guerre, au point de vue du Kaiser, était la manière par laquelle la puissante armée de la Grande-Bretagne s'était avancée pour étouffer ses projets ambitieux et agressifs.

Sur le papier, l'armée de l'Angleterre pouvait paraitre "petite" mais sur le champ de bataille elle s'était montrée d'une valeur infinie. Bien entrainée, splendidement commandée, et avec l'avantage de l'expérience du service actif acquise au Sud-Africain, la force comparativement petite qui composait l'armée du général French, fut admirablement effective. Voici ce que disait un officier allemand du 7ième Corps de Réserve, après le récent combat au sud de Loan:

"Les anglais sont merveilleusement entrainés à utiliser le terrain. On ne les voit jamais et cependant on est toujours sous le feu . . . . Si nous battons les anglais, la résistance française sera vite brisée."

Mais plus que tout cela, au-dessus d'une simple efficacité méchanique acquise par des années d'entrainement, il y avait le fait que pour soutenir ces hommes des traditions existaient—régimentales et nationales—qui devaient être maintenues à tout prix. Le monde entier sait comment elles furent maintenues et avec quelle tenacité et quel splendide héroisme la petite armée du général French s'est battue.

Au loin sur la mer, un triomphe—tenu presque secret mais non moins certain—avait été remporté par la marine Royale.

Malgré les dangers additionnels du devoir en mer, opposés à la politique de la flotte de Von Tirpitz de "rester chez soi," les pertes actuelles de batiments de guerre de différentes sortes apartenant aux deux marines, restaient a peu près égales. Cependant le travail effectif de la marine anglaise était démontré par l'élimination presque totale du commerce allemand des mers, tandis que celui de l'Empire Britannique gardait la devise populaire "Business as usual." (Les affaires comme d'habitude).

Mais sans doute le plus étrange de tout, au point de vue d'un monarque autocratique, connaissant peu ce que signifie une démocratie libre et éclairée, et comment unir un Empire non par les liens de la loi mais par un gouvernement bienfaisant et co-

opératif était le sentiment étonnant de loyauté exprimé en une action spontanée à travers le plus grand empire du monde.

Il peut y avoir des critiques médisants, des mécontents, mêmes s'ils sont rares—mais à l'heure de l'épreuve, une vague électrique de patriotisme exalté avait encerclée le globe, atteignant les parties les plus éloignées de l'Empire, et électrisant en une vie et une activité nouvelles les nombreuses races et les peuples qui avaient eu l'occasion de connaitre les bienfaits de la domination anglaise.

Déjà sur terre et sur mer l'Australasie avait frappé des coups significatifs contre les ennemis de l'Empire; du Canada les dons déjà envoyés de l'autre coté de l'océan allaient être bientot supplémentés par la plus belle contribution de la Puissance à la Mère-Patrie—des hommes; de l'Afrique Sud étaient venu ces simples mots du loyal premier ministre, le Général Botha, qui, lorsqu'on lui demanda pourquoi il était si anxieux d'entrer en guerre contre l'ennemi qui envahissait l'Union, répondit, "Parce que c'est mon devoir;" tandis, que le plus frappant de tous, était certainement le message de l'Inde au Souverain Britannique, par l'entremise de deux des plus puissants princes de l'Inde, se lisant comme suit, "Quelle histoire notre Souverain, le Roi-Empereur désire-t'il écrire? Dites nous le et notre sang l'écrira!"

En extrême orient aussi l'entrée du Japon dans la guerre menaçait les intérêts allemands dans cette partie du monde, et les troupes japonaises et anglaises s'assemblaient pour une attaque décisive sur la concession allemande de Kiau-Chau.

Deux mois seulement s'étaient écoulés depuis le jour mémorable de Serajevo, en Bosnie, mais déjà les illusions du Kaiser s'envolaient rapidement.

Septembre le 24.— Les méthodes allemandes de guerre—quoi qu'exhibant en certains cas une brutalité révoltante en conception et en exécution, et engendrant souvent un sentiment de dégoût profond—fréquemment cependant revèlaient beaucoup de génie.

Le système d'espionnage de l'ennemi, par exemple, lequel, de tant de manières honteuses, fut découvert, au début de la guerre, comme existant à un degré alarmant, particulièrement à l'Angleterre, la France et la Belgique, ne se bornait pas aux mesures préparatoires ainsi revélées. Dans les opérations actuelles sur le champ de bataille, l'espionnage continuait de jouer une part remarquable.

Le rapport officiel anglais disait, en faisant allusion une fois, à ce fait:

"Ils (les allemands) n'ont évidemment jamais oublié le mot de Frédéric le Grand: 'Quand le Maréchal Soubise part pour la guerre il est suivi de cent cuisiniers; quand je vais à la guerre je suis précédé de cent espions.'"

Avec leur accomplissement et leur attention au moindre détail, cette affaire "de faire espionner le terrain" fut conduite par les allemands avec beaucoup d'efficacité. Quelques méthodes surprises par les troupes anglaises sont dignes de mention.

En arrière des lignes des alliés, des hommes en habits ordinaires obtenaient des renseignements, et par [illegible] [illegible] lumières de couleur le soir, transmettaient ces renseignements à l'ennemi, malgré les dangers de tels signaux. Une autre méthode employée était aussi frappante. Des officiers et des soldats allemands, portant des uniformes français ou anglais, ou en habits ordinaires, restaient aux endroits récemment évacués et s'efforçaient de faire connaitre à leurs propres chefs les mouvements des forces qui s'avançaient.

"Un espion de la sorte," dit un rapport officiel, "fut trouvé par nos troupes, caché dans la tour



"MAC."—La mascotte d'un des bataillons des Canadiens-Ecossais. (Photo, Central News).

d'une église. Sa présence fut seulement découverte par les mouvements irréguliers des aiguilles du cadran de la tour dont il se servait pour faire des signaux à ses amis au moyen d'un code improvisé. Si cet homme n'eut été arrêté il est probable qu'il aurait signalé à l'artillerie allemande, lors de son arrivée, la location exacte du quartier-général de l'état-major. Un obus très puissant serait alors tombé mystérieusement sur l'édifice."

Déguisés en journaliers, des espions furent découverts au travail dans les champs entre les armées adversaires; des voyageurs sur les routes

La suite à la page 282.



LE NAVIRE DE GUERR

Cette photographie remarquable représente le navire de gu
vitesse, sous un tirage



...MIS "SUFFREN"
...fren" de la marine de nos alliés français, lancé à toute
...Photo, Underwood.

La marche des évènements

Suite de la page 279.

de France furent trouvés en possession de pigeons voyageurs; tandis que des femmes, se mêlant facilement avec les refugiés, furent découvertes comme étant à l'emploi de l'ennemi comme agents secrets.

Afin d'empecher l'exercise de ce dangereux système, des mesures sévères furent adoptées. Une des précautions prises par les autorités britanniques au front fut de faire afficher des avis en français, se lisant comme suit:

"(1) Les automobiles et les bicyclettes ne portant pas de soldats en uniformes ne devront pas circuler sur les routes.

"(2) Les habitants ne devront pas quitter les localités où ils résident entre 6 p.m. et 6 a.m.

"(3) Les habitants ne devront pas quitter leurs demeures après 8 heures p.m.

"(4) Aucune personne devra sous aucun prétexte, traverser les lignes anglaises sans un permis, contresigné par un officier anglais."

En Canada l'on s'occupait de la date du départ du contingent d'outre-mer, qui semblait très prochaine à Valcartier.

Un message officiel du Premier Ministre, Sir Robert Borden, annonçait que, contrairement à sa décision antérieure, toute la force actuellement au camp serait envoyée de l'autre coté sans retard.

Ce message, après avoir fait allusion à la visite récente du Premier Ministre au camp, se lisait comme suit:

"J'ai trouvé partout une anxiété intense et même de l'impatience d'aller au front aussitôt que possible. Après une considération attentive, il a été décidé d'expédier tous les hommes, au camp, qui ont passé l'examen médical nécessaire. La force expéditionnaire, incluant l'Infanterie Légère Canadienne Princesse Patricia, comptera approximativement 31,200 hommes, et 7,500 chevaux. Elle comprendra onze batteries d'artillerie à cheval et d'artillerie de campagne de six canons chacune. Ceux-ci sont du dernier modèle, et sont les mêmes que ceux employés par l'armée britannique. De plus, quatre gros canons, boulets de 60 livres, seront aussi envoyés ainsi qu'un certain nombre de canons, dont la plupart ont été généreusement donnés par des citoyens patriotiques et auxquels le gouvernement et le peuple du Canada doivent des remerciements sincères. La nouvelle du départ prochain de la force réunie a été accueillie avec une haute démonstration de satisfaction."

Les avis officiels de Londres le 24 septembre contenaient des items intéressants.

La nouvelle arrivait d'une envolée récente pendant laquelle des aviateurs anglais avaient fait goûter à l'ennemi "sa propre médecine" sauf que dans ce cas la dose administrée avait été réglée suivant les règles légitimes de la guerre. Jeter des bombes sur les non-combattants innocents, et la destruction malicieuse de la propriété civile, ne faisaient pas partie du code moral anglais, mais il était permis cependant de jeter des bombes sur les hangars d'aéroplanes allemands et c'était même un art dans lequel nos aviateurs se sont montrés singulièrement habiles.

Cinq membres de la branche maritime du Corps Royal d'Aviateurs conduisaient l'envolée, sous la direction du Lieutenant C. H. Collet. Dusseldorf et Cologne furent toutes deux visitées. Au premier endroit des bombes furent jetées, mettant le feu au hangar des zeppelins, mais à Cologne un brouillard empêchait de voir clairement au-dessous, et après avoir longtemps cherché l'objet de leur attaque—le hangar d'aéroplanes—au lieu de risquer de mettre en danger la vie et la propriété civiles en jetant des projectiles au hazard, le parti s'en retourna à son propre but d'opérations. Le contraste entre cet acte humanitaire et la manière des allemands de jeter des bombes sur Paris, Anvers, et ailleurs, est digne de mention. Il donne lieu à un commentaire frappant sur les méthodes de guerre employées par les anglais et leur ennemis "cultivés"



TROUPES CANADIENNES PASSEES EN REVUE PAR LE ROI.
Une scène du Camp Bustard, Plaine de Salisbury, montrant les Canadiens défilant devant sa Majesté le Roi Georges.
(Photo, Underwood.)

[illegible] nouvelle [illegible] de [illegible] pour [illegible] Emden" était [illegible] reçue. [illegible] bureau de la presse officielle était [illegible]

"Le croiseur allemand 'Emden,' [illegible] a lancé neuf bombes sur Madras (Inde Anglaise) entrant dans le port à 9.30 mardi. Une des bombes a frappé les réservoirs d'huile, mettant le feu à deux. Le bureau du télégraphe, et le club nautique ont été atteints aussi. Les forts du port répondirent à l''Emden' qui se retira. Toute l'affaire était terminée en quinze minutes. Il n'y eut pas de panique et pas de dommages importants, la perte d'huile étant d'environ 1,500,000 gallons. Deux indiens et un petit garçon ont été tués."

Quelque grande que fut la souffrance du peuple anglais sous l'activité indomptable du croiseur, il était impossible d'étouffer un sentiment d'admiration pour l'énergie étonnante et l'audace remarquable des officiers et de l'équipage de l'"Emden.'"

Frederick E. Smith, M.P., sous la direction duquel le bureau anglais de la presse avait accompli une tâche difficile avec beaucoup d'efficacité, s'en allait maintenant servir son pays sur la ligne de feu, et Sir Stanley O. Buckmaster, le solliciteur-général prenait le poste que Mr. Smith ne regrettait sans doute pas de quitter.

Comme un écho de l'incident d'Heligoland, vint la réponse de l'amirauté anglaise à une accusatiou, portée par le ministre allemand à Copenhague, prétendant que les anglais avaient fait feu sur les soldats allemands à l'eau.

Cette réponse en date du 24 septembre, disait clairement qu'a l'exception d'un malheureux incident, l'action des officiers anglais et de leurs hommes avait été telle que l'on pouvait désirer.

Pendant que le torpilleur allemand V. 187 sombrait, l'on commanda aux torpilleurs anglais de cesser le feu, et de lancer des chaloupes de sauvetage. Interprétant mal leur action, sans doute, un officier de l'embarcation en question [illegible] le feu [illegible] quelques coups [illegible] suffirent à faire taire ce canon. Immédiatement après, le travail de sauvetage fut repris jusqu'a ce que le croiseur allemand "Stettin" apparaissant à travers la brume, fit feu sur les sauveteurs qui dûrent se retirer, laissant dans les petits bateaux, les matelots sauvés. C'est alors qu'arriva le malheureux incident:

"Il est regrettable," disait la note, "qu'un matelot du 'Goshawk,' exaspéré par la conduite inhumaine du croiseur allemand, ait jeté un projectile, qui ne pouvait faire explosion dans les circonstances, dans un batéau qui passait à la dérive près du navire.

"Ceci est sans doute l'incident auquel fait allusion le ministre allemand à Copenhague, et il ne peut être démenti quoiqu'il soit survenu après une provocation considérable. C'était certainement une offense vénielle comparée à celle du croiseur allemand qui lança plusieurs bombes sur les chaloupes des torpilleurs anglais qui essayaient d'accomplir une action humaine et chevaleresque."

Dans un cas, un officier anglais et neuf hommes avec plusieurs prisonniers furent laissés dans deux des chaloupes abandonnées—il était impossible de les enlever sous un tel feu—mais le sous-marin E4 retournant plus tard à la charge "transporta les officierset les hommes anglais, un officier allemand et un homme."

Le rapport de la marine ajoutait: "Le E4 aurait pu aussi bien faire prisonniers, l'autre officier allemand et six hommes non blessés, mais comme les chaloupes contenaient dix-huit allemands sévèrement blessés il laissa humainement l'officier et les hommes pour en prendre soin et diriger les chaloupes.

"Avant de partir il leur laissa de l'eau, des biscuits et un compas, et indiqua à l'officier la route pour Heligoland."

La suite à la page (16ième livraison).



BATTERIE CANADIENNE DE CANONS SUR CAMIONS AUTOMOBILES.

Quand le roi Georges passa en revue les troupes Canadiennes sur la Plaine de Salisbury, il fut très intéressé par les chars armuriés de la batterie Canadienne d'artillerie dont on voit ici une partie. (Photo, Underwood.)



MARIAGE D'UN OFFICIER CANADIEN A PLYMOUTH
Le lieutenant Jack L. Williamson de la Force Expéditionnaire Canadienne a été marié en Angleterre par dispense spéciale à l'église St. André, Plymouth, à Mlle. Charlotte Suzanne Josse, une jeune française. Cette photographie représente l'heureux couple à leur départ de l'église. (Photo, News Illustrations).



AMBULANCIÈRES DE LA CROIX ROUGE AVEC LA DUCHESSE DE WESTMINSTER
Cette photographie a été prise à bord du yacht de Sir Thomas Lipton, l'"Erin," en route pour le Havre. Le fameux propriétaire du yacht est assis à la droite de la Duchesse de Westminster, qui a à sa gauche Melle. Phillips, en charge des gardes-malades. (Photo, Underwood).



GARDES-MALADES DU CANADA MAINTENANT EN ANGLETERRE
Cette photographie représente quelques-unes des gardes-malades qui ont accompagné nos "garçons" du Canada. Elles prendront soin des blessés à l'hopital St. Jean, Londres. (Photo, Topical).

Avec notre correspondant sur la Plaine de Salisbury



QUARTIER-GENERAL CANADIEN SUR LA PLAINE DE SALISBURY.
L'hotel Bustard, où le Major-Général Alderson et son état-major prennent quartier. (Photo, "Topical.")

L'INTERESSANTE lettre qui suit a été reçue par les éditeurs de "La Guerre des Nations" de Mr. Louis Keene, qui fait partie de la lère Brigade d'Artillerie Automobile alors au Camp Bustard, Plaine de Salisbury. Mr. Keene qui a déjà été en charge de notre département d'art, est très bien connu à Montreal comme un jeune artiste exceptionnellement habile. Ses tableaux, spécialement ceux de sujets navals, ont été très répandus et favorablement commentés. Quelques-uns des tableaux de Mr. Keene ont paru dans "La Guerre des Nations" et d'autres paraîtront de temps en temps.

Dans sa lettre Mr. Keene donne une description animée de la vie au camp. Elle se lit comme suit:

"Vous voyez par l'adresse ci-dessus (Salisbury Plain) que nous sommes encore en Angleterre, et n'avons pas été sur la ligne de feu, quoique nous soyions tous plus anxieux que jamais de rencontrer les forces du Kaiser.

"Nous sommes toujours sous les tentes quoique Kitchener ait donné ordre à l'effet qu'aucune troupe devra être sous tentes après le 27, c'est-à-dire, demain. Il fait en ce moment un violent orage et d'un coté de la tente, la pluie entre en petits ruisseaux—heureusement ce n'est pas mon coté. J'ai des difficultés à écrire—le plancher est couvert de boue, et tout est trempe ou humide. Au dehors de la tente c'est un marécage—je puis entendre le garde marcher au pas dans l'eau. Si vous pouviez le voir vous diriez qu'il ressemble plus à un pêcheur qu'a un soldat, car il porte un vêtement huilé complet. Cependant, malgré tous ces désavantages, nous jouissons d'un santé magnifique et sommes très joyeux.

"Il nous faut travailler pas mal fort au camp, mais l'on fait tout ce qui est possible pour nous. Nous nous levons à 6 heures chaque matin, et l'extinction des feux est sonnée à 9.45 le soir, comme vous voyez nous avons certainement tout le sommeil nécessaire. Ce n'est pas une farce de se lever à 6 heures du matin, quand le sol est recouvert d'une gelée épaisse, et cela demande parfois un effort assez grand.



CANADIENS AU CAMP DE SALISBURY.
Quelques un des hommes de la 1ère Brigade d'artillerie automobile. L'on voit à la droite de la photographie, Louis Keene, l'auteur de la lettre que nous reproduisons ici.

"Tous les passe-montagnes, mitaines, écharpes, etc., qui nous ont été fournis, nous sont très utiles je vous l'assure. Il fait parfois si froid que nous portons tous nos 'comforts' même quand nous sommes au lit. Nous avons chacun quatre couvertes; la plupart de nous, avons cousu ensemble le bout et les cotés et en avons fait des sacs pour dormir. Se mettre au lit veut dire bien souvent simplement enlever ses chaussures.

Nous sommes très anxieux d'aller au front, mais n'avons aucune idée quand nous partirons. Quatorze de nos médecins sont partis hier. Il est probable que le seul moyen qu'auront les gens au Canada de savoir que nous avons traversé la Manche sera l'arrêt de toute malle, car notre départ ne sera sans doute pas cablé.

Toute nouvelle est sujette à la censure, soit qu'elle parte ou qu'elle arrive. Les permissions sont restreintes; toutes les villes sont endehors des limites, et c'est une chose grave que d'être pris sans une passe. Vu la situation de la plaine, nous sommes aussi isolés que si l'on nous avait laissés sur une île au mileu de l'océan

"Les routes sont souvent impratiquables, l'artillerie, la cavalerie et de grands corps de troupes y passant constamment, les ont énormément endommagées. Il y a deux pieds de boue en certaines places et un auto de tourisme ordinaire peut difficilement y passer—j'ai vu des douzaines de chars profondément enfoncés dans la boue



CANADIENS AU CAMP DE SALISBURY

La pluie incessante avait transformé le camp en une masse de boue et des huttes furent érigées aussi vite que possible pour s'y loger. La photographie montre quelques Canadiens aidant à bâtir propre hutte. (Photo, "Topical."

"Nous voyons des obus éclater sur les hauteurs, et tout le long du jour des aéroplanes de guerre volent au-dessus de nos têtes—il y a quelques jours l'un d'eux nous a donné une jolie exhibition en volant directement vers une de nos tentes et la rasant d'au moins six pieds; nous nous attendions à voir le tout détruit.

"A part nous il y a des milliers d'autres troupes sur la plaine—'l'armée de Kitchener,' des 'Terriers,' et un régiment de la Nouvelle-Zélande. Je crois que l'idée est d'avoir une armée prodigieuse, prête pour le printemps.

"Il est très improbable que le contingent. canadien aille au front comme division d'armées Notre brigade partira aussitôt que nous seront prêts. Le ministère de la guerre est très particulier que toutes les troupes pour le front soient complètement entrainées et le Major General Alderson a fait comprendre clairement qu'a moins qu'ils soient compétents, les officiers ne seront permis de conduire les hommes.

[illegible] qui est renfermée en elle-même—nous formons pratiquement comme une petite ville chacune, avec police, autorités sanitaires, médecins, cuisiniers, magasins, bureau de poste, et de fait tout ce qui est nécessaire.

"Quoique j'ai quitté le Canada depuis a peine quelque mois, je puis a peine me rappeler d'avoir été autre chose qu'un soldat. Il me semble qu'il y a des années que je n'ai été à Montreal. Cette traités vie me va certainement, et nous sommes bien car j'ai gagné 14 lbs. depuis que j'étais à Ottawa. Il est heureux que nous soyons en aussi bonne santé car les conditions actuelles terrasseraient en quelques jours si nous n'y étions préparés.

"Une partie considérable de nos exercises est les tranchées—qui ont jouées un rôle si grand dans cette guerre, et l'expérience qui a été acquise pendant les quelques mois de combat ont été mises à profit. Vu le peu de distance du siège de la guerre, nous avons le bénifice des avis de-ceux qui reviennent sans cesse de la ligne de feu. J'ai rencontré personnellement, des hommes qui avaient pris part a plusieurs des grandes batailles. La nouvelle d'un engagement important est à peine lancée au monde, que les blessés arrivent en Angleterre.

"Les copies de 'La Guerre des Nations' que vous nous avez envoyées sont très appréciées et les 'garçons' s'intéressent vivement aux photographies des troupes sur la plaine de Salisbury et aussi aux portraits des autres canadiens qui sont entrainés au Canada.

Le peuple du Canada peut être assuré que lorsque nous irons au front nous seront aussi préparés et aussi modernes que les réguliers, et que les canadiens sauront se faire valoir."

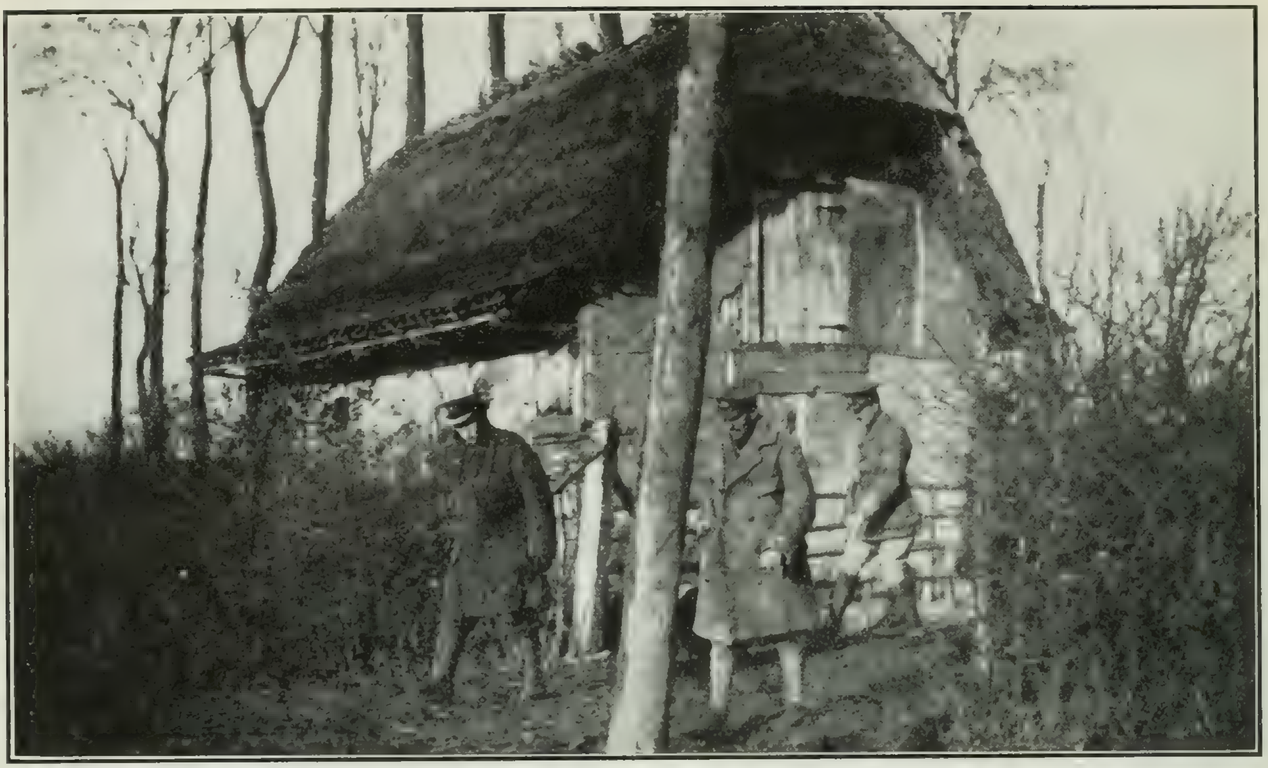
LOUIS KEENE.

NOTE DES EDITEURS.—Nous avons volu intéresser nos lecteurs autant que possible, et dans ce but nous avons publié plussieurs gravures d'un intérêt spécial aux Canadiens. De temps à autre nous publierons des nouvelles des Canadiens qui sont au front, ou en camp en Angleterre, et serons heureux de recevoir des lettres, etc., de nos lecteurs, pour les publier si elles sont suffisamment intéressantes.

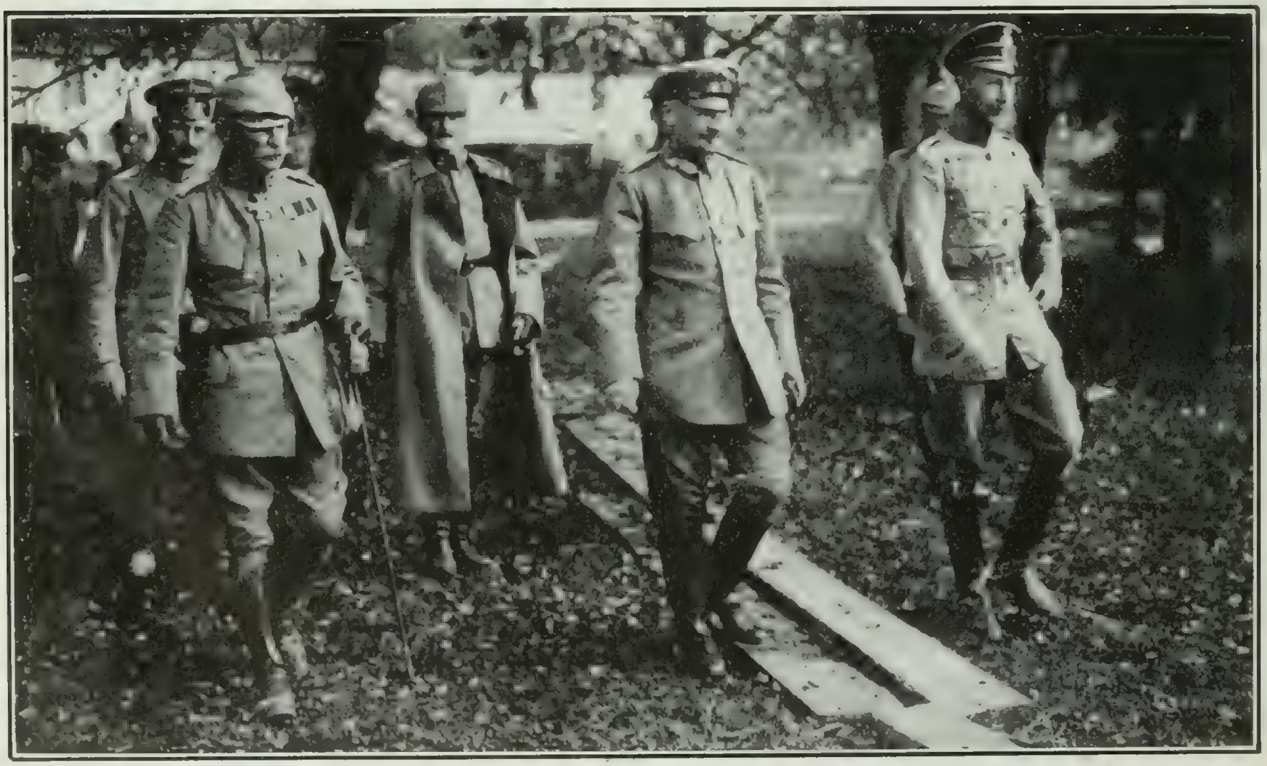


CAMP CANADIEN SUR LA PRAINE DE SALISBURY.

La cité blanche des Canadiens sur la Plaine de Salisbury, qui a été remplacée par un ville de huttes de bois. (Photo, "Topical.)



LE PRINCE DE GALLES AU FRONT
Le Prince de Galles prend une part active au combat parmi les troupes au front. L'on voit ici son Altesse Royale accompagnée de deux officiers d'état-major, pendant la tournée autour des lignes anglaises. (Photo, Central News).



LE ROI DE SAXE ET LE PRINCE DE LA COURONNE D'ALLEMAGNE
Le roi de Saxe (au centre de la gravure) et le prince allemand de la couronne (à droite) au front. Cette photographie fut prise durant la visite du roi de Saxe à l'armée du prince à l'ouest du théatre de la guerre. (Photo, Central News).

La Guerre des Nations

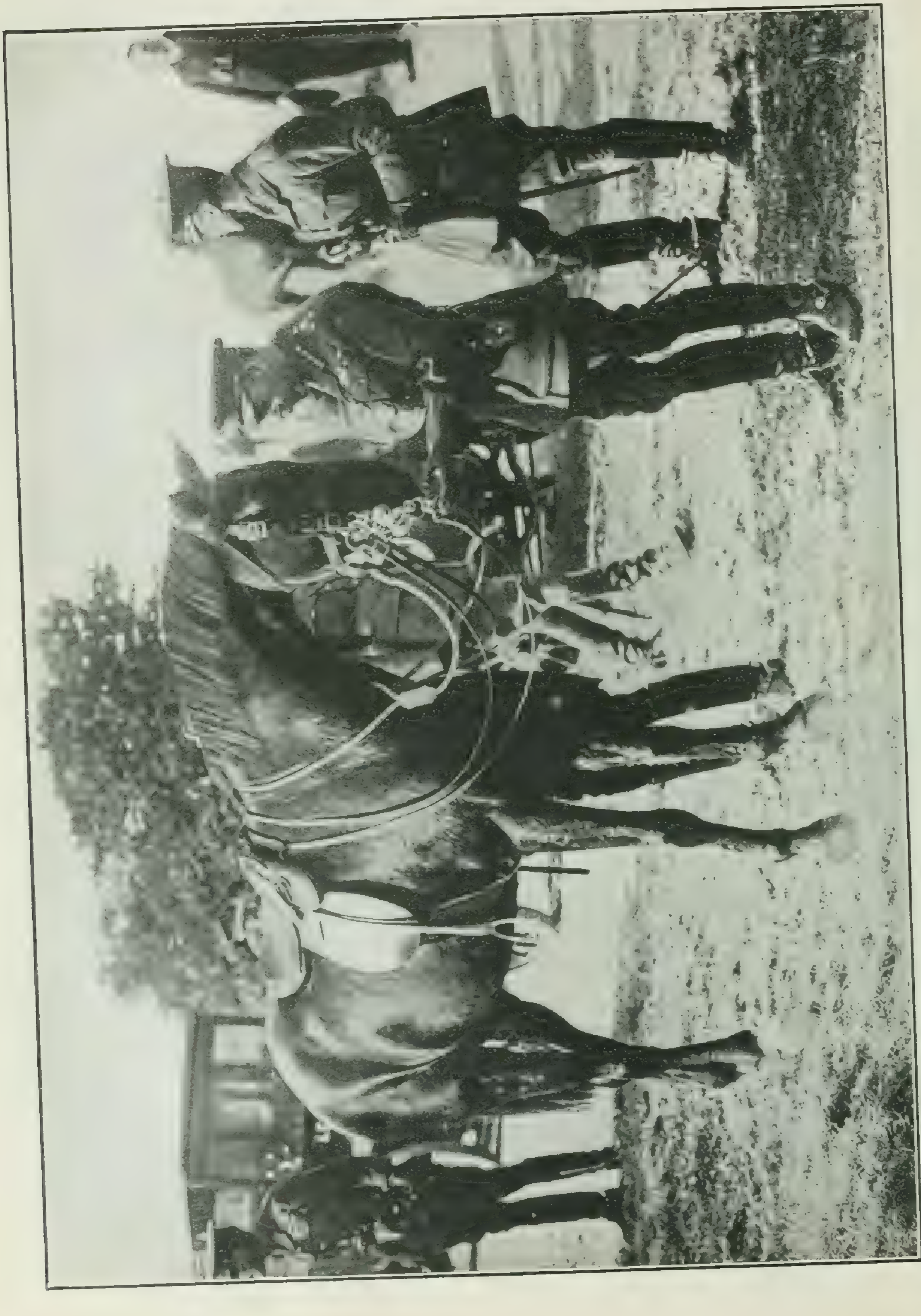
Souvenir Canadien Illustré de cette Grande Guerre. 15ème Livraison

Imprimé et publié au No. [illegible] Notre Dame Ouest, Montréal, Canada, [illegible] LIMITED



SOLDATS DE LA BRAVE BELGIQUE

Belges faisant feu sur les envahisseurs allemands, pendant le combat qui se poursuit actuellement dans les dunes. (Photo, Central News).



LE ROI GEORGES EN FRANCE

Cette belle photographie a été prise en France lors de la visite de Sa Majesté le roi Georges V. à ses troupes sur la ligne de feu en France. L'on voit le roi donnant un morceau de sucre à sa monture favorite. (Photo, Central News).



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

16ième LIVRAISON

Suite de la page 2[illegible] (15ième livraison).

L'on rapporte aussi que les marins anglais "enlevèrent la plupart de leurs vêtements et les déchirèrent pour en faire des bandages pour les blessés allemands."

Vu ces faits, toute accusation de conduite inhumaine était non seulement fausse mais des plus insolentes.

De Tokio, un avis du ministère de la guerre, le 24 septembre, annonçait que le Brigadier-Général Anglais Nathaniel W. Barnardiston, le commandeur des forces de la Chine nord, avait joint ses troupes aux forces japonaises dirigées contre Tsing-Tau, la capitale de Kiau-Chau, concession chinoise de l'Allemagne.

Septembre le 25.— "Les vieilles animosités sont mortes. Ce que la Grande-Bretagne demande, et ce qu'elle croit l'Irlande prête et anxieuse de lui donner, c'est l'offrande libre d'un peuple libre," disait le Premier Ministre Asquith au Mansion House de Dublin le 25 septembre.

Parmi des scènes de grand enthousiasme le Premier Asquith adressait la parole à un vaste auditoire et faisait un appel touchant au peuple irlandais, venant à lui "comme la tête du gouvernement du Roi pour sommer la loyale et patriotique Irlande de prendre sa place dans la défense de notre cause commune.

John E. Redmond, le chef nationaliste irlandais, faisant suite au Premier Ministre, déclarait:

"C'est le devoir de l'Irlande de se battre. La Grande-Bretagne a tenu parole avec l'Irlande, et l'Irlande doit en faire autant avec la Grande-Bretagne."

Ce fut un beau soir à Dublin—un soir qui témoignait éloquemment en faveur du nouvel esprit d'union qui réunissait l'Angleterre et l'Irlande en une co-opération et une amitié nouvelles et plus stables. Ce qui ne fut pas le moins intéressant, ce fut la garde d'honneur composée de volontaires nationalistes, armés de fusils et de baillonnettes, et dont la présence souleva un enthousiasme intense parmi la foule rassemblée dans les rues.

Depuis le commencement de la guerre, les rapports allemands des opérations et les nouvelles en général, avaient été souvent exagérées et en bien des cas, sans fondement aucun. Ces efforts pour tromper leur propre peuple et ceux du monde extérieur qui étaient assez crédules pour s'y laisser prendre; ce déguisement jusqu'a l'invraisemblance, des faits concernant les progrès accomplis; cette invention de victoires purement imaginaires et le silence sur de réels échecs, étaient trop absurdes pour être pris sérieusement, mais quand à ceci vint s'ajouter la fabrication de faux rapports, calculés dans le but de placer leurs adversaires sous un jour défavorable aux yeux du monde, l'indignation des alliés fut stimulée et une protestation et un démenti énergiques s'ensuivirent.

Cette circulation de faussetés s'appliquait particulièrement aux rapports envoyés aux Etats-Unis, et venant de Berlin. Le désir des allemands de compenser l'impression désagréable créée par leurs atrocités à eux, aux yeux du peuple américain, était très ardent et avait causé la publication de dépêches absurdement mensongères à travers les Etats-Unis.

Cette méthode d'empoisonner l'esprit du peuple américain était si puissante que l'ambassade anglaise à Washington fut obligée d'émettre des démentis formels aux rapports publiés. Voici le texte d'un de ces avis contradictoires:

"Certaines personnes ont fait circuler dans la presse des rapports de discours suposés avoir été prononcés par des hommes-d'état anglais, tels que celui que l'on attribue à Mr. Burns et qui est une pure fabrication.

"L'on rapportait récemment un discours de Sir Edward Grey dans lequel on lui faisait dire que 'il n'y aura pas de paix avant que l'Allemagne soit complètement terrassée, son territoire divisé entre la Russie et la France et son commerce livré définitivement à l'Angleterre.'

"Sir Edward Grey n'a jamais fait un tel discours, et ce rapport est évidemment mis en circulation pour fausser l'opinion publique."

Le chancelier allemand, Von Bethmann Hollweg, avait aussi émis un rapport signé, écrit dans le

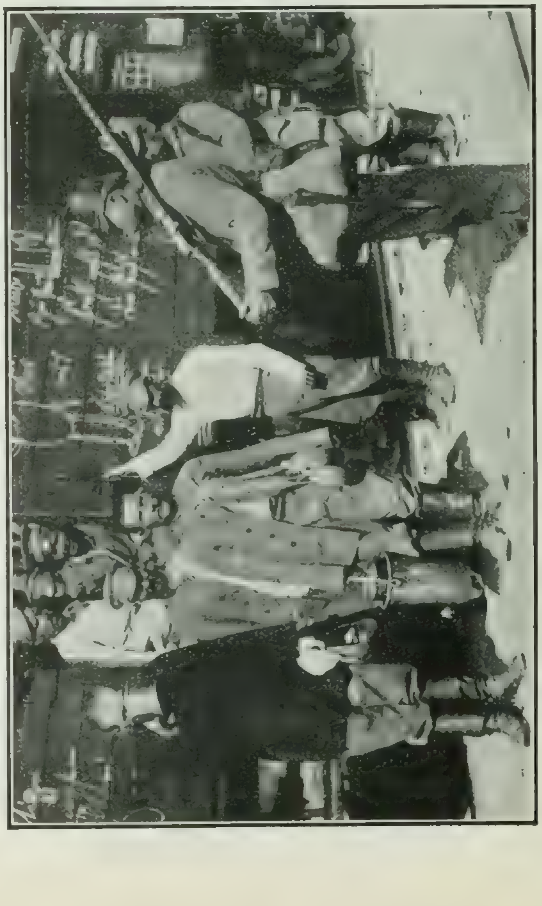
La suite à la page 204.



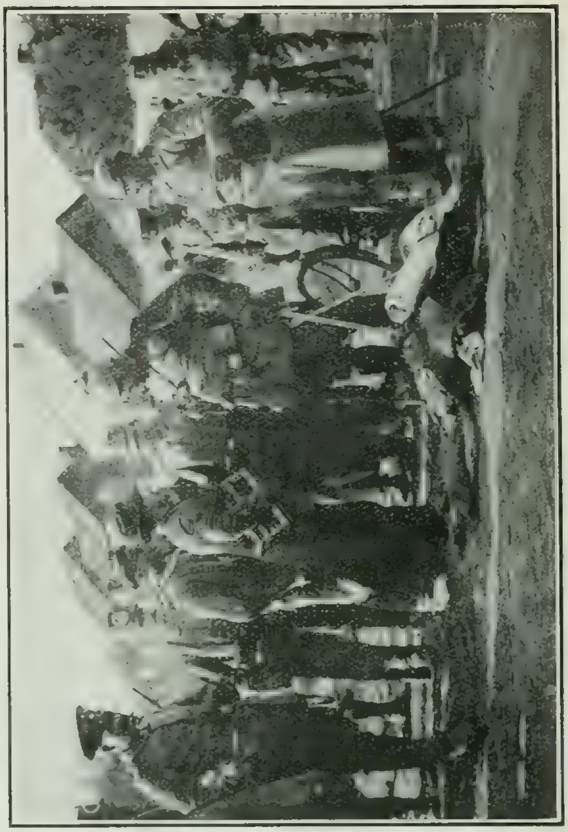
Les fameuses troupes bavaroises quittant Munich pour la frontière. "De Munich à Paris, par Metz."



Troupes allemandes en route pour le front. Ces troupes doivent se rencontrer avec les russes dans l'est.



Transport de prisonniers russes pris en Prusse Orientale. Les soldats en charge sont de l'infanterie bavaroise, parmi les meilleurs soldats de l'Allemagne.



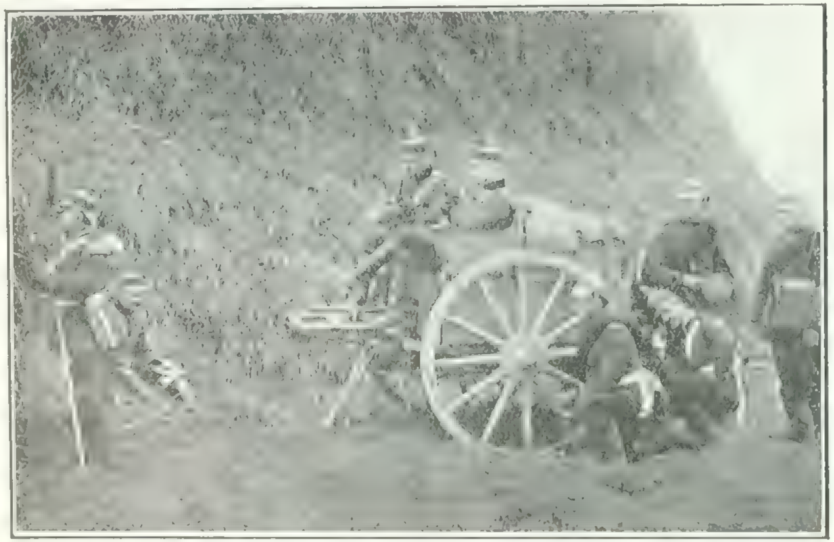
Scène sur la place du marché à Fillopove en Prusse Orientale. L'officier, qui dans sa vie privée est un membre du Reichstag, interroge un citoyen accusé de vol.



Cette photographie que nous venons de recevoir, a été prise en France et montre des gardes surveillant la route des trains de troupes, contre les envahisseurs allemands. (Photo, Boston Photo News).



Un commandant de batterie allemand [illegible] au haut d'une meule de foin. Un téléphone [illegible] (Photo "Topical" War Service).



L'équipement des forces allemandes est merveilleux. Ici, les ordres d'un commandant de batterie allemande sont reçus par téléphone. (Photo, Central News).



Téléphone de campagne près du poste d'[illegible] d'un commandant de batterie, qui dans ce cas se trouve au haut d'un [illegible]. Le commandant [illegible] des instructions aux opérateurs qui les transmettent. (Photo "Topical" War Service).

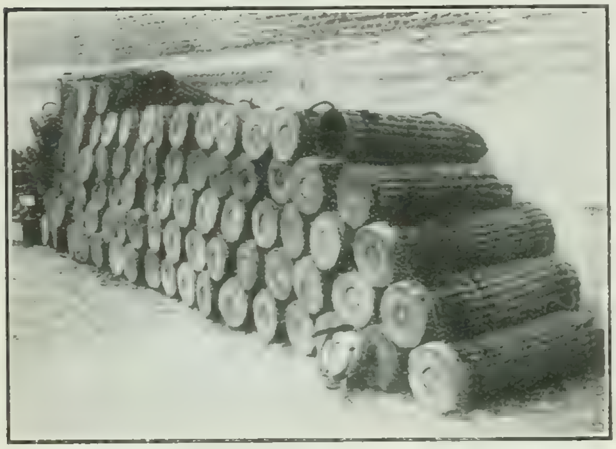
La marche des évènements

Suite de la page 291.

style le plus violent, dirigé spécialement contre l'Angleterre, et l'accusant de toute la perfidie qu'il soit possible de concevoir.

Le document était intéressant à lire et rempli d'humeur—pour un lecteur sans préjugés, non au point de vue du chancelier—comme on peut en juger par la phrase suivante:

"Sa Majesté, l'Empereur, m'a autorisé de dire tout ceci et de déclarer qu'il a une confiance absolue au sens de justice du peuple américain, qui ne se laissera pas aveugler par la campagne de mensonges que nos ennemis ont entrepris contre nous."



PANIERS EMPLOYES POUR PORTER LES PROJECTILES.
Ces paniers avec couvercles de métal, sont employés par les allemands pour le transport des projectiles pour les canons de 42 c.m.

Mais le peuple américain en général, tandis qu'il maintenait comme nation une stricte neutralité, individuellement en grande partie, sympathisait à n'en pas douter, avec les alliés, et toutes les activités de la presse allemande ou les reproches du chancelier, ne parvinrent pas à décevoir le peuple des Etats-Unis, qui bien doué de sens commun, avait pénétré les desseins allemands et les avait dédaignés.

Septembre le 26.— Pendant ce temps la bataille de l'Aisne continuait d'être le fait le plus intéressant de la campagne sur terre.

Comparativement peu de changement dans les positions occupées par les forces opposées pouvait être remarqué.

"Il n'y a pas de doute," disait un rapport officiel "que la position sur l'Aisne ne fut pas choisie à la hâte par l'état-major allemand après que la retraite fut commencée. D'après le choix du terrain et le montant d'ouvrage déjà accompli il est évident que le cas d'avoir peut-être à se mettre sur la défensive, n'avait pas été négligé lorsque les détails de la campagne offensive stratégique avaient été arrangés."

Le rapport appuyait sur la ressemblance croissante de la bataille, à une guerre par siège, "vu d'abord le pouvoir immense de résistance que possède une armée qui est pleinement équipée avec une lourde artillerie et a le temps nécessaire pour se fortifier, aussi vu l'immensité des forces engagées qui à l'heure actuelle s'étendent sur plus de la moitié de la France. La surface couverte est assez grande pour ralentir tout effort pour manoeuvrer et atteindre une aile, de manière à éviter la dépense coûteuse d'un attaque de front contre des positions grandement fortifiées."

Les deux ou trois derniers jours s'étaient écoulés sans aucun incident de grande importance et en général sans combat sérieux, sauf à l'extrême gauche, où le vigoureux mouvement des troupes françaises contre l'aile droite allemande avait été préjudiciable au général Von Kluck, et l'avait forcé à la retraite.

Le temps continuait d'être beau et les conditions étant particulièrement favorables à l'aviation, un redoublement d'activité dans ce département—de la part des aviateurs français, anglais et allemands—permit de démontrer leur habilité et leur utilité.

Malheureusement un aviateur anglais, qui s'était distingué par son intrépidité et son activité constante en jetant des bombes sur l'ennemi avec une efficacité singulière, fut blessé dans un duel aérien. Seul dans un monoplan à un siège, il tenta de survoler et d'attaquer une machine allemande à deux sièges, et, incapable de se servir de son fusil, et avant qu'il ait pu s'approcher assez pour faire usage de son pistolet, l'observateur sur la machine ennemi le blessait d'un coup de fusil. Avec calme, l'aviateur blessé s'en retourna vers ses lignes et parvint à atterrir, heureusement tout près d'un auto-ambulance qui le transporta immédiatement à un hôpital.

D'un autre coté, un aéroplane allemand tentant de voler au-dessus des lignes anglaises la nuit, s'attira une fusillade qui tua le pilote sur-le-champ et blessa l'observateur, qui fut subséquemment fait prisonnier par les français.

La nuit du 25 et de bonne heure le matin du 26, une attaque générale fut portée contre les lignes tenues par les troupes alliées. Le résultat en fut désastreux pour l'attaque. Afin de ne pas être surpris au sommeil, les troupes franco-britanniques attendirent l'avance de l'ennemi et les saluèrent par une grêle de feu. Le rapport officiel anglais raconte ainsi cet incident:

"Vis-à-vis une partie de nos lignes, où ils furent surpris en masses par nos canons automatiques et nos obusiers de diverses portées, l'on estime à un mille le nombre de leurs morts et blessés.

"L'attitude mentale de nos troupes peut être mesurée sur le fait que le rapport officiel d'un corps, duquel une division avait supportée la violence du choc, se lisait ainsi, laconiquement: 'La nuit fut exceptionnellement tranquille sauf l'échange d'un certain feu entre l'ennemi et nous à 3.40 a.m.'"

Pendant presque toute la journée de samedi le 26, l'activité allemande se continua, des efforts infructueux pour repousser les alliés ayant été tentés de nouveau à 8 a.m., et dans l'après-midi, accompagnés du grondement continu des gros canons.

[illegible] s'exprimaient ainsi:

"Ces attaques furent faites avec une uniformité qui dénote des ordres de l'autorité supérieure de trouver la solution de la bataille."

La "solution" cependant, se montrait difficile à trouver.

Septembre le 27. Il est étrange de constater combien, en des temps comme ceux-ci, l'attitude mentale du peuple en général, envers quelques grandes vérités de la vie, subit de changement remarquable. Des évènements qui, dans des circonstances ordinaires seraient très touchants, passent avec un haussement d'épaules, ou sont considérés comme d'une importance et d'un intérêt moindres.

En temps de guerre, même la mort devient une banalité. En temps ordinaire la pensée de l'épreuve par laquelle tous doivent passer et vers laquelle nous marchons tous, inspire un sentiment de solemnité et d'effroi, et en face d'une catastrophe qui précipite dans l'éternité quelques douzaines, où peut-être quelques centaines de nos semblables, nous sommes frappés d'horreur et la tragédie pour un moment semble surpasser en intérêt tout le reste. Mais pas aujourd'hui, car tout la terre est en colère, et l'homme, dans un conflit sanguinaire, lutte avec son frère pour la supériorité, et sur l'échelle des valeurs contre les grands résultats de l'honneur national, et la sauvegarde des principes éternels de justice, de droit et de liberté, la vie humaine compte peu.

Parfois l'augmentation rapide de la liste des morts nous épouvante, ou la perte d'un ami ou de quelqu'un que nous aimons, nous fait voir d'un manière cruelle, la triste réalité; mais à mesure que les jours s'écoulent et que la même histoire se répète avec une monotonie invariable, nous nous y habituons, et un jour où peut-être des centaines ont perdu la vie, nous lisons, avec une indifférence relative, les laconiques rapports officiels qui nous informent brièvement que "Le jour s'est passé sans incident remarquable," ou, peut-être, que "la situation reste la même."

Et tout ceci n'implique pas l'humanité sur le terrain d'un froide indifférence, mais semble démontrer une sage précaution de la nature qui permet à l'homme d'accepter une telle situation avec un calme relatif, et comme un être ordinairement gai, l'empêche de trop voir le coté sombre de la guerre. Il serait dangereux pour la mentalité d'un homme de s'arrêter trop longtemps sur les horreurs du conflit actuel.

Cependant, malgré tout ceci, la guerre dans toute sa hideur, s'est certainement suffisamment revélée au monde pour lui apprendre une leçon, inoubliable pour longtemps, des méfaits du militarisme et l'épouvantable tragédie du recours aux armes comme moyen de régler les difficultés nationales.

[illegible] lutte plus courte et plus rapidement décisive, seraient annoncés au monde comme de glorieux faits-d'armes. Mais la bataille, qui, le 27 septembre se continuait avec une violence croissante était pleine d'efforts héroiques et d'un combat violent et continu.

Elle se continuait depuis des semaines entières. Les heures de repos étaient rares. Une vigilance constante était le prix de la sureté et du succès; et l'alerte continuelle qu'exigeait la nature du combat—qui était marqué de tant de contre-attaques de la part de l'ennemi à toutes les heures du jour et de la nuit—réduisait au minimum les chances de dormir. Malgré tout, le moral des troupes alliées n'était pas affecté. Sous les conditions les plus pénibles, passant de longues heures dans les tranchées, sous les bombes de l'ennemi qui ne cessaient d'éclater au-dessus d'eux et de tout cotés—car les artilleurs allemands visaient surtout les tranchées avec leurs lourdes pièces—les forces



CANON NAVAL POUR LE FRONT.

[illegible] Krupp
Cette illustration était en circulation sur carte.postale en Allemagne mais [illegible] (Photo Central News.)

franco-britanniques se battaient avec acharnement, s'avançant lentement mais sûrement.

Les troupes françaises—natives, turcos, et coloniales de toutes sortes—accomplissaient également des prodiges de bravoure, et donnaient leur vie avec le même esprit de patriotisme ardent et exalté qui faisait dire à un pauvre femme française, qui avait perdu trois fils sur huit, en souriant à travers ses larmes:

"J'ai toujours désiré faire quelque chose pour la France, mais j'étais trop pauvre. Maintenant je lui ai donné mes fils, et je suis riche."

Tel était le sentiment de la France dans ses demeures et sur le champ de bataille. Le feu brûlant de patriotisme semblait avoir consumé tout égoisme et tout désir individuel, et laissé seulement un esprit merveilleusement purifié et de sacrifice, prêt à tout endurer pour l'amour de la France. Et que signifiait cette résignation—d'horribles blessures et les agonies de la mort pour les braves garçons au front, des coeurs affligés et des vies brisées pour les

La suite à la page 298.



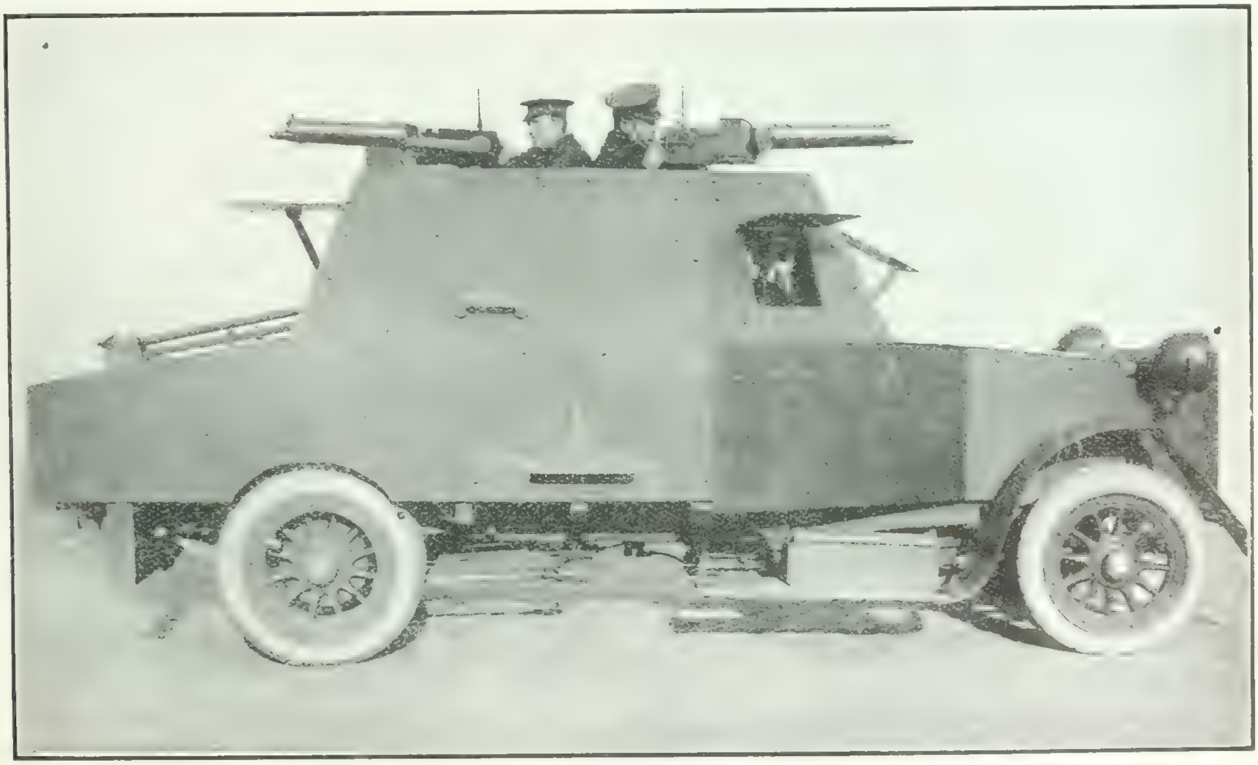
CUISINE ANGLAISE DE CAMPAGNE
L'on voit ici une cuisine anglaise de campagne à l'oeuvre. Le travail de ce département du service est des plus importants, et un facteur considérable dans l'efficacité de l'armée. (Photo, News Illustrations).



NOURRITURE POUR L'ENNEMI
Il reste à établir si les hommes de l'armée allemande sont aussi bien nourris que ceux des troupes alliées. Quelques-uns de ceux que les troupes franco-britanniques ont fait prisonniers ne semblaient pas en aussi bon état que ceux que nous voyons sur cette gravure. (Photo, News Illustrations).



CHAR BELGE ARMURIE A L'OEUVRE
Cette photographie a été prise tandis que le char était à moins de 500 verges des allemands qui battaient en retraite. Le photographe a pris un grand risque pour se procurer cette photographie. (Photo, Central Press).



UN CHAR ARMURIE ANGLAIS
Ces chars armuriés ont fait un travail magnifique. Le type de char que nous voyons ici porte deux canons Vickers Maxim. (Photo, "Topical" War Service).

La marcee des évènements

Suite de la page 295.

courageuses femmes au foyer, essayant, pour l'amour des autres, de sourire a travers leurs larmes aveuglantes et brûlantes.

Une bonne part du combat retombait sur les troupes britanniques dans le nord de la France, et de leur conduite le Maréchal Sir John French déclare:

"La bataille de l'Aisne a prouvé une fois de plus le sentiment splendide, la bravoure et le dévouement qui anime les hommes des forces de Sa Majesté."



"FEVES AU LARD".
Sir Hiram Maxim a fait le dadeau de 25.000 boites de fèves au lard aux troupes canadiennes. Sir Hiram s'est occupé personnellement de leur préparation afin qu'elles soient aussi parfaites que possi?le
(*Photo, Topical.*)

Ce tribut était digne et bien mérité. Sir John French reconnaissait dans les hommes sous son commandement, "l'étoffe avec laquelle on fait les héros."—des soldats dignes de servir dans une armée dont le courage est traditionnel—et n'était pas lent à le proclamer. Mais les exploits actuels sur le champ étaient par eux-mêmes des témoignages frappants.

Contre cette force comparativement petite, les meilleures troupes de l'armée du Kaiser furent maintes fois lancées et autant de fois forcées à retraiter en désordre. Supportant beaucoup de la violence du combat, exposé à toutes les inclémences de la température, et fatigué par les longues heures au devoir et peu de repos, la gaieté proverbiale du soldat anglais le fit triompher drapeaux flottants. Prêt à faire une plaisanterie ou à entonner un chant dans les "passes les plus difficiles" il ne se plaignait pas, sauf quand, retenu quelquefois sous un prétexte qui lui semblait inutile, il tentait d'exprimer à son compagnon son ennui de ne pouvoir s'approcher davantage de l'ennemi.

Les troupes anglaises sur le seconde ligne, n'étaient pas aussi occupées, et trouvaient le temps d'organiser des joutes impromptu de football. Cette forme de récréation donna lieu à la rumeur amusante qu'un aviateur allemand, en ayant été témoin, s'enretourna avec la nouvelle que, les forces anglaises "étaient complètement désorganisées, et parcouraient leur poste en désordre."

La journée de dimanche, le 27 septembre, fut marquée par un combat sevère sur une grande partie de la ligne. Ceci n'était que la continuation de la tentative violente de la part de l'ennemi de détourner le flot de la bataille qui commençait à tourner de plus en plus contre eux. Par intervalles pendant le feu, l'on pouvait entendre les bandes allemandes qui jouaient des hymnes, probablement au service divin.

Faisant allusion à cette période, le rapport du Maréchal French était concis et excellent:

"Il est certain que l'ennemi fit alors un dernier grand effort pour reprendre l'ascendant. Il fut cependant sans succès partout, et l'on rapporte qu'il a subi de lourdes pertes."

Le montant énorme de forces et de munitions dépensé parfois avec peu de résultat fut démontré d'une manière frappante pednant l'engagement de ce jour. Le temps était beau, mais une brume suspendue sur la vallée de l'Aisne empéchait presque de distinguer ce qui se passait à peu de distance.

Au nord de la rivière, et non loin d'un point occupé par l'ennemi au bout d'une petite vallée, qui partait de la vallée principale de l'Aisne, et près d'un village sur une colline, les hommes des Dorsets, de Kent Ouest, l'infanterie légère du Roi, de Yorkshire, et un régiment d'Ecossais étaient en tranchées. Un compte rendu authentique de l'incident qui suivit décrit d'un manière vivace, le genre de combat qui depuis deux semaines prenait place sur la ligne occupée par les troupes anglaises.

Soudainement les canonniers ennemis, découvrant la ligne, lançaient quatre gros obus dans le village, "soulevant de vastes nuages de poussière et de fumée, qui s'élevaient en une colomne d'un gris brun." A un observateur témoin de l'affaire, d'un poste avantageux, a peu de distance du siège actuel des opérations, il était impossible de juger d'où venaient ces obus.

Tout a coup cependant, il y eut une vive succession de détonations qui semblaient venir du coté allemand. Ensuite, presque simultanément, une succession correspondante d'éclairs et de détonations sur les hauteurs où semblaient être situé nos tranchées.

"Une pause—et plusieurs nuages de fumée s'élevèrent lentement et restèrent stationaires, espacés aussi régulièrement que des peupliers."

Une autre [illegible] de détonations. De l'autre côté de la vallée [illegible] allemands [illegible] [illegible] et la rangée de nuages de fumée s'augmenta de plusieurs autres.

Jusqu'ici il n'y avait pas eu de réponse, mais maintenant d'une autre position vint le grondement de canons. L'artillerie anglaise était à l'oeuvre. Six détonations et ensuite "le sifflement des obus comme ils traversaient la petite vallée."

De nouveau l'explosion du feu ennemi et au-dessus des tranchées anglaises la fumée suspendue "était devenue un voile épais." Encore une fois les anglais donnaient la réplique.

Bien caché, l'ennemi semblait se rire du feu anglais, et "avec leur prodigalité habituelle des munitions, ils continuèrent à lancer bouquet sur bouquet d'explosifs et de shrapnels et obus communs combinés sur nous."

Le comte-rendu continue:

"Parfois, un projectile de haute portée, avec un grondement s'élevait au-dessus de la colline et venait faire un trou dans le village. L'on ne pouvait qu'espérer que les tranchées soient profondes et les hommes bien protégés et tous les habitants du villages soient dans leurs caves.

"Dans les vallées baignées de soleil, l'on ne pouvait apercevoir ni un homme, ni un cheval, ni un fusil, pas même une tranchée. Il n'y avait que des lueurs, de la fumée et du bruit. Au-dessus, contre le ciel bleu, plusieurs nuages blancs et ronds.

"Mais la plus profonde impression créée était une sympathie pour les hommes sujets aux éclats le long des tranchées."

Non moins de trois cent projectiles—véritables messagers de mort—cherchèrent la courte ligne de tranchées cet après-midi de dimanche. Le résultat fut très étonnant—neuf hommes seulement furent blessés. Les hommes sujets à ce feu avaient appris l'art de prendre soin d'eux dans de telles circonstances.

Malheureusement, il n'en était pas toujours ainsi. Dans le combat proprement dit, les pertes anglaises, comme celles de leurs camarades français, avaient été très lourdes. Le rapport officiel issue plus tard, évaluait les pertes à 561 officiers, et 12,980 hommes—tués, blessés ou absents—couvrant une période d'un mois à peine et datant du 12 septembre.

Une avance importante de la part de l'ennemi, fut faite vers la position tenue par la première division anglaise à 6 p.m. le dimanche, et fut plus tard renouvelée avec plus de force, mais sans le moindre succès.

Dans un rapport très concis et clair, le ministère français de la guerre résumait la situation de 27 septembre. Ce rapport se lisait comme suit:

"Premièrement—Sur notre aile gauche, la bataille s'est continuée avec un progrès perceptible de notre part. Sur le front entre les rivières Oise et Somme, et au nord de la Somme de l'Oise à Rheims, de très violentes attaques ont été faites par les allemands en plusieurs endroits, dont quelques-unes à la pointe de la baillonnette, mais elles ont été repoussées. Dans plusieurs [illegible] les tranchées françaises et allemandes étaient [illegible] de 100 mètres.

"Deuxièmement- Dans le centre, de Rheims à Souain la garde prussienne à tenté en vain un vigoureux mouvement offensif, étant repoussée dans la région de [illegible] (11 miles au nord-est de Rheims, et environ 25 miles à l'est de Soissons) et Nogent L'Abbesse (3 miles à l'est de Rheims). De Souain, hier, l'ennemi a tenté sans succès une attaque entre la grande route qui conduit de Sommepy à Chalons-Sur-Marne et la ligne de chemin-de-fer de St. Menehould à Vouzier. A la fin du jour nos troupes reprirent le terrain qu'elles avaient perdu.



LA GUERRE DANS LES AIRS

Faisant feu sur les aéroplanes hostiles d'une des plate-formes d'un Zeppelin dernier modèle. (*Central News*)

"Entre la région de l'Argonne et de la Meuse, l'ennemi n'a manifesté aucune activité. Sur les hauteurs de la Meuse, il n'y a rien de nouveau à noter. Dans la partie sud du district de la Woevre les allemands occupent un front qui passe par St. Michel et au nord-ouest de Pont-A-Mousson.

"Sur notre aile droite en Lorraine, les Vosges et en Alsace il n'y a eu aucun changement important."

La simple mention de la situation sur l'aile droite est un ce ces cas desquels nous avons fait mention. L'intérêt dans les opérations dernièrement, et depuis longtemps vraiment, avait été concentré en grande partie sur le nord de la France. Cependant, tandis que des batailles plus import-

La suite à la page 302.



SIR ROBERT BORDEN PASSANT EN REVUE DES TROUPES CANADIENNES
Accompagnant le Premier Ministre se trouve le Col. E. W. Wilson, officier commandant du 4ième District Militaire. Viennent ensuite l'Hon. Juge Doherty, H. B. Ames, Sir Chas. Peers Davidson et l'Hon. T. Chase Casgrain. L'on voit le premier ministre passant devant les rangs du 24ième Bataillon. (Photo, Chesterfield & McLaren).



TROUPES CANADIENNES PASSEES EN REVUE PAR SIR ROBERT BORDEN
Le Premier Ministre, Sir Robert Borden, a passé en revue les 23 et 24ième bataillons de la seconde force expéditionnaire canadienne sur la ferme Fletcher. Cette photographie montre les troupes à la revue. (Photo, Chesterfield & McLaren).



SOLDATS EN HERBE

L'illustration démontre le beau type d'hommes qui iront au front avec le second contingent des troupes canadiennes. On les voit ici à l'exercise sur l'historique Champ de Mars à Montreal. Ils forment la compagnie des Carabiniers Victoria du 24ième bataillon. (Photo, Chesterfield & McLaren).



LE CORPS VETERINAIRE

Ces hommes forment le Corps d'Armée Vétérinaire, qui est parti de Montreal, pour aller rejoindre le premier contingent canadien. L'on dit que c'est le premier corps de la sorte, organisé dans l'empire britannique. Chaque homme est un cavalier, et ils prendront soin des chevaux blessés comme la "Croix Rouge" prend soin des soldats. (Photo, Chesterfield & McLaren).

La marche des évènements.

Suite de la page 299.

antes étaient décidées dans ce district, un travail austère s'accomplissait en Lorraine et dans les Vosges, et la tendance à négliger cette partie de la campagne empêchait de reconnaitre le sacrifice héroique qui caractérisait le combat sur la frontière est de France.

Ici peut-être la souffrance était-elle plus intense, la lutte sur cette ligne de frontière d'un nature plus pitoyable. La nature du pays en était cause. Des hommes racontaient ce qu'ils avaient vu—des blessés sans secours pour plusieurs jours, incapables de remuer, entourés de morts et de mourants, enfièvrés, torturés par la soif, priant pour que la mort vienne mettre un terme à leur agonie; des morts sans sépulture; de la puanteur des champs de bataille—et ils parlaient d'un voix tremblante et avec répulsion.

"Les mots," disait un visiteur, "sont absolument impuissants à décrire les horreurs de la région à l'est de la Meurthe, dans et aux alentours des petits villes de Blamont, Badonviller, Cirey-les-Forges, Arracourt, Chateau-Salins, Morhange et Bandrecourt, où le combat n'a pas cessé pendant six semaines."

Il paya un tribut éclatant aux jeunes français qui pour l'amour de la patrie, s'étaient sacrifiés et avaient tant souffert.

"Il y a des régiments de jeunes gens," dit-il, "qui ont le droit déjà de s'appeler des vétérans, car pendant six semaines, ils ont pris part continuellement à des engagements innombrables, pour la plupart ignorés par les dépêches officielles. Je les avais vus répondre à l'appel de mobilisation, chantant joyeusement en défilant par les rues. Ils étaient alors de chics garçons, imberbes et élégants dans leur gilet bleu et leur pantalon rouge. La guerre les a couverts de poussière et ils semblent avoir vieilli de quinze ans. Leur gilets bleu sont devenus d'un gris sale, mais quant à eux ils sont pour la plupart forts et solides, et Napoleon lui-même n'aurait pas désiré de meilleurs combattants"

Mais si les actes de ces braves hommes n'étaient pas rapportés, ils étaient ecrits d'une manière indélébile dans l'histoire de la France, car sùr le succès des troupes à retenir les envahisseurs en ces endroits—un succès remporte jusqu'aprésent—reposait à un fort degré le triomphe définitif de la campagne générale.

La suite à la page 307. (*17 livraison*)



LA GUERRE EN EXTREME ORIENT.
Une partie de la victorieuse flotte japonaise au large de Kiau-Chau, Chine, lors du bombardement. (*Photo, Central News.*)



MONITEUR ANGLAIS DANS UN PORT FRANCAIS

Dans les opérations au large de la côte belge, les moniteurs anglais se sont montrés très effectifs. Leur feu fut dirigé sur les tranchées allemandes par aéroplanes et hydroplanes. Le moniteur sur cette photographie, vient de prendre une provision nouvelle de munitions dans un port français et s'apprête à repartir. (Photo, "Topical" War Service).



LE MONITEUR ANGLAIS "SEVERN"

Vue générale du moniteur "Sevèrn" montrant ses canons. Les moniteurs employés àu large de la côte belge par la marine anglaise furent construits pour le Brésil pour usage sur ses rivières. Ils n'ont que quelques pieds de tirage. (Photo, "Topical" War Service).

L'Idee Allemande de Guerre!

La tentative de désemparer le navire hôpital'américain "Red Cross."

UN COMMUNIQUE annonçait récemment la tentative criminelle de rendre le navire hôpital "Red Cross," (autrefois le "Hamburg" de la ligne Hamburg-American), assez incapable de tenir la mer pour l'empêcher d'atteindre son port. Les faits partent d'un long declaration faite par les ingénieurs et appuyée par les officiers du navire.

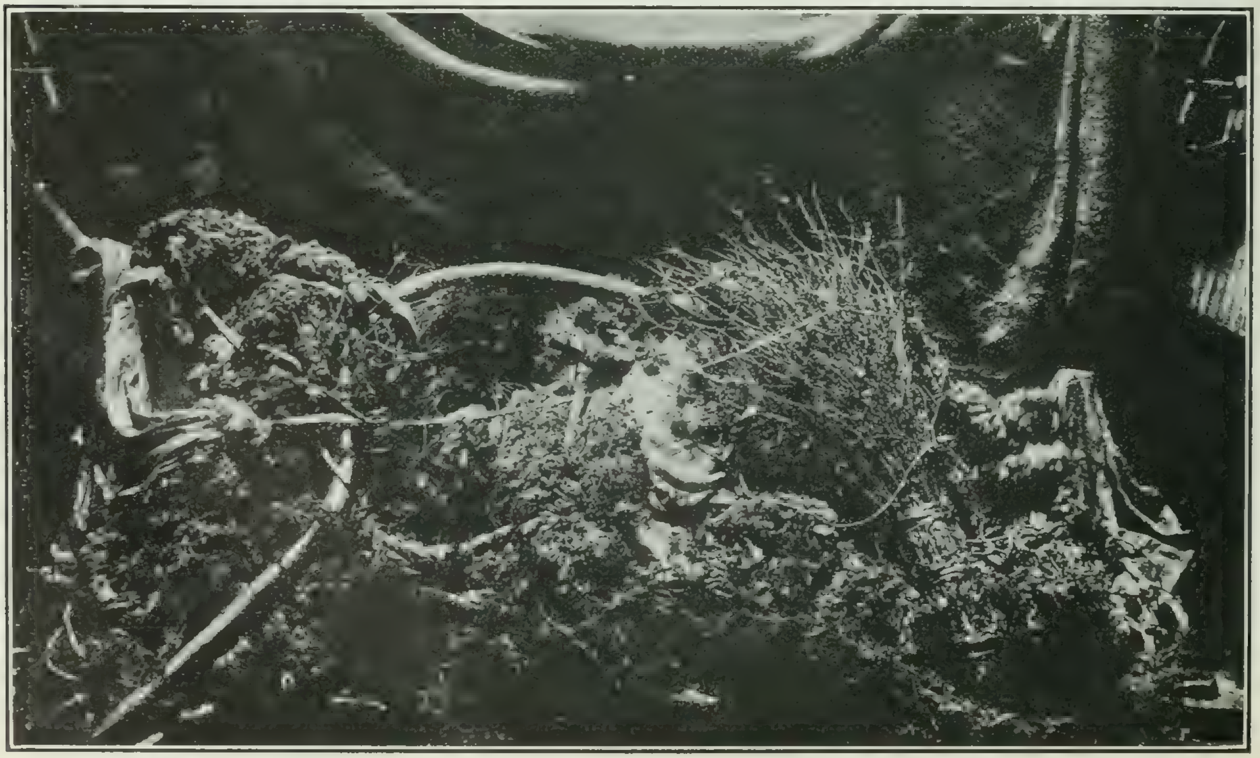
Ils ont certifié que les sentines du vaisseau avaient été bouchées avec des couvertes, des sacs, de vieux vêtements, des tasses, des vieux outils de tout genre et autres débris en assez grande quantité pour mettre en danger la suréte du navire, et que les pompes avaient été mises hors d'usage. Des aliments pourris avaient été placés dans la chambre aux provisions, et le système sanitaire assez dérangé pour rendre certain une épidémie de fièvre à bord. L'ammonique avait été totalement enlevée de la glacière dans l'intention d'empêcher la conservation de la viande.

Le "Red Cross" quitta New-York avec 125 ambulancières et 30 médecins, devant arrêter d'abord à Falmouth, et ensuite se rendre au Havre et Rotterdam; à chacun de ces ports des gardes-malades et des médecins devaient descendre. Il est dit que les vies à bord ne furent sauvées que par les efforts infatigables des ingénieurs.

Le "Red Cross" est maintenant revenu en Amerique, où une commission d'enquête sera tenue et un effort sera fait pour établir la responsabilité de ces actes malicieux de l'équipage allemand qui livra le vaisseau aux américains dans l'état décrit plus haut.



NAVIRE HOPITAL AMERICAIN "RED CROSS."
(*Photo, News Illustrations*)



Quelques-uns des débris, comprenant un balai, des poches, des couvertes, etc., qui furent enlevés des tuyaux.
(Photo, News Illustrations)

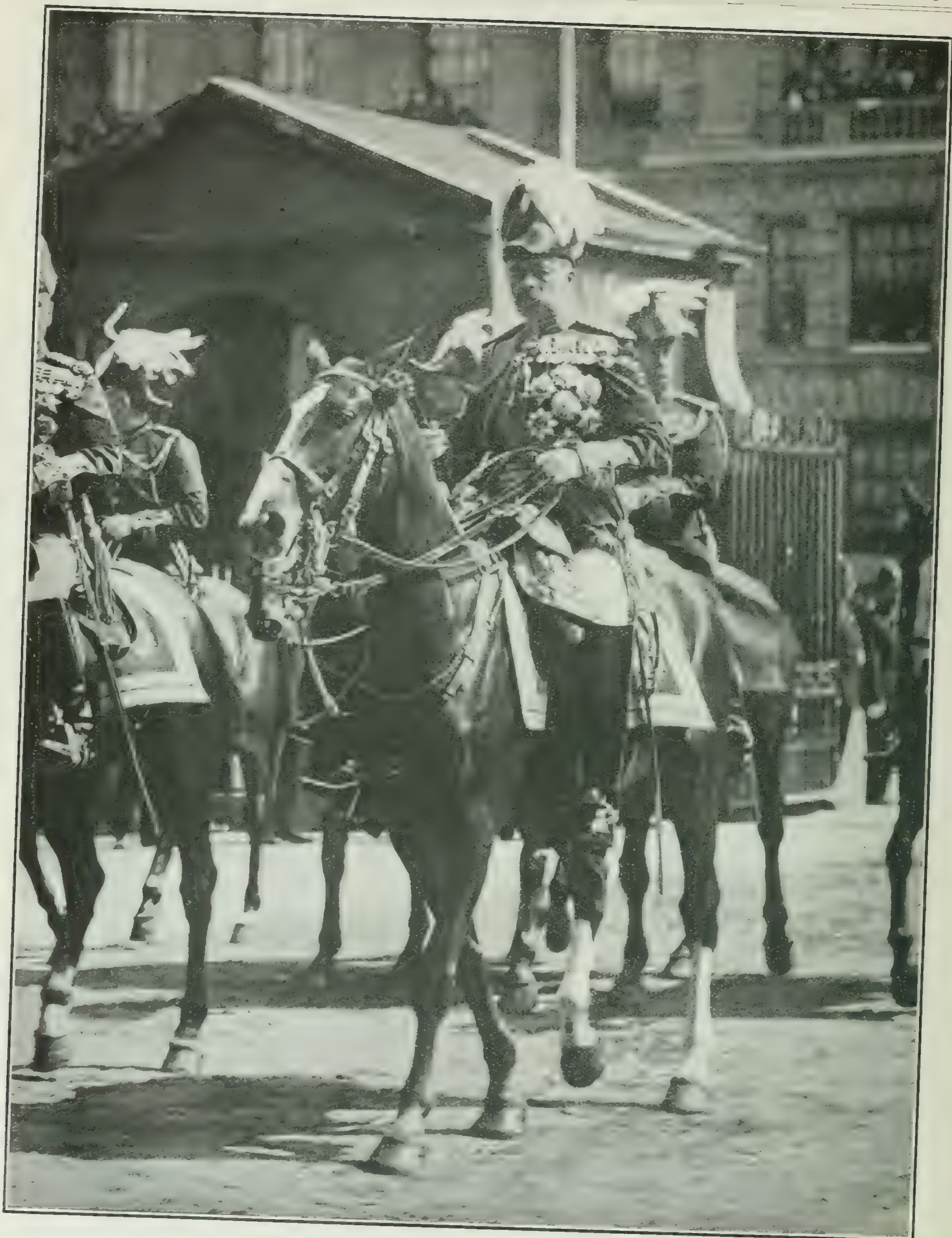
La Guerre des Nations

Souvenir Canadien Illustré de cette Grande Guerre, [illegible] Livraison



ENCORE DES LIONCEAUX

Une partie du Contingent de la Nouvelle-Zélande pour le service actif, passant devant la cathédrale St. Paul, Londres. (Photo, Central News)



L'HOMME QUI A LA CONFIANCE D'UN EMPIRE.

Le Maréchal Comte Kitchener, qui pendant de nombreuses années s'est dévoué au service de l'Empire Britannique en temps de paix et de guerre, dans plusieurs parties du monde, occupe maintenant le poste de Secrétaire d'Etat de Guerre et il est à vrai dire "l'homme du jour". (Photo, Underwood)



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

17ième LIVRAISON

Suite de la page 302. 16ième Livraison

Bordeaux et Londres recevaient maintenant la nouvelle de succès navals dans les opérations dirigées contre les possessions coloniales allemandes, comprenant la prise par les forces australiennes de la ville et du port de Frederick Wilhelm, Nouvelle-Guinée allemande—rapportée par l'Amiral Patey de la marine australienne; et la capture de Coco Beach, Kamerun, la colonie allemande de l'Afrique equatoriale ouest, par le navire de guerre français "Surprise." En annonçait cette capture, le ministre français de la marine disait, qu'avant de débarquer ses marins, le petit "Surprise" de 680 tonneaux seulement, avait fait feu et coulé deux vaisseaux, le "Rhioe" et l'"Italo," appartenant à la flotte auxiliaire allemande.

Mais si les allemands subissaient des revers sur terre et sur mer ils n'avaient pas perdu leur bel art de jeter des bombes sur les non-combattants innocents.

Paris était encore la victime de l'attaque. Tandis que les foules jouissaient de la belle température automnale, dimanche le 27, un aviateur jetait quatre bombes. Le plus grand dommage fut causé par une d'elles qui tomba dans l'Avenue du Trocadero, non loin de la tour Eiffel. Un homme qui se trouvait au coin de l'Avenue fut tué, sa tête ayant été complètement arrachée, tandis que sa fillette qui l'accompagnait devenait infirme pour la vie.

Afin de ne laisser aucun doute sur l'auteur de cet outrage, un drapeau allemand suivait le projectile dans sa chute. Les autres bombes causèrent un dommage considérable et beaucoup d'excitation, mais pas d'autres fatalités connues.

Septembre le 28.— Dans l'intervalle un combat des plus sanguinaires avait pris place en Belgique, avec des succès alternatifs. Une chose était certaine cependant. Avec Anvers comme base, l'armée belge harcelait sans cesse l'ennemi, et de cette manière aidait efficacement la campagne générale au sud.

Récemment le combat s'était concentré aux alentours de Termonde, Alost et Malines. Des avis officiels annonçaient que le samedi précédant, un détachement allemand, comprenant une brigade d'infanterie, avec deux régiments de cavalerie et beaucoup d'artillerie, tandis qu'ils tentait une marche de Bruxelles à Termonde, par Alost, fut surpris et attaqué doublement de front et de flanc. Ils eurent beaucoup à souffrir et se retirèrent en désordre. De nombreux prisonniers, un grand nombre de blessés et quelques caissons restèrent aux mains des vainqueurs.

Apparemment pour se venger de cette défaite, l'ennemi le jour suivant, dimanche le 27, soumettait Malines à un bombardement à longue portée, causant beaucoup de dommage, et tuant un certain nombre d'habitants. Une attaque en force fut aussi faite sur le front belge entre Malines et Alost mais subit un revers sur l'aile gauche et fut en somme sans succès.

Autour de Bruxelles, l'ennemi avait pris toutes les précautions pour détourner le risque d'un mouvement des forces belges, dirigé contre cette place, tandis que d'un autre coté, devant Anvers, les forces allemandes s'assemblaient et tout indiquait une attaque prochaine. Refusant de tirer profit des leçons données par la campagne jusqu-'alors, les experts militaires étaient portés à déconsidérer l'idée même d'un assaut réussi sur une position d'une telle force. Mais le malaise de la population civile d'Anvers augmentait en face de la menace d'une attaque.

A quelque dix ou douze miles au-delà des lignes extérieures de défense, l'ennemi était en tranchées, et les aviateurs apportaient la nouvelle que les préparatifs étaient précipités pour un mouvement prochain contre la ville. La menace qu'avait été jusqu'alors Anvers, à l'ennemi, allait établir sa propre destinée.

En France le 28 vit peu de changement dans la position respective des forces en opposition. Les efforts des allemands ne leur avaient apporté aucun gain de terrain, tandis que sur les hauteurs de la Meuse les troupes françaises s'étaient avancées légèrement. Tout le jour une fusillade intermittente prit place sur toute la ligne en génétal, et de

La suite a la page 310.



PAR ORDRE DU KAISER.
Les ruines d'Ypres! Par ordre de l'Empereur! Le travail de siècles réduit en quelques heures en une masse de ruines, comme acte de vengeance, par ordre du Maitre de la Guerre. (Photo, News Illustrations.)



LES RUINES D'YPRES.
Cette photographie fut prise à Ypres, et montre les flammes et la fumée s'élevant de la Cathédrale, et de la salle du marché, où l'incendie fut allumé par les bombes allemandes. (Photo, News Illustrations)



LES RUINES D'YPRES.
L'intérieur de la cathédrale d'Ypres après qu'elle eut été bombardée par les allemands. (Photo, News Illustrations.)



LES RUINES D'YPRES.
Une autre vue remarquable prise à Ypres et qui donne une idée du terrible incendie qui vint ajouter à la destruction causée par les bombes et les obus allemands.
(Photo, News Illustrations.)

La marche des évènements

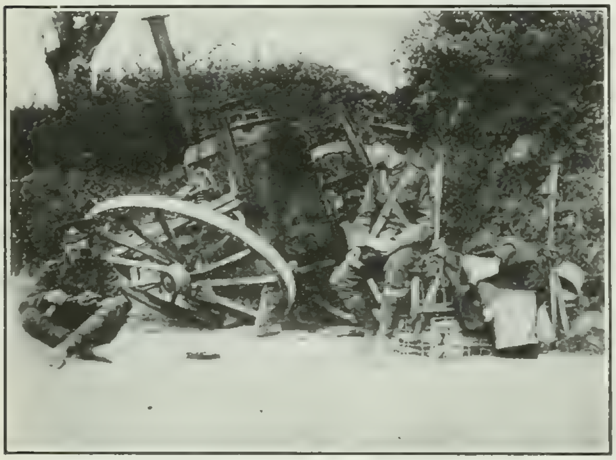
Suite de la page 307.

ses positions bien dissimulées, l'ennemi maintint un bombardement quelque peu sévère.

De Londres vint la nouvelle de la gratitude de l'amirauté à la réception du message par cable de Son Altesse Royale la Duchesse de Connaught, donnant avis qu'une traite pour $285,960 allait être mallée des femmes du Canada. De ce montant, la somme de $100,000 devait être remise au ministère de la guerre pour allocation, et la balance employée à l'établissement d'un hôpital naval. Ce don généreux était profondément apprécie.

A une grande assemblée patriotique tenue le 28 septembre au théatre Russell, Ottawa, Sir Wilfrid Laurier fit allusion à la formation d'une unité distinctement canadienne-française qui ferait partie du second contingent du Canada.

"Ce n'est pas sans orgueuil," dit-il, "que je vois aujourd'hui mes compatriotes solliciter du gouvernement la permission de former un régiment canadien-français. Je puis vous dire que j'ai été



JOYEUX MALGRE LES DIFFICULTES.
"Tommies" Anglais en France avec un batterie de cuisine renversée. (Photo, Underwood.)

très ému quand j'ai appris que le gouvernement s'était rendu à la demande de cette députation."

Des éloges du premier contingent furent faits par Son Altesse Royale le Duc de Connaught, par Sir Robert Borden et autres orateurs éminents, le premier ministre déclarant qu'ils formaient "un aussi splendide corps d'hommes qu'ils soit possible de trouver parmi les armées de l'Empire."

Septembre le 29.— "Dans une explosion de feu violent sur terre et sur mer, ils ont repoussé l'ennemi de sa position." Tel était l'avis du bureau anglais de la presse officielle le 29 septembre, en référence aux succès préliminaires accompagnant les efforts des forces qui avaient attaqué Tsing-Tau, le siège du gouvernement allemand à Kiau-Chau, Chine.

Les opérations récentes dans ce district furent toutes en faveur des japonais, qui occupaient maintenant des positions dominant la ligne principale de défense des allemands. Tout le terrain élevé endehors de Tsing-Tau avait été gagné et occupé par les forces agressives et l'investissement de la cité était presque complet.

De nombreuses rumeurs avaient couru quant à la participation de la Chine dans la gurere. La traversée du territoire chinois par les japonais dans leurs opérations contre Kiau-Chau avait soulevée de vives protestations. Un officier chinois éminent, cependant émit l'opinion qu'il n'y avait aucun trouble à craindre de ce coté.

"Je ne crois pas," dit-il, "que ce voyage japonais par la Chine, ait plus de conséquences qu'une démonstration quelconque de protestations. "La Chine ne veut pas la guerre et connait mieux que de se ranger contre les alliés qui sont ses amis."

Des développements en France, le court rapport officiel déclarait, le soir du 29 septembre:

"La situation n'a presque pas changée. La gauche des alliés a dû combattre assez sérieusement, mais ils tiennent bon."

Ce rapport, comme d'habitude, se montra exact, car les communiqués Anglais et Français, tandis qu'ils retenaient fréquemment des informations pour des raisons militaires, contrairement à ceux de l'ennemi, étaient toujours dignes de foi sous tous les rapports.

En Belgique, les forces allemandes s'assemblaient autour d'Anvers, et des points environnants les populations cherchaient refuge en cette ville. A neuf miles au sud-est d'Anvers, la ville manufacturière de Lierre subissait déjà un vigoureux bombardement allemand, et au nombre des refugiés cherchant protection venait s'ajouter une multitude d'autres qui s'enfuyaient de cette dernière place.

Déjà les forts Waelhem, Wavre-Ste. Catherine et autres sur la ligne sud de défense subissaient l'effet des obusiers ennemis, et le 29 septembre les deux premiers mentionnés étaient presque hors d'état. L'effet du feu allemand était bien décrit par cette phrase courte mais expressive d'un correspondant; "Tout ce que les bombes allemandes touchent, est détruit."

Septembre le 30.— Après une longue et active carrière, Lord Roberts, plus familièrement connu comme "Bobs," le héros de nombreux combats datant d'aussi loin que les jours mouvementés de la révolte indienne, était encore au service actif de son pays. Son aide à l'enrôlement, l'inspection des nouvelles recrues, la contribution d'articles à la presse, le tenaient bien occupé, et la présence du bien-aimé "Bobs" était toujours un stimulant aux opérations qui pouvaient être entreprises.

Dans un article contribué à un journal anglais, Lord Roberts faisait quelques observations et prédictions intéressantes, qui, venant d'une telle source, attirèrent beaucoup d'attention et sont dignes de mention. Surtout il pressait les anglais de ne pas mépriser la force de leur adversaire, l'Allemagne.

"Je ne puis m'empêcher de penser," écrivait-il, "que la grande tâche de vaincre cette nation commencera quand nous, avec nos alliés français,

[illegible]

[illegible]
disait:

[illegible] adversaires par le combat supérieur de dignes [illegible]

"Quand nous lisons des accusations contre les troupes allemandes, rappelons-nous les accusations, absolument fausses, portées contre nos propres braves soldats combattant en Afrique Sud; mais, [illegible] dignes, et battons nous contre les allemands de manière à gagner leur estime en même temps que leur respect."

Un document des plus intéressants, issue par le bureau de la presse officielle à Londres le 30 septembre, confirmait malheureusement plusieurs charges contre les allemands. Il contenait des extraits d'un livre appelé "Kriegs Chronik," trouvé en la possession d'étrangers entrant dans les ports anglais, et saisi par les autorités. Ce livre, consistait en partie "d'une chronique absolument fausse de la guerre" et en partie "de lettres de soldats au front," ces dernières "ayant une valeur considérable pour démontrer la manière de penser de l'ennemi."

Le bureau officiel continuait ainsi:

"Ce n'est pas la vérité ou la fausseté des récits qui importe le plus, mais l'approbation et les félicitations personnelles des auteurs pour des actes de barbarie et de cruanté qu'ils attribuent à leurs camarades ou à eux-mêmes."

Deux extraits suffiront pour vous montrer la nature des lettres publiées. Le premier est la narration d'un officier allemand d'artillerie concernant l'extermination d'un village belge, comme suit:

"La contrée était remplie de nos troupes. Néanmoins, il fallait que les stupides paysans fassent feu de leurs cachettes, sur nos hommes quand ils passaient. Avant-hier les troupes prussiennes cernèrent un village, mirent de coté les femmes, les enfants et les vieillards et tuèrent tous les hommes. Le village fut alors brulé jusqu'a sol."

Le second se rapporte à la mort tragique mais noble d'un jeune éclaireur:

"Un traître vient d'être fusillé. C'était un petit garçon français appartenant à une des sociétés de gymnastique qui portent les rubans tri-colores, un pauvre petit garçon, qui dans son infatuation voulait être un héros.

"Comme la colonne allemande passait le long d'un bois il fut surpris et on lui demanda si les français étaient aux environs. Il refusa de donner aucune explication. A cinquante verges plus loin l'on voyait du feu au-dessus du bois. L'on demanda au prisonnier en français s'il savait que l'ennemi était dans la fôret et il ne nia pas.

"Il marcha d'un pas ferme jusqu'a un poteau [illegible] adossa, en souriant et fut fusillé. Pauvre orgueilleux [illegible]

La publication et la distribution d'un livre tel [illegible] mentaire frappant sur l'attitude allemande vers de telles manières de faire la guerre.

De nouveau le rapport venant du front en France montrait peu de changement dans la situation. Des engagements vigoureux, cependant, avaient eu pour résultat le recul de l'ennemi avec de lourdes pertes. Dans le district de la Woevre quelque progrès avait été fait à l'est de St. Mihiel.

La ligne générale, s'étendant a travers le nord et le nord-est de la France, était sans doute une cause d'ennui considérable aux commandants allemands. L'arrivée de troupes fraiches pour renforcer les hommes sur la ligne de feu et le moral de toutes les forces alliées ne laissant pas d'être excellent, la situation n'était pas brillante pour l'ennemi.

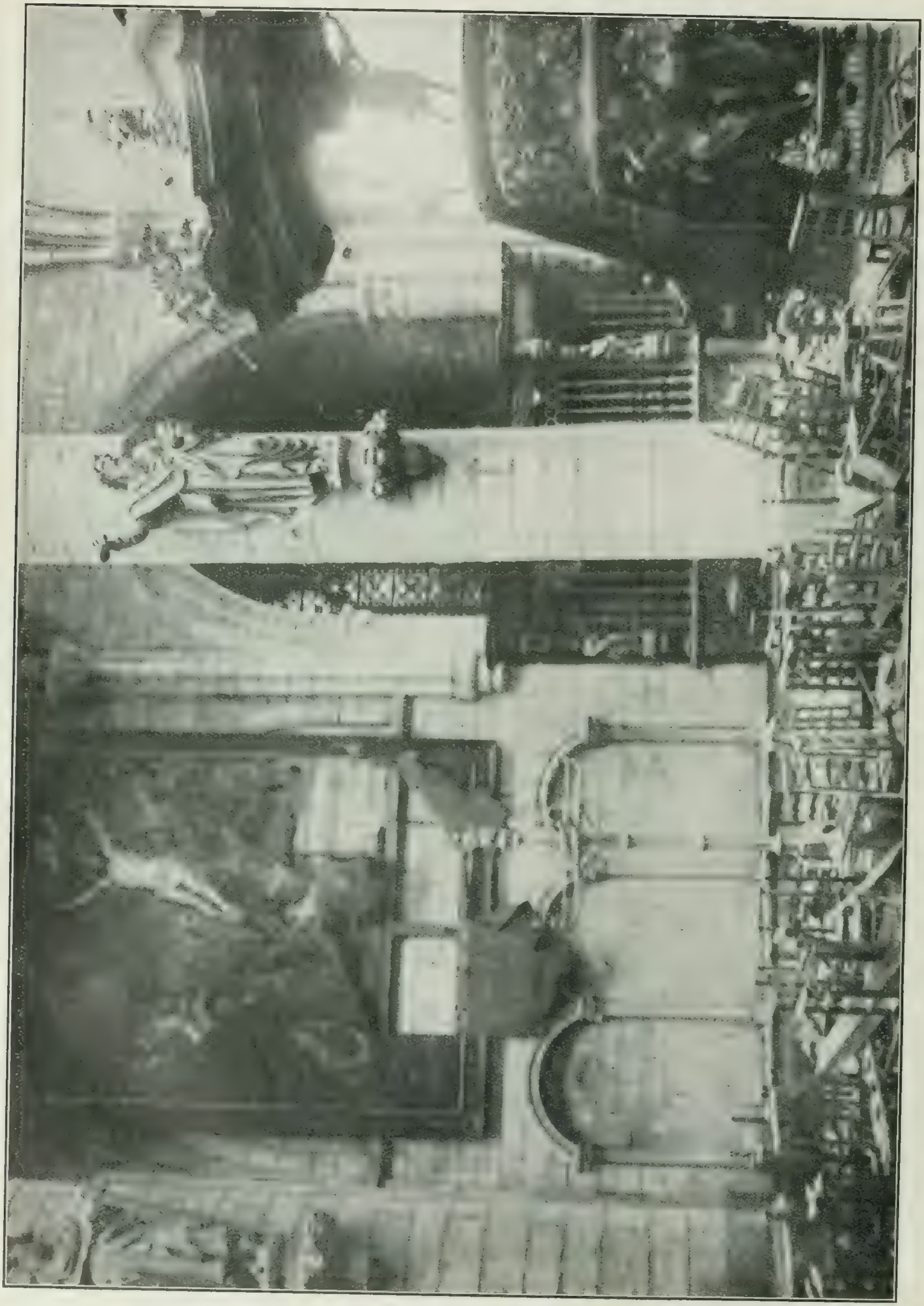
Pour ainsi dire, la ligne occupée par les alliés, commençant à l'est, du district de Pont-à-Mousson, passait par les régions d'Apremont, la Meuse, dans le voisinage de St. Mihiel, le long des hauteurs au nord de Spada, et a travers une partie des hauteurs de la Meuse. Entre Verdun et Rheims la ligne passait pas Varennes, vers le nord de Souain, et alors, par le chemin romain jusqu'a Rheims. D'ici à Soissons, elle suivait de très près la rive droite de l'Aisne. Sur le premier plateau sur la rive droite de la rivière elle courait de Soissons jusqu'a la fôret de l'Aigle, et entre les rivières Oise et Somme elle touchait Ribecourt (alors aux mains des français) Lassigny (tenue par les allemands), Roye (occupée par les français) jusqu'a Chaunes (en la possession de l'ennemi). Au nord de la rivière Somme, la ligne continuait jusqu'a Albert et Combles, traversant le plateau entre ces deux points. Tel était le front occupé par les troupes alliées à la fin de septembre, et qui, lentement et à grand frais, mais sûrement néanmoins, était poussé vers le nord, particulièrement sur la



LA MALLE AU FRONT

Troupier Anglais et soldats Indiens classant la malle pour distribution aux troupes Indiennes. (Photo, Underwood.)

La suite à la page 310.



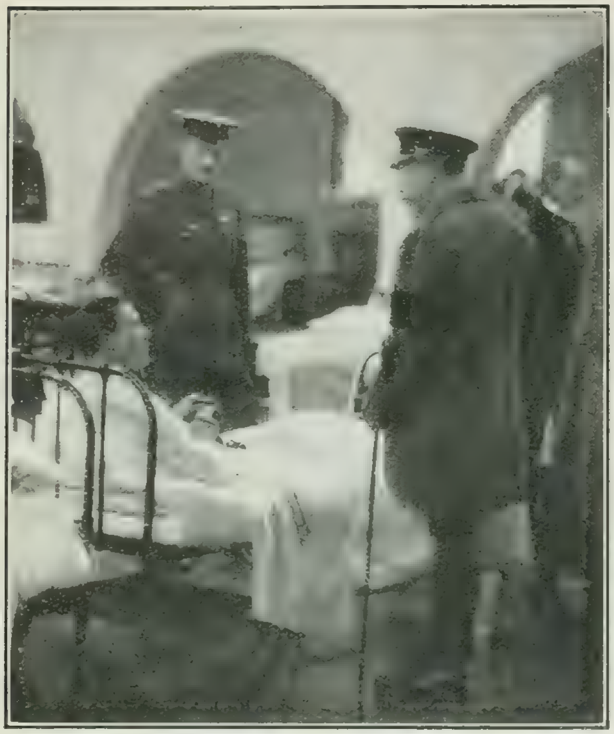
LES RUINES D'YPRES.

La cathédrale d'Ypres fut terriblement endommagée par les obus allemands et l'incendie qu'ils ont causé. Voyez dans la nef de la cathédrale, le tableau troué et déchiré. (Photo, News Illustrations.)



ALBERT, ROI DES BELGES ET QUELQUES-UNS DE SES ADVERSAIRES ACTUELS

Le roi Albert (X) comme colonel honoraire de la Garde des Dragons Prussiens, donnant une poignée de main à ses frères d'armes les mêmes hommes [illegible] lesquels il se bat aujourd'hui pour la défense de son honneur et l'intégrité de son royaume. (Photo. Underwood.)



LA ROI VISITE LES BLESSES.
Le roi et la reine ont visité récemment les blessés, et l'on voit ici Sa Majesté causant avec un soldat anglais qui emploie bien son temps en faisait du tricot pour ses camarades au front
(Photo, Central News.)



LA FAMILLE ROYALE BELGE.
Il y eut une messe pontificale solonnelle à la cathédrale Westminister à l'occasion de l'anniversaire du roi Albert. Cette photographie montre l'évêque Cambysopolis saluant les trois enfants royaux à leur départ de la cathédrale.
(Photo, Central News.)



HERITIER AU TRONE DE RUSSIE.
Cette excellente photographie vient de nous arriver. C'est celle d'Alexis Nicolaievitch, fils du Czar et héritier au trône de Russie. (Photo, Central News.)



LA CZARINE DE RUSSIE.
La famille du Czar a toute été photographiée dernièrement. Cette photographie est celle de la Czarine.
(Photo, Central News.)



SOLDATS TURCS EN MARCHE.
Réguliers Turcs qui ont été entrainés par des allemands, et dont les commandants sont des officiers allemands, se rendant à la ligne de feu pour livrer combat aux troupes russes. Ils portent des uniformes de couleur khaki.
(Droits réservés, Underwood).



APPELE AUX ARMES.
Cette photographie pittoresque prise à Nisch, montre un réserviste appelé sous le drapeau, et sa femme qui va lui dire adieu. (Photo, Central News.)



AVEC LES FORCES ALLEMANDES.
Aviateurs du premier corps d'armée allemand recevant des ordres avant de s'embarquer pour une tournée de reconnaissance au-dessus des lignes des alliés. (Photo, Central News.)

La marche des évènements

Suite de la page 311.

gauche où l'aile droite allemande sous Von Kluck luttait ferme pour sa vie.

L'intérêt public, cependant, n'était plus concentré sur la lutte dans le nord de la France. Les évênements en Belgique, ayant été pour quelque temps gardés à l'arrière-plan, devenaient encore une fois très en lumière.

Pendant la nuit du 29 le bombardement des forts de la ligne sud se continua, diminuant quelque peu vers huit heures le matin du 30.

Le compte-rendu officiel belge disait la tentative de l'ennemi pour avancer, quand, lorsqu'ils furent assez près "l'artillerie et l'infanterie, travaillant en



"BATELIERE" TURQUE SUR LA RIVIERE TIGRIS.
Soldats Turcs traversant la rivière Tigris à Bagdad, dans un bac rond peu banal, et qui s'appelle un "Kufa. (Photo, Underwood.)

une remarquable combinaison, firent pleuvoir une grèle de projectiles sur la colonne d'attaque, qui mit le désordre dans leurs rangs et les forcèrent à retraiter."

Le rapport se terminait ainsi, "En résumé, les évènements du jour confirment la confiance des belges dans le pouvoir de résistance de leurs forteresses nationales."

Malheureusement cette confiance était mal placée. Devant la puissance terrible de l'artillerie lourde allemande, les forts entourant la cité, étaient comparativement de peu d'utilité. Déjà les forts Waelhem et Wavre-Ste. Catherine étaient totalement réduits en ruines et les autres ménacés du même sort.

Octobre le 1er.— Un malaise considérable était ressenti quant à la sûreté de Bruxelles. Sous la tyrannie de l'autorité allemande, le peuple s'impatientait. Une dépêche officielle allemande déclarait:

"Le gouverneur militaire allemand de Bruxelles a annoncé l'arrestation du bourgmestre Max, par affiche publique, comme suit:

"Je me suis trouvé obligé de suspendre de bourgmestre Max de ses fonctions à cause de son attitude irréconciliable."

Cette incarcération du populaire bourgmestre ne fit qu'attiser le feu de révolte qui couvait parmi les habitants, qui devenaient extrêment fatigués de l'attitude insupportable de l'ennemi et des ennuis de l'occupation allemande. C'était cet état de chose qui mettait la ville en danger, car toute manifestation anti-allemande pouvait servir de prétexte pour faire de Bruxelles un second Louvain.

Mais, avec le sort d'Anvers dans la balance, tout autre intérêt disparaissait. Les solides défenses de la cité pouvaient-elles soutenir le jet constant des projectiles lancés contre elles? L'héroisme de l'armée belge pouvait-il prévaloir contre les efforts déterminés de l'ennemi? Telles étaient les questions inquiétantes du moment.

Octobre le 2.— Dans la balance de l'opinion publique les "white papers" (correspondance de guerre entre nations) de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne avaient été pesés, et ceux de l'Allemagne trouvés insuffisants. A coté des preuves documentaires précises et franches de la cause anglaise, la déclaration allemande était un dossier habilement préparé, mais en dernière analyse, manquant de conviction.

Cependant ils restaient encore à trouver, même dans les nations neutres, ceux qui, par préjudice ou raisonnement illogique, étaient disposés à considérer comme synonymes, la cause allemande et le droit. A mesure que le temps s'écoulait les méthodes de guerre jetant une lumière intéressante sur les attitudes des belligérents rivaux, il semblait que rien autre chose qu'un préjudice irraisonnable pouvait encore soutenir de telles conclusions trompeuses. L'Allemagne, dans son indomptable convoitise du pouvoir, s'était révêlée sous son vrai jour. Elle portait la marque de Cain. Il n'y avait aucune considération d'humanité ou de justice qui fut permise pour empêcher son progrès naval ou militaire.

Les méthodes de l'Angleterre envers son adversaire agressif, étaient aussi différentes qu'est le soir du jour. Dédaignant de s'abaisser à des moyens indignes, elle se battait avec une droiture qui n'était pas toujours à son avantage matériel.

Dans un cas, cependant, il fut nécessaire de "combattre le feu par le feu." Même en cette circonstance, l'attitude franche de la marine britannique fut une nouvelle preuve des intentions honorables de l'Angleterre.

Le 2 octobre, le bureau de la presse officielle, publiait la déclaration suivante, de la part de l'amirauté:

"La politique allemande du posage de mines,

[illegible]
l'amirauté pour des raisons militaires, d'adopter des contre-mesures.

"Le gouvernement de Sa Majesté a donc autorisé le posage de mines en certains endroits, et un système a été établi et développé sur une large échelle."

"De manière à protéger les non-combattants, l'amirauté annonce qu'il est dangereux à l'avenir pour les navires, de traverser entre la latitude 51.15 nord et 51.40 nord, et la longitude 1.35 et 3 est. A ce sujet l'on doit se rappeler que la limite sud du champ de mines allemand est la latitude 52 nord. Quoique cette limite soit assignée comme la zone du danger, l'on ne doit supposer que la navigation soit sûre en aucune partie des eaux sud de la Mer du Nord.

"Des ordres ont été donnés aux navires de Sa Majesté d'avertir les vaisseaux allant vers l'est, de la présence de ce nouveau champ de mines."

La superficie ainsi désignée comprenait l'extrémité est du Pas-de-Calais, donnait plus de sécurité à l'embouchure de la Tamise, et incluait le district au large de la côte de la Belgique, dans le voisinage d'Ostende.

Une tentative allemande de discréditer l'amirauté anglaise, à ce sujet n'était pas sans humeur, et les déclarations faites par télégraphie sans fil de Berlin a propos du blocus des canaux et des voies du commerce en général, étaient convenablement charactérisées par la presse anglaise comme "délibérément fausses."

L'Allemagne subissait encore la perte de vaisseaux marchands en diverses parties du monde. La nouvelle des activités heureuses du navire de Sa Majesté "Cumberland" disait la capture, au large de la rivière Kamerun, en Afrique Ouest, du paquebot "Arnfried" de la cie Hamburg-American, et de neuf vaisseaux marchands, aussi de la chaloupe canonnière "Soden." Du premier l'éguipage européen fut fait prisonnier, mais les ingénieurs africains retenus, tandis que la chaloupe canonnière était employée contre ses anciens propriétaires.

[illegible]
Lentement mais sûrement les forces franco-britanniques, en face d'efforts répétés de l'ennemi pour pénétrer dans les lignes, poussaient vers le nord du côté de la frontière entre la France et la Belgique. Le combat se continuait tel qu'il avait été depuis plusieurs jours. Les centres de violence changeaint d'un point à l'autre fréquemment, sur toute la ligne. Malgré un léger revers, les troupes sur l'aile gauche particulièrement faisaient un travail splendide, et le 2 octobre étaient dans le voisinage d'Arras. Au nord de la Somme, l'on rapportait un progrès devant Albert, et de Roye à Lassigny de violentes attaques allemandes avaient été repoussées. Ailleurs le calme régnait.

Quand le tableau d'honneur de cette grande guerre sera complet, et les listes des héros terminées, il y a peu de doute quel le nom d'Albert, roi des Belges, y sera bien en vue. Depuis le commencement il s'était attiré par sa conduite et son attitude, l'amiration des hommes et des femmes sincères, de partout. Son caractère portait le mélange subtil de l'homme et du monarque qui le faisait l'idole de son armée, le héros de sa nation, et en tout sens un chef digne d'un peuple si héroique.

L'on peut dire de lui qu'il est vraiment "roi" car tandis qu'il exercait avec dignité et réserve les pouvoirs de son poste, il n'a pas crû indigne de lui de prendre part à la tâche la plus domestique qui ait pu se présenter, mais travaillant dans les tranchées a coté du plus humble soldat de son armée, faisant usage, comme l'occasion se présentait, de la pelle, du fusil ou de l'épée, il s'est montré non seulement le monarque mais le serviteur de son peuple, et a donné la meilleure preuve possible d'un caractère vraiment royal.

A Anvers, le roi Albert a conduit personnellement les opérations, et avec un zèle infatigable, a passé bien des heures sur les vingt-quatre du jour dans les tranchées ou à diriger des préparatifs de défense future. Une dépêche typique de la ville disait: "Le Roi a passé plus de vingt heures dans une de nos tranchées sans prendre de repos."

La suite à la page 323 (18ième livraison).



L'ARRIVEE DE LA MALLE.
Notre illustration prise "quelque part" montre combien sont occupés à l'arrivée de la malle, ceux qui sont chargés de la distribuer. (Photo, Newspaper Illustrations)



"QUI VIVE."
En Angleterre de nos jours, les personnes qui ont pris l'habitude de traverser certains districts doivent répondre au "qui vivi" des sentinelles. (Photo, News Illustrations.)



SOLDATS INDIENS BLESSES EN ANGLETERRE.
Les soldats indiens blessés sont soignés dans un hôpital de New-Forest. Chose singuliére, ils sont presque tous blessés au bras gauche ou à la main. (Photo, Central News.)



UNE HALTE EN ROUTE.

Photographie d'une partie d'un régiment de Réservistes de Devon, se reposant en chemin. Lorsque la photographie fut prise ils étaient en route pour le front, et se battaient quatre jours plus tard. Notre correspondant nous dit que ces hommes s'étaient engagés dans un combat très violent, [illegible] ou blessés en grand nombre.



EN ROUTE POUR LE FRONT

Voici ce que disait un américain à Londres: "Cette guerre est silencieuse, conduite en silence, mais avec un détail et une efficacité d'organisation qui commandent l'admiration. Le peuple anglais ne sait pas où vont les soldats qui défilent par les rues, pas plus que les soldats eux-mêmes le savent."



Soldats du 24ième bataillon (Carabiniers Victoria) à l'exercise sur le Champ de Mars, Montreal. (Photo, Chesterfield & McLaren)



Un peloton du 24ième bataillon (Carabiniers Victoria) en marche. (Photo, Chesterfield & McLaren.)



Gardes de grenadiers faisant l'exercise sur la ferme Fletcher, Montreal. (Photo, Chesterfield & McLaren.)



UNE ETUDE EN CONTRASTES
Soldats belges fatigués se reposant à l'extérieur de l'église de Ziel, près de Gand. Au-dessus d'eux se trouve une magnifique figure du Prince de la Paix sur la Croix. (Photo, Boston Photo News).



LE DEBLAIEMENT DU CHEMIN POUR LA CAVALERIE

Les belges ont érigé toutes sortes de barricades pour obstruer le passage des uhlans allemands. Cette photographie montre des soldats français déplaçant une lourde charette de ferme, qui, avec d'autres obstacles, avait été placée en travers d'un pont pour bloquer l'entrée du village belge. Les français que nous voyons ici s'en allaient aider aux belges. (Photo, Boston Photo News).



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

18ième LIVRAISON

Suite de la page 317 17ième livraison

Octobre le 3.— Les forts autour d'Anvers opposaient encore une résistance des plus vigoureuses. Toute la force de l'ennemi était concentrée . la ligne extérieure de défense. Au milieu du sifflement des obus, de l'éclat constant des shrapnels, le grondement incessant des gros canons comme ils lançaient avec une efficacité terrible, leurs énormes projectiles contre les murs croulant, les soldats belges—canonniers et fantassins également—soutenaient leur belle réputation d'héroisme déjà acquise aux yeux du monde.

De Termonde et St. Amand, au sud et à l'ouest d'Anvers, au-delà des forts Waelhem et Wavre, en haut et autour de Duffel et Lierre, et sur la ligne générale de la rivière Nethe, un conflit sanguinaire faisait rage.

La situation s'était aggravée. La confiance illimitée dans le pouvoir de résistance des forts de la ville, qui avait régnée jusqu'alors, diminuait, et quand l'on vit les défenses extérieures tomber en ruines devant les canons de siège allemands, de graves doutes vinrent troubler les esprits quand au sort d'Anvers elle-même. Combien de temps pouvaient résister, devant un feu aussi dévastant, les plus hautes fortifications? Il était évident que les défenses actuelles ne tiendraient pas longtemps. La rumeur courait déjà de l'occupation de points importants par l'ennemi. Il ne restait plus que le cercle intérieur de forts—et ensuite? L'imagination en faisait le tableau. Le cauchemar d'un bombardement d'Anvers elle-même, des foyers ruinés et des édifices mis hors d'usage, la fuite de milliers de refugiés souffrant déjà de misères indicibles, l'humiliation d'un autre entrée triomphale. Malgré tout l'imagination la plus fertile était impuissante à représenter les réalités que réservaient les jours qui suivirent.

Si la défaite allait encore être leur lot aucune tache cependant viendrait souiller les armes belges. Quelqu'invincible que puisse être l'artillerie ennemi, avec sa poudre supérieure, les belges, homme pour homme, s'étaient montrés les égaux des meilleurs soldats que le Kaiser ait pu leur opposer. A l'intrépidité inhérente des troupes belges, venait s'ajouter le courage de la fureur. En tout temps de braves et bon soldats, les hommes du roi Albert se battaient maintenant pour ainsi dire "dos au mur;" défendant une ville d'où des milliers de leurs compatriotes, épuisés et l'âme meurtrie avaient dû fuir; combattant avec la détermination que pas un pied de plus du sol sacré de leur Belgique bien-aimée tomberait aux mains de ces impitoyables spoliateurs de leur patrie.

C'était un appel puissant—un appel à leur patriotisme, de sauver de l'étreinte de l'envahisseur, cette belle cité dont ils étaient justement fiers; mais pardessus tout, c'était un appel à leur sympathie, car quel est l'homme qui, en considérant la multitude de refugiés—hommes affaiblis par la vieillesse, femmes au visage sillonné de pleurs, enfants décolorés et aux yeux étonnés, incapables de comprendre tout cela—quel est l'homme qui pouvait voir de telles scènes sans s'émouvoir? C'était un appel qui à dû renforcir plus d'un bras, et envoyer les hommes au front avec une détermination nouvelle que—si le courage pouvait arrêter les progrès de l'heure malheureuse—jamais plus ces refugiés connaitraient les horreurs de la fuite pour la vie.

Le résultat fut ressenti par l'ennemi. Assauts sur assauts se succédaient de la part de l'ennemi, généralement à l'aurore et au coucher du soleil, seulement pour être invariablement repoussés par les défenseurs qui prirent une terrible rançon de vies.

Une ruse habile fut créditée au fort Waelhem. Comparativement peu de temps après que le bombardement fut commencé, les canonniers allemands, surveillant les effets de leur feu, s'aperçurent que la réponse du fort diminuait d'intensité. Tout a coup elle cessa complèrement. La raison en fut vite apparente. Du fort endommagé les flammes commencèrent à sortir et un nuage de fumée s'éleva dans l'espace. Avec l'assurance que les canons belges s'étaient tûs, et qu'il leur était impossible de résister davantage, l'infanterie s'avança. Soudainement des canons "silencieux" un feu prodigieux fut vômi. La force aggressive fut fauchée presque

La suite à la page 320.



TROUPES CANADIENNES EN ANGLETERRE

L'illustration fait voir les troupes canadiennes qui ont pris part à la parade du Lord Maire à Londres, passant devant le Palais de Justice. (Photo, Newspaper Illustrations).



FUSILIERS ROYAUX GALLOIS ET LEUR CHÈVRE

Le 7ième bataillon des fusiliers royaux en marche, avec leur mascotte, une chèvre blanche
(Photo, Underwood).

La marche des évènements

Suite de la page 323.

littéralement, et les survivants retraitèrent en désordre, laissant leurs morts et leurs camarades blessés, entassés sur le sol.

Combien sont tombés dans cette zone de mort, il serait difficile de le dire. Les estimés portent le chiffre aussi haut que 8,000, mais on ne peut en garantir l'exactitude. Cette petite ruse ingénieusement accomplie, avait eu un effet terrible.

Quelqu'un qui a visité cette partie du champ de bataille communique les impressions des hommes sur la ligne de feu, envers les gros canons de l'ennemi:

"Les gros obus des allemands, admettent officiers et soldats également, nous effrayaient au début. Ils creusaient de grands trous là où ils touchaient, et traversaient l'espace avec le grondement d'un train express; mias avec le temps les hommes vinrent à en rire. Ils faisaient une distinction entre les obus plus petits et ceux de 28 cent. en appelant les premiers "petits wagons" et les autres "trains express."

Le troisième jour d'octobre s'écoula ainsi, marqué d'une résistance vigoureuse.

Mais les appréhensions du peuple dans la ville elle-même, attendant avec anxiété des nouvelles du combat et rappelé constamment à la réalité de cet espèce de cauchemar par le grondement peu éloigné des canons, ne furent pas appaisées par l'apparition de deux aéroplanes, un desquels jeta des bombes—heureusement sans causer trop de dommage—et les autres proclamations engageant le peuple à se rendre et à se soustraire aux souffrances qui sans cela s'ensuivraient.

Octobre le 4.— Des rapports contradictoires continuaient d'arriver de la frontière de l'est, mais les rapports officiels russes ne cessaient d'être modestes. Dans l'esprit d'un grand nombre, de graves doutes s'éveillaient quand au pouvoir réel du "rouleau à vapeur" russe. Deux mois s'étaient écoulés maintenant, et la marche sur Berlin n'avançait pas très rapidement. De fait, la campagne s'était montrée une affaire beaucoup plus compliquée et difficile que le public avait été porté à anticiper. Les prophéties d'une marche triomphale sur Berlin, faites au début de la guerre, accordant une limite de temps très restreinte pour les opérations occasionnelles, avaient compté sans la nature du terrain à couvrir. Les russes, en vérité, avaient accompli quelque chose, et comme il a été démontré, s'étaient attirés la gratitude des chefs de la campagne de l'ouest, desquels les opérations avaient sans aucun doute été facilitées par l'emploi des troupes allemandes sur la frontière de l'est, qui autrement auraient été dirigées contre eux.

Tandis qu'il est impossible pour le moment de donner plus qu'un aperçu bref des évènements sur les théatre est de la guerre, il est certain que, lorsque les détails authentiques complets seront connus, il sera intéressant d'en faire la lecture. La nature de la superficie du combat se prêtait d'elle-même à une guerre d'un caractère des plus mortels et presque fantastique. Montagnes et vallées, rivières et lacs, forêts et marécages, rendaient les opérations difficiles et les embûches faciles.

Tandis que les évènements dans l'ouest avaient reclamé l'attention publique, tandis que les forces allemandes en France cherchaient en vain à arrêter le progrès des alliés et que devant les portes mêmes d'Anvers les canons des légions du Kaiser maintenaient un grondement menaçant nuit et jour, les russes, dans une série de combats sanguinaires, avaient enrégistré un succès marqué sur la rivière Niemen, et suivant l'expression d'un écrivain militaire, "avaient dispersé l'armée allemande qui s'était avancée sur le sol russe, et l'avaient renvoyée chancelante en Prusse Orientale."

D'une manière générale, les forces austro-allemandes pouvaient être considérées comme formant une seule grande armée, rassemblée à Cracovie et s'étendant de la Galicie à la Baltique.

Sans doute afin de neutraliser la série continue des victoires russes contre leur flanc en Galicie—où le sol avait été délivré presque totalement des troupes hostiles par les forces du Czar, et même Przemysl complètement envahie—l'ennemi cherchait à prendre une offensive vigoureuse dans le centre où, dans le voisinage de Kalisz et Piotrkow les allemandes, disait-on, renforçaient leurs positions, et sur leur aile gauche, où l'avance du Général Rennenkampf avait été surmontée, l'envahissement de Koenigsberg augmenta et les troupes du Czar repoussées, seulement pour leur permettre une contre-attaque résultant en une victoire russe, annoncée officiellement de Pétrograde le 4 octobre.

Le rapport déclarait:

"La bataille d'Augustowa s'est terminée hier, octobre le 3, par une victoire pour les armes russes. La défaite allemande est complète."

Il y a peu de doute que les russes ont entrainé les hommes de Von Hindenberg dans un piège. La surface couverte par le combat était dans le voisinage de Suwalki et la forêt de pins d'Augustowa et le long de la rivière Niemen, particulièrement de Sopolkin à Druskeniki.

Apparemment les troupes allemandes gonflées par la victoire en Prusse Orientale avaient suivi précipitamment les russes en retraite, jusqu'audela de frontière, et trouvant un espace d'environ vingt miles de largeur, où presque pas de résistance s'opposait, avaient continué d'avancer jusqu'a la rivière Niemen.

Soudainement le flot avait changé son cours. Pris dans ce que l'on a décrit comme "un piège à rat," tandis qu'ils discutaient la traversée de la rivière, ils avaient vu le piège se fermer sur leurs flancs. Il ne leur restait plus qu'a retraiter vers Suwalki.

Le rapport officiel se terminait ainsi:

"Ils quittent notre territoire en toute hâte. En certains points cette retraite se change en une déroute."

Ainsi la défaite sur la droite russe avait fait suite à une victoire préliminaire, mais sur les talons mêmes de la défaite vint un autre triomphe, tandis que sur la gauche le combat continuait fortement en leur faveur.

[illegible]

[illegible] Galicie est une partie intégrale très ancienne d'une seule grande Russie. Dans ces terres la population a toujours été russe, et l'édifice social ici doit être [illegible]

"J'introduirai le langage russe, des lois russes et une administration russe. Ces principes seront introduits granduellement au besoin, car je crois essentiel pour l'intérêt de toutes la population de ne pas rompre la continuation de la vie régulière de cette région."



UN AUTRE HEROS.
Le vice-amiral Sir Frederick Sturdee, commandeur de l'escadron britannique du sud de l'Atlantique, récemment victorieux dans un engagement au large des Iles Falkland. (Photo, Central News.)

Un mot de Pétrograde annonçait le départ du Czar de la [illegible] pour une [illegible] accompagné par le Général Sukhomlinoff, Ministre de Guerre russe. L'enthousiasme manifesté dans les rues et à la gare du chemin-de-fer fut très grand les foules applaudissant et criant sans cesse "A Berlin" et "A Vienne."

Un des effets les plus frappants de la guerre sur la Russie fut la prohibition, par édit impérial, de la vente du vodka (boisson russe). Le résultat fut immédiat et significatif.

A travers le pays, particulièrement dans les districts ruraux, parmi les paysans, une différence surprenante fut rapportée. Les voyageurs de retour du sud de la Russie, en parlaient avec étonnement. L'attitude complète et le caractère du peuple subissaient un changement remarquable.

L'indolence faisant place à l'industrie, la dépradation à une sobriété forcée qui se changeait rapidement en un nouveau sentiment d'amour-propre. Vêtements, maisons, amusements—chaque phase dans la vie du peuple sentait le réveil d'une vie nouvelle, libre de l'intémperance, qui [illegible] peuple le tient dans des liens plus forts que le fer.

Le résultat en était si frappant que des ordres [illegible] terminée, l'édit de prohibition reste à jamais en vigueur.

Une dépêche de Pétrograde disait, que: "Cette étonnante régénération des paysans, dans l'opinion des autorités russes, aura probablement un effet important sur les conditions sociales et économiques de toute la Russie."

De cette façon, la Russie frappait un coup marqué pour la liberté de son peuple contre un ennemi non moins menaçant pour la paix et le bonheur de la nation, que les "Uhlans" qui menaçaient de dévaster son sol. Comme en d'autres parties du monde, les grandes résultats du moment n'étaient pas sans suggérer la tempérance et l'ennoblissement.

Faisant suite au mépris allemand pour les traités, tel que manifesté dans le conflit international actuel, la valeur de tels "bouts de papier" devint un sujet très intéressant, et très discuté. A cette discussion, qui fut largement bornée aux Etats-Unis, le cablogramme de Sir Edward Grey, le Ministre anglais des Affaires Etrangères, à Sir Cecil Spring-Rice, Ambassadeur anglais à Washington, était une contribution intéressante et de valeur. Ce cablogramme qui était ainsi conçu, fut rendu public à Washington le 4 octobre:

"Nous croyons encore aux traités, aux droits du faible et aux devoirs du fort. Nous espérons à la fin de la guerre, une Europe dans laquelle ces grandes et simples vérités seront sauvegardées contre une recrudescence de l'ère de sang et de fer."

De Dublin vint la nouvelle de l'empressement des irlandais à s'enrôler pour le service actif. Unionistes et Nationalistes également accouraient pour se joindre aux couleurs, et un estimé portait à 26,000 le nombre des nouvelles recrues. L'Irlande unie en face d'un ennemi commun, "tenait parole avec l'Angleterre," comme Mr. Redmond l'avait promis, et donnait à l'Empire un nombre des meilleurs combattants dans les rangs de l'armée anglaise.

En France, la journée du dimande, 4 octobre, fut comparativement calme. Des exercices de piété furent dirigés par les chaplains de l'armée. L'amour des allemands pour la musique fut de nouveau démontrée à un endroit en face des lignes anglaises—quelque peu au désavantage des amateurs de musique—car la compagnie réunie était une cible facile pour les obusiers anglais, et les airs patriotiques furent interrompus par le grondement des canons et l'éclat des bombes.

A Anvers une accalmie marquée dans le feu allemand, fut notée pendant la plus grande partie du jour, mais vers le soir le calme fut brisé et un bombardement furieux sur Lierre et les tranchées le long de la rivière, commença.

La déclaration faite le 4 octobre que les premiers soixante jours de la guerre avaient couté à la France la somme prodigieuse de $420,000,000 donna une idée de l'énormité de la tension financière imposée par la guerre aux nations belligérantes.

[illegible]



L'ANGLETERRE RURA

Bien des gens s'imaginent que ce serait pour eux un grand fardeau que d'avoir à loger les troupes. Le peuple de l'Anglete
trés plutôt une aide qu'un ennui. L'on voit ici deux d'entre eux qui se rendent utiles



TEMPS DE GUERRE
sère cela comme une partie du service qu'il peut rendre à l'Empire, et plusieurs disent que les "Tommies" se sont mon-
at à un vieux couple qui les loge, à tirer l'eau d'un vieux puits. (Photo, "Topical").

La marche des évènements

Suite de la page 327.

Octobre le 5.— A la veille de votre départ du Canada, je désire vous féliciter du privilège que vous avez de prendre part, avec les autres forces de la Couronne, dans une lutte pour l'honneur du Roi et de l'Empire.

"Vous avez noblement répondu à l'appel du devoir, et le Canada saura comment apprécier le sentiment patriotique qui vous anime.

"J'ai la confiance absolue que vous ferez votre devoir, et que le Canada aura raison d'être fier de vous.

"Vous quittez ces rives avec l'assurance que tous les coeurs canadiens battept pour vous et que nos prières et nos meilleurs voeux vous accompagneront partout. Que Dieu vous garde et vous ramène à nous victorieux."

(Signé) "Arthur, F.M.
Gouverneur-Général du Canada."

Tel était le message d'adieu de S. A. R. le Duc de Connaught aux "garçons" du contingent canadien d'outre-mer. Encore une fois l'appel de la Mère-Patrie avait fait jaillir une réponse prompte. Mais tandis que sur les champs de bataille du Sud-Africain et en d'autres parties du monde, les hommes de la Puissance avaient autrefois été dignement représentés, le départ du premier contingent pour le service actif dans la guerre actuelle, était un évènement sans précédent dans l'histoire du Canada. Il marquait une ère nouvelle—une ère dans laquelle le Canada partagerait plus largement les responsabilités et les gloires de l'empire britannique—les responsabilités, qui seront toujours le lot du fort de défendre le faible, de donner aux nombreuses nations rassemblées sous les plis de son drapeau, la plus grande mesure de lumières et de liberté.

Pendant deux semaines ou plus "travailler ferme" avait été la devise des troupes, c'est-à-dire, travailler un peu plus fort que d'habitude, car des l'arrivée à Valcartier les hommes avaient décidé de se rendre dignes de la tâche qu'ils avaient devant eux. Mais "l'affaire" du transport d'une division d'armée, de voir à ce qu'elle atteigne Quebec en sureté, et son embarcation était une expérience qui ne sera pas vite oubliée.

Pour le peuple de la Vieille Capitale, aussi, c'était un évènement qui vivra longtemps dans les mémoires. Larmes mêlées aux sourires; la comédie s'associant à la tragédie. Pour certains, le long défilé de wagons d'artillerie, les ambulances et munitions de guerre de toutes sortes passant par les rues, le choc du métal, la marche régulière des hommes, n'étaient autre chose qu'une grande parade, semblant organisée à leur bénifice, avec des moments occasionnels de gaieté; pour d'autres c'était un spectacle triste mais merveilleusement impressionnant—cette grande force d'hommes, joyeux et déterminés, s'en allant défendre leur roi et leur patrie; pour d'autres il n'y avait que des larmes à verser, car la douleur de la séparation d'un être aimé, d'un frère ou d'un mari, pesait lourdement sur eux.

A travers la pluie et la boue—car la température était inclémente — l'artillerie, la cavalerie, les wagons de transport et les ambulances ont fait le trajet de Valcartier à Quebec. Et ce fut un voyage fatigant, quoiqu'accompli sans contretemps graves. L'infanterie fut mieux partagée. Quelque quarante trains furent nécessaires pour les transporter et avec le baggage dans soixante-quinze chars à frêt, tout arriva en temps au quai.

A mesure que les bateaux étaient remplis, ils descendaient sans bruit le courant, vers des points plus bas que la ville, Un voile de mystère semblait être suspendu sur tout ce que l'on faisait, et toute manifestation d'enthousiasme fut empêchée.

Un compte-rendu officiel donné subséquemment à la Presse, se lisait ainsi:

"D'après les rapports de l'officier en chef de l'embarquement, les forces totales qui se sont embarquées à Quebec s'élevaient à près de 33,000 hommes, en plus de 7,000 chevaux et un complé ment approprié de canons et de véhicules, avec équipement complet pour les hommes et les chevaux. Le transport de cette force ne demanda pas moins que trente-et-un gros navires.

"Il est probable qu'a son arrivée en Angleterre la force sera divisée comme suit:

"Troupes de campagnes, incluant un premier renfort de dix pour cent, 26,400.

"Troupes de lignes de communication, 2,100.

"Force totale au front, 28,500.

"Ce qui laissera environ 4,500 hommes pour entrainement en Angleterre, et qui constitueront un renfort de près de 20 pour cent pour les hommes au front."

Il était connu que les transports traverseraient l'Atlantique sous escorte, mais le rendez-vous où l'"armada" du Canada se rassemblerait restait à deviner.

Le point de rencontre ne pouvait être mieux choisi. Le bassin de Gaspé, ce merveilleux port naturel de Quebec, mais peu connu, avait été choisi. C'est ici que la flotte de transports fut rencontrée par les navires de guerre anglais, et, avec peu de témoins pour voir ce beau spectacle du départ, le voyage pour l'Angleterre commença.

C'était un évènement notable dans l'histoire du Canada, car enfin dans la plus grande flotte qui ait jamais traversée l'Atlantique, il envoyait une contribution vraiment appréciable à la mère-patrie qui, demandant peu en retour, l'avait depuis si longtemps protégé dans toutes ses épreuves et donné à son peuple les privilèges du citoyen dans un Empire plus grand matériellement et plus noble en son but, que le monde ait vu.

Il n'était pas encore content. Tandis que le premier contingent était encore en mer, l'avis suivant vint d'Ottawa:

"Le gouvernement propose immédiatement d'organiser et d'entrainer une seconde force expéditionnaire de vingt mille hommes, avec premier renfort de 10 pour cent, en tout 22,000. Cette force sera organisée aussi rapidement que possible et les arrangements pour la fourniture des armes nécessaires, les munitions et l'équipements sont

La suite à la page 333.



H.M.S. "INVINCIBLE" (du modèle "Invincible")

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] ont une armure de 8 pouces av[illegible] 10 pouces de protection pour l[illegible] [illegible] pouces, 16 de 4″ à tir rapide, [illegible] 5 [illegible] tubes à torpilles.

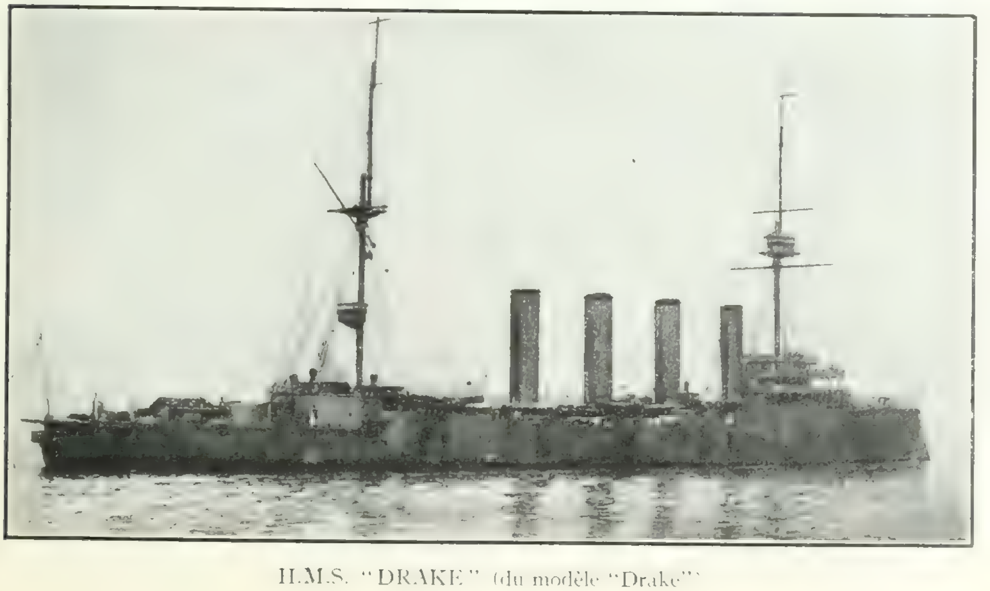
Les cuirassés du modèle "Queen Mary" sont:

LE QUEEN MARY
LE TIGRE

Ils ont un déplacement respectif de 27,000 et 28,000 tonneaux, 75,000 et 110,000 C. V. (Turbines) une capacité de 3,500 et 4,000 tonnes de charbon. Leur vitesse respective est de 28 et 30 noeuds. Le Queen Mary a une armure de 9.75 avec 10 pouces de protection pour ses gros canons. Son armement consiste de canons de 12″, 12 de 4″ à tir rapide, et 5 automatiques. Elle a deux tubes à torpilles. Le Tigre à une armure de 10.75″ et 11 pouces de protection pour ses gros canons. Il a 8 canons de 13.5″, 12 de 6″ à tir rapide et 5 automatiques.



H.M.S. "QUEEN MARY" (du modèle "Queen Mary")



H.M.S. "DRAKE" (du modèle "Drake")

Les cuirassés du modèl[e] "Drake" sont:

LE DRAKE
LE GOOD HOPE
LE LEVIATHAN
LE KING ALFRED

Ils ont un déplacement d[e] 14,100 tonneaux, 30,000 C. V[.] et une capacité de 2,500 tonne[s] de charbon. Leur vitesse est d[e] 23 noeuds. Leur armure de cot[e] est de 6 pouces et ils ont 5 à [6] pouces de protection pour leur[s] gros canons. Leur armemen[t] consiste en 2 canons de 9.2″, 1[6] de 6″ à tir rapide, 14 de 3″ à ti[r] rapide, 3 petits canons à ti[r] rapide et 2 automatiques. Il[s] ont deux tubes à torpilles.

(Le "Good Hope" a été coul[é] récemment par la flotte alle[-]mande dans l'océan Pacifique.



UNE HEROINE DE LA GUERRE—MELLE JESSIE BORTHWICKE

Longtemps après la fin de cette grande guerre, l'on se souviendra de Mademoiselle Jessie Borthwicke. Dans son yacht "The Grace Darling," dont elle a fait cadeau à la Croix Rouge, elle a recueilli, à son grand péril, 1,040 blessés d'Anvers pendant la retraite devant l'invasion allemande. (Photo, Underwood).

La marche des évènements

[illegible]

[illegible] La force [illegible] de cette manière, portée à plus de cinquante mille hommes.

[illegible] à Londres le [illegible] octobre que le fonds du Prince de Galles avait atteint la somme de $15,000,000 et dans une lettre pour exprimer ses remerciements pour la générosité démontrée, le Prince prenait l'occasion de dire:

"J'espère que la partie du fonds qui sera appliquée au secours de la détresse civile, autant que possible coulera dans des canaux productifs, tels que moyens d'assistance pour trouver de l'emploi aux hommes et aux femmes, et peut-être un entrainement industriel, car il me semble repugnant à moi, comme ce doit l'être aux bénéficiaires, que l'assistance soit distribuée seulement sous forme d'aumônes."

La tragedie de la Belgique! Quel livre pourrait être écrit sous un tel titre. Cependant pour ceux qui sont si loin des terribles scènes qui se sont déroulées dans le petit royaume, il est difficile d'en réaliser toutes les horreurs. Laissons le lecteur, cependant, transplanter par l'imagination, ces scènes de destruction et de désolation du pays où elles se sont déroulées, à son entourage confortable et paisible. Laissons le concevoir, si c'est possible, le tableau qui se présenterait à sa vue. Au lieu de cette rangée de jolies maisons là-bas, rien que des ruines noires et fumantes. Peut-être quelque petite maison reste-t'elle debout, autrefois proprette et gaie—très modeste mais un foyer—maintenant vide et désolée. Visitez-la comme des voyageurs l'on fait en Belgique—jetez un regard par la porte. Evidemment la bonne maitresse du logis au cri de "Les Uhlans approchent" a saisi son bébé, et avec les autres enfants plus vieux, s'accrochant à ses jupes, a rejoint le courant des refugiés terrifiés courant déjà sur la grande route. Une bouilloire noircie est sur le poele, la table est [illegible] pour le repas du midi, [illegible] un petit cheval de bois avec une voiture sans doute très estimés de leur propriétaire et qui attendent dans un coin son retour. L'atmosphère elle-même semble imprégnére de voix d'enfants qui s'amusent. Les mauvaises herbes jonchent le jardin jadis si bien entretenu. Les fenêtres brisées et malpropres ajoutent encore à la tristesse du lieu. Une fois un foyer égayé par le babil des enfants, le bonheur paisible de l'humble intérieur, maintenant la désolation.

De la fiction? Pas tout à fait. De telles scènes, hélas, sont communes dans la malheureuse Belgique. Et ceux qui en sont les témoins disent que ce sont de petites choses comme celles-ci des jardins négligés et des jouets d'enfants qui impressionnent le plus. Transportés par la pensée à notre propre pays, l'horreur et la misère du tout nous causent un frisson au coeur.

Mais que sont devenus les refugiés? Qu'est-il advenu des pauvres gens qui se sont enfuis avec terreur? Ont-ils dû souffrir davantage aux mains de quelques monstres unhumains, où ont-ils cherché refuge en quelque cité telle que Bruxelles où leur misère est peu atténuée, car ici aussi l'occupation allemande jette un ombre de tristesse et les conditions qui existent sont telles que décrites par un ministre américain qui vient d'arriver à Londres de Bruxelles et dont voici le résumé:

"Les allemands ont changé la vie de la cité, et la gaieté, l'hospitalité joyeuse et la bienveillance, en une ville de désolation, une ville remplie de craintes et de soupçons. L'atmosphère chaude du midi s'est changée en celle d'un matin humide obscur et crû.

"Les uniformes brillants des soldats belges ont été remplacés par le gris-vert des allemands, qui, seuls ou en groupes de huit ou dix, l'épée nue, parcourent les rues."

(La suite à la page 330 10ième livraison).



S.A.R. LE DUC DE CONNAUGHT PASSE EN REVUE LE SECOND CONTINGENT DU CANADA.

Son Altese Royale a dès le début, porté un vif intérêt aux forces canadiennes. On le voit ici à la revue du 24ième bataillon sur le Champ de Mars, Montréal. Devant le duc est le Col. Gunn, du 24ième, en arrière de lui se trouve le Col. E. W. Wilson, C.O. du District Militaire No. 4, le Major Duff, de retour des tranchées belges, et le Col. Dennison, A.G. (Photo, Chesterfield & McLaren)



Les forces britanniques au front seront bientot renforcées par des troupes d'indigènes de Fijii. Cette photographie représente des Fijiens, sous le commandement d'un officier anglais. (Photo, "Topical").



Soldats de Fiiji à l'exercice sous un officier anglais. Ce sont de beaux hommes, bien bâtis, et de splendides combattants. N'est-ce pas magnifique de constater qu'un aussi grand nombre désire se battre pour l'Angleterre? (Photo, "Topical")



Cette photographie a été prise pendant une attaque de l'infanterie allemande sur les lignes des alliés. L'armée allemande s'est montrée très efficace, cependant cette attaque, comme bien d'autres, a été sans succès. (Photo, News Illustrations)



Très peu de photographies sont parvenues du combat en Pologne. Les troupes autrichiennes sont dit-on, très démoralisées; l'on en voit ici quelques-unes prenant un repos bien accueilli après une lutte fatigante. (Photo, "Topical War Service").

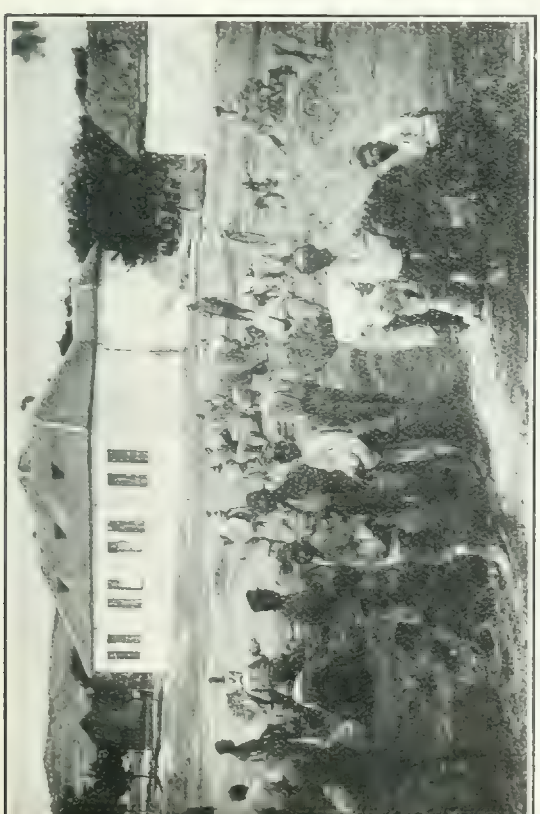
PHOTOGRAPHIES DE GUERRE DE LA SERBIE, ETC.



Cette photographie a été prise à Nisch et montre [illegible]



Un tableau de Repin, l'artiste russe : [illegible]



Prisonniers autrichiens pris par l'armée Serbe, au travail à Nisch où ils sont détenus.



Serbe blessé, de retour chez lui, racontant à un groupe très attentif, comment il s'est battu contre les autrichiens.



ECLAIREURS DE L'ASSOCIATION D'AUTOMOBILES POUR LE FRONT
Les hommes de l'Association d'Automobiles subissent un entrainement sérieux à Colchester. La photographie montre une compagnie de ces éclaireurs, attendant le signal du départ pour le travail du jour. (Photo, "Topical").



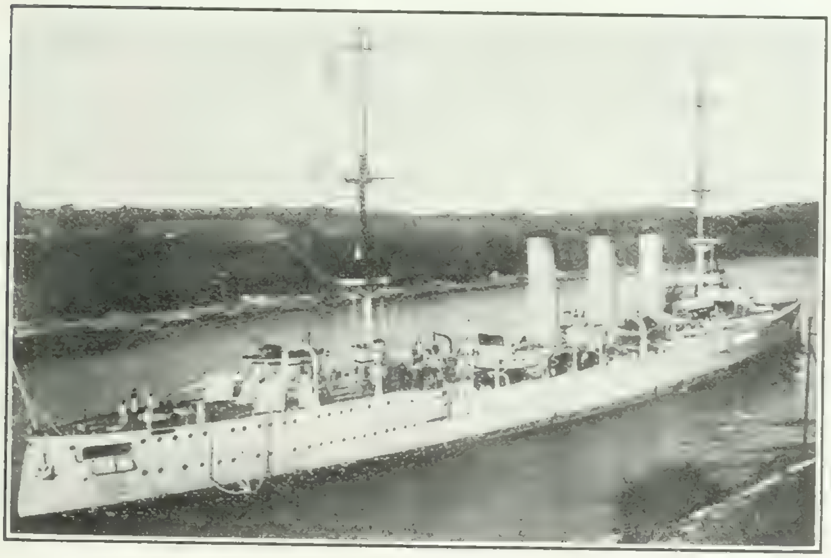
L'AUSTRALIE REPOND A L'APPEL
Le contingent Victoria des troupes australiennes en camp à Melbourne, Australie, recevant la visite de leurs amis avant leur départ pour l'Angleterre. (Photo, "Topical").

La Guerre des Nations

Souvenir Canadien Illustré de cette Grande Guerre. 11ième Livraison.



H.M.S. "SYDNEY"
Le croiseur australien qui a mis un terme à la carrière du "Emden."
(Photo, Central News).



L'Emden, opérant dans la baie de Bengale et autres eaux du sud, fut, durant quelque temps, une menace pour le commerce maritime anglais, jusqu'à ce qu'il fût mis hors d'état de nuire par le Sydney. (Photo, Central News).



BOMBARDEMENT DE HARTLEPOOL OUEST

Hartlepool Ouest se ressentit de l'invasion de la Cote Est plus que toute autre ville anglaise. Cette gravure donne une idée des dommages causés par les bombes allemandes. (Photo, C. N.)



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

19ième LIVRAISON

(Suite de la page [illegible], 18ième livraison)

"Un peuple frappé par la pauvreté, l'avant-garde des hordes de victimes que l'hiver réclamerait, était en triste évidence. Des mères, portant dans leurs bras des bébés et des enfants déguénillés, demandent l'aumône. Des femmes en vêtements de deuil prennent la place des gaies parades d'autrefois, et ajoutent à la tristesse du troublant spectacle. Et quand les lumières sont éteintes, entre neuf et dix heures, il semble que, d'une manière moins éclatante peut-être qu'à Louvain, mais lentement, sûrement et sans relâche, la machine allemande a resserré sa griffe de fer et broyé la vie de la cité."

Au nord de la lugubre ville, le grand combat continuait près d'Anvers. Les soldats belges, aidés par les marins anglais, qui, en réponse à la requête du gouvernement de la Belgique, avaient été dépêchés à l'aide de la garnison, maintenaient une résistance héroique. Mais la pression de l'attaque allemande devenait intolérable, et il semblait probable qu'avant longtemps Anvers partagerait avec Bruxelles l'infortune d'être au pouvoir des Allemands.

Octobre le 6.— L'anxiété en France et en Angleterre, sur le sort d'Anvers, diminuait quelque peu devant les rapports satisfaisants qui continuaient d'arriver du front, au nord de la France.

Une lutte opiniâtre, fertile en incidents d'héroisme individuel et régimental, rendait infructueuses les contre-attaques constantes de l'ennemi, et d'un autre côté, repoussait davantage les envahisseurs sur le chemin par lequel ils étaient venus.

Presque chaque jour marquait une avance quelconque sur quelque endroit de la ligne, et, quelque inperceptibles que pussent être ces progrès, l'on commençait à s'en apercevoir, particulièrement sur l'aile gauche, qui poussait résolument vers le nord; mais, le fait que le progrès était général sur la ligne, et non pas restreint tout à fait à un seul point, était une preuve de la force de la position alliée en général.

Le Président Poincaré, de la France, était luimême arrivé au front pour visiter les troupes et voir de près les opérations. A ce sujet, Mr. Poincaré profita de l'occasion pour télégraphier au Roi Georges ses congratulations pour les splendides exploits de l'armée anglaise en France. Le message était ainsi conçu:

"En quittant les quartiers-généraux français, j'ai eu le grand plaisir de visiter le Maréchal French et ses estimées troupes britanniques aux quartiers anglais. Je profite de cette agréable opportunité pour renouveler à Votre Majesté mes plus sincères félicitations, et vous serais reconnaissant de vouloir bien les transmettre à la splendide armée qui se bat actuellement à côté de l'armée française."

Voici la réponse du Roi:

"Je vous remercie sincèrement, Mr. le Président, de m'avoir informé de votre bienveillante visite aux quartiers-généraux de mon armée en France. Je transmettrai avec plaisir votre message de félicitations à mes troupes, qui sont fières de se battre côte à côte avec la vaillante armée française."

Les nouvelles d'Anvers, le 6 octobre, étaient distinctement défavorables. Sous une plus grande pression, les forces défensives le long de la rivière Nethe, qui pendant si longtemps, avaient soutenu un front intact, étaient enfin écrasées.

Pendant la nuit du 5, les forces ennemies, rassemblées et supportées par un déploiement puissant d'artillerie, avaient fait un effort final, déterminé, pour arracher à leurs vaillants adversaires la victoire qui jusqu'ici s'était montrée si trompeuse. La chance les attendait. Devant la violence sans précédent de l'attaque, une partie de la force défensive avait été obligée de se retirer, en conséquence de quoi, il devint nécessaire d'effectuer un recul général des troupes alliées sur la ligne intérieure de défense.

La nature sérieuse du mouvement fut vite apparente. Quoique les troupes continuassent de se battre avec une énergie et un courage déterminés, la retraite ne pouvait manquer d'affecter le moral des belges, dont les efforts héroiques—presque surhumains—s'étaient de nouveau montré inefficaces. Mais plus troublant encore, était l'abandon,

La suite à la page [illegible].



INVASION DE LA COTE EST

Vue d'une maison détruite par une bombe allemande, à Scarborough, et où périrent une femme et deux enfants. (Photo, C.P.)



BOMBARDEMENT DE SCARBOROUGH
Cette photo fait voir le toit du Grand Hôtel après le bombardement. Plusieurs personnes occupaient encore ces chambres environ vingt minutes avant le bombardement. (Photo, C. N.)



DOMMAGES CAUSES A SCARBOROUGH
Le Grand Hôtel de Scarborough est un des édifices le plus endommagé par les bombes allemandes. Cette vue nous montre l'intérieur du salon détruit. (Photo, Topical)

La marche des événements

Suite de la page 339.

aux assiégeants, de positions de première importance, dont la perte rendait facile le bombardement d'Anvers.

Les allemands ne furent pas lents à profiter de leur avantage, et s'empressèrent de monter des canons en tout endroit possible dominant la cité. Les conséquences ne se firent pas attendre. De bonne heure, mardi le 6 octobre, la retraite commençait; le soir, un avis officiel indiquait le danger qui menaçait la ville. Cet avis, qui fut émis à 10 hrs. p.m., se lisait comme suit:

"Le gouverneur militaire a prévenu le bourgmestre que le bombardement d'Anvers est imminent, et que les gens qui désirent s'enfuir de la ville sont priées de partir."

La nouvelle se répandit rapidement, et cette nuit là, dans bien des demeures, l'on fit de tristes préparatifs pour la fuite.

A Londres, le 6 octobre, le bureau de la Presse Officielle, prenait l'occasion de réfuter un autre mensonge "de fabrication allemande." Certains "gentlemen" teutons—notamment le Professeur Harnack—soit par un enthousiasme erroné, ou dans une tentative de discréditer la Grande-Bretagne par une fausseté, avaient fait des allégations à l'effet que l'Angleterre, avec l'intention de violer la neutralité belge, avait emmagasiné certaines munitions de guerre à la forteresse française de Maubeuge avant la déclaration des hostilités. Caractérisant d'"absolument fausse" une telle absurdité, la déclaration continuait:

"Aucune décision d'envoyer des forces anglaises de l'autre côté fut prise avant que l'Allemagne eût violé la neutralité belge, et que la Belgique eût demandé de l'aide. Aucunes munitions ou provisions ne furent placées à Maubeuge avant ces évènements. Toutes munitions ou provisions trouvées à Maubeuge, avaient été envoyées là après, et non avant la déclaration de la guerre et la violation de territoire belge par l'Allemagne."

En face d'un démenti aussi formel, les théories du digne professeur et de ses amis—absurdes en tout cas—devinrent doublement ridicules.

Lorsqu'un sous-marin allemand, les prenant à l'improviste, coula le "Cressy," l'"Aboukir" et le "Hogue," l'exploit fut acclamé très haut. Ce tribut n'était pas immérité. Les matelots anglais eux-mêmes mirent "chapeaux bas" devant les heureux teutons—formant mentallement le désir "de les rencontrer de nouveau." D'un autre côté, les sous-marins anglais n'étaient pas resté inactifs. Leurs exploits—quoi que moins "en gros," et partant moins éclatants—étaient, si quelque chose, encore plus audacieux Aux risques ordinaires des opérations sous-marines, venait s'ajouter le danger du travail sous le nez même de l'ennemi—ce qui était rendu nécessaire par la politique de la flotte de Von Tirpitz, de "rester-chez-soi."

Le 6 octobre, une autre incursion heureuse fut effectuée par le sous-marin anglais E9, sous le Lieutenant-Commandant Max K. Horton, qui, en coulant le croiseur allemand "Hela" au large d Heligoland, le 13 septembre, s'était déjà acquis de la distinction pour lui et son équipage.

Par un temps clair et une mer calme, le E9 prit un élan audacieux d'Harwich jusqu'à l'embouchure de la rivière Ems. Ici, à quelque soixante ou soixante-dix milles de Wilhelmshaven, et à sept milles au large de la côte de Schiermonnikoog, une île hollandaise, un combat s'engagea. Du rivage, l'affaire était clairement visible et les gardes hollandais de la côte en furent témoins.

A l'embouchure de l'Ems, le torpilleur allemand S126 montait la garde. Soudainement, près de la proue du torpilleur, une grande colonne d'eau s'éleva dans l'espace. Presqu'immédiatement, le vaisseau s'inclina, et trois minutes plus tard, il disparaissait sous la surface.

Un membre de l'équipage du E9 disait, après avoir relaté comment le torpilleur fut aperçu:

"Notre commandeur était au périscope, et commanda le feu des tubes d'avant. Je tirai le premier tube, mais ne puis dire si mon projectile frappa ou non. Nous nous élevâmes à la surface et le commandeur nous dit: "Regardez le; il coule."

"Nous vîmes alors le vaisseau allemand s'élever perpendi culairement, et ses hommes courir à sa poupe et plonger dans l'eau. Notre sous-marin fut de nouveau submergé, et reprit la route d'Harwich."

Le S126 fut construit en 1904-5. Sa longueur était de 210 pieds et il portait trois petits canons et trois tubes à torpilles. De son équipage de cinquante hommes, la majorité, suivant un rapport officiel de Berlin, fut sauvée, un croiseur allemand et un torpilleur, qui se trouvaient alors dans les environs, étant accourus au secours des matelots à la nage.

Le département de la marine à Tokio, le même jour, annonçait le débarquement de soldats japonais sur le territoire allemand dans la Mer du Sud, déclarant:

"L'escadron japonais, délégué pour détruire la flotte allemande dans la Mer du Sud, a descendu des matelots sur l'île Jaluit, le siège de gouvernement dans l'Archipel Marshall, qui fut annexée par l'Allemagne en 1886."

Le rapport racontait la saisie d'armes et de munitions de guerre, et la mise en liberté d'un vapeur anglais retenu à ce port.

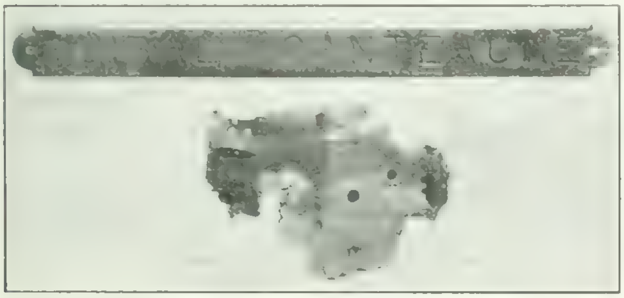
En Belgique, le "Maitre de la Guerre" pouvait accomplir certains succès, mais, en fin de compte, les soucis s'assemblaient en d'épais nuages sur sa tête, et la dévastation du petit Royaume pouvait à peine compenser les pertes que, d'une manière ou d'une autre, il subissait journellement.

Octobre le 7.— L'alarme causée, le soir précédent, par la nouvelle à Anvers de l'imminence d'un bombardement, fut peu modérée par l'apparition, le matin du 7, d'un officier allemand sous parlementaire.

Envoyé par son commandant pour avertir que le bombardement allait commencer sous peu, il porta son message et passa son chemin. L'observance des règles de LaHaye, à ce sujet, était une courtoisie à laquelle on s'attendait peu de la part des assiégeants, vu les évènements récents, mais

[illegible]
le commandant fût tout simplement, un "gentle-
[illegible]
Dans le cas actuel, cependant, soyons charitables et penchons vers cette dernière idée. Car, après tout, parmi les nombreux coquins dans les rangs de notre adversaire, il se trouve aussi des hommes d'honneur, courageux et nobles de caractère, pris dans la toile du militarisme et imbués depuis leur enfance de traditions militaires, mais qui, néanmoins, commandent notre respect comme d'honorables et dignes ennemis.

Quoi qu'il en soit, le sort en était jeté au sujet d'Anvers. Quoi qu'il arrive--ruine, désolation, feu—elle résisterait jusqu'au bout. Déjà, un exode de citoyens et de refugiés d'endroits éloignés se poursuivait, et l'on annonça le transport, à Ostende, du gouvernement belge.



"AMIRAL GANTEAUME" DETRUIT.

L' examen d'un des bateaux de sauvetage endommagés de l' "Amiral [illegible] sée de Calais au Hâvre, avec au-delà de deux mille réfugiés sans armes) amena la découverte d'un fragment de torpilleur allemand. Le secrétaire de l'Amirauté anglaise assure que: "La présence de ce fragment indique que le vaisseau fut détruit par un sous-marin allemand. Cette photographie officielle fait voir le fragment du torpilleur. Au-dessus se trouve le nom du bateau de sauvetage endommagé, inscrit sur plaque en [illegible]

En dehors de la ville, sur la ligne de feu, le combat était d'une nature des plus désespérées. Les troupes belges continuaient de montrer le courage le plus admirable.

Non moins héroique était le travail des soldats et des marins anglais. Pendant la dernière semaine de l'attaque, en réponse à la demande du gouvernement belge, une brigade marine et deux brigades navales avaient été dépêchées au secours des défenseurs. Elles étaient sous le commandement du Général Paris, R.M.A., et, avec l'aide de quelques gros canons navals qui faisaient partie de leur équipement, elles rendirent de précieux services. Au sujet de l'arrivée tardive de cette force, l'amirauté fut subséquemment le sujet d'une certaine critique, dont la justesse est à discuter. Ce qui est certain, c'est que l'appel du gouvernement belge ne pouvait décemment être négligé, et que les marins, une fois sur les lieux, surent se faire valoir. L'Amirauté déclarait plus tard, en parlant du rôle joué par ces hommes:

"La conduite de ces marins royaux et des brigades navales, dans les tranchées et sur le champ [illegible]
malgré la sévérité du feu, sont probablement au- [illegible]

Malgré les efforts les plus déterminés, de la part des belges et des anglais également, les forces allemandes, comme les replis d'un gros serpent, s'enroulaient autour de leur proie.

Le 7 octobre, en France, fut un jour de calme relatif. Il n'y eut pas de changement à noter sur l'extrême droite; de Pont-à-Mousson à Compiègne, l'on rapportait quelque progrès, spécialement dans le district de la Woevre, où une tentative d'arrêter l'avance française avait été frustrée; tandis que de Compiègne vers le nord, l'aile gauche des alliés poussait toujours de l'avant. Elle s'étendait maintenant dans la région entre Lens, à neuf milles au nord-est d'Arras, et La Bassee, à quelques treize milles au sud-est de Lille. Des corps considérables de cavalerie étaient en contact avec les cavaliers allemands, qui, le jour précédent, avaient été rapportés dans le voisinage de Lille. Ces engagements de cavalerie s'étendant davantage vers le nord, prolongeaient la ligne de feu à la région d'Armentières, et virtuellement à la frontière belge.

De Russie, vint la nouvelle que la victoire d'Augustowo, quand le passage de la rivière Niemen avait été discuté avec tant de raison par les troupes du Czar, se continuait avec succès, maintenant la ruine et la perte de l'ennemi.

Octobre le 8.— Pour qui veut philosopher, l'aurore, comme le temps, est un sujet non sans intérêt. Comme le temps ne presse pas sa marche inflexible pour ceux qui la trouvent lente, ni ne s'arrête pour ceux qui la trouvent trop rapide, ainsi l'aurore apporte au malheureux et à l'être heureux également un jour nouveau—rempli pour les uns de possibilités permettant de gais espoirs, pour les autres, sombre et triste. Il est assez singulier que cette "impartialité" nous frappe seulement quand nous subissons quelque grande expérience.

L'aurore, à Anvers, le matin du 8 octobre, leva le voile de la nuit sur une scène immensément tragique. Le même soleil qui, ailleurs, resplendissait sur des champs paisibles et d'heureuses demeures, éclairait dans la malheureuse cité les rues, où se déroulait un grand et terrible drame humain.

La nuit avait été horrible. Ceux qui, le jour précédent, avaient été portés à douter des rumeurs alarmantes qui passaient de bouche en bouche, et qui avaient suivi, avec une sorte d'ironie, la fuite précipitée de plus timides qu'eux, réalisaient maintenant leur folie. Le bombardement se poursuivait enfin. Quelques bombes avaient été jetées dans la ville pendant la soirée du 7, mais ce n'est qu'à minuit, que le bombardement commença pour de bon. L'expérience relatée par le consul américain, qui, avec sa famille, s'échappa de Gand, le 8, est une description aussi claire que possible des horreurs qui ont pris place.



BOMBARDEMENT DE HARTLEPOOL
Oeuvre d'une bombe, lancée par un vaisseau de guerre allemand, sur une résidence de l'antique cité de Hartlepool. Remarquez le trou fait par cette bombe dans la muraille. (Photo, C. N.)



BOMBARDEMENT DF SCARBOROUGH
Aux ravages causés par les bombes dans ce magasin du Prospect Road, Scarborough, s'ajoute celui de la mort, car la femme du propriétaire y fut tuée. (Photo, C. N.)



BOMBARDEMENT DE SEATON CAREW
Plusieurs bombes allemandes, lancées durant l'incursion de la Côte Est, ne firent pas explosion. Cette gravure nous montre deux bombes de douze pouces, et deux autres de six pouces, qui tombèrent à Seaton Carew. Les bombes de douze pouces sont de deux pieds et huit pouces de longueur, et indiquent bien que les vaisseaux allemands sont puissants. (Photo, C. N.)



CANADIENS EN EXERCICE
Cette photo, représentant une section de mitrailleuse canadienne, est surtout intéressante parce qu'elle démontre clairement la mitrailleuse. (Photo, C. N.)

La marche des événements

Suite de la page 343.

"Je ne réalisai que presque trop tard le malheur qui approchait," dit-il. "A onze heures du soir, nous allions nous mettre au lit, lorsque nous entendîmes de terribles détonations dans l'espace nous rappelant la visite précédente des zeppelins. Nous ne fûmes pas lents à comprendre que le bombardement était commencé, et j'eus alors la plus terrible expérience de toute ma vie. Je descendis à la cave avec ma famille, et nous y passâmes la nuit, des bombes tombant à chaque instant. Elles venaient avec un sifflement effroyable, suivi d'une détonation et de l'écroulement d'édifices.

"En face du consulat se trouve une maison pour les vieillards. La façade fut démolie par un obus. Quelques-uns des débris se dispersèrent sur ma maison, et le reste tomba sur une construction à deux étages, et y mit le feu. Ensuite, une autre bombe vint enlever la façade d'une maison plus bas sur notre rue.

"Quand vint l'aurore, nous étions complètement épuisés, et ma famille étant totalement affaiblie par la peur et la fatigue, nous avons décidé d'essayer de quitter la ville."

Exposé à l'éclat des obus, le consul parvint heureusement, mais avec beaucoup de difficulté, à fuir la ville dans son char. Son récit continue ainsi:

"Avec ma femme, ma fille, deux serviteurs et un enfant refugié, je traversai le ponton sur la Scheldt. Notre voyage dura quatre heures, la rue étant une masse compacte de toutes sortes de véhicules et une foule dense de refugiés. La scène était terrible, chacun étant animé du même désir de fuir l'horreur actuelle. D'Anvers, les chemins n'étaient qu'une masse d'humanité en fuite.

"A notre départ, nous vîmes de vastes colonnes de fumée s'élevant de la ville, d'édifices en feu et de réservoirs d'huile enflammés."

Si cette fuite en automobile fut difficile, combien pénible devait être le voyage à pieds—particulièrement pour les vieux, les infirmes et les enfants. Heureusement, que la route vers Gand, quoiqu'obstruée par le trafic, était ouverte et offrait un moyen de s'échapper. Si cette ligne aussi eut été occupée par l'ennemi, la situation pitoyable des refugiés eut été encore plus terrible.

L'état de la ville elle-même, au commencement de l'après-midi de jeudi, le 8 octobre, fut ainsi décrit par un témoin oculaire:

"Par la courtoisie d'un officier belge," dit-il, "je pus escalader le toit de la cathédrale, et de ce point, je regardai la ville. Toute la partie sud d'Anvers n'était plus que ruines. Des rues entières étaient en feu, et les flammes s'élevaient dans l'air jusqu'à une hauteur de vingt à trente pieds."

Référant aux grands réservoirs d'huile, en face de la Scheldt, et auxquels on avait mis le feu, il continuait ainsi:

"Un vaste et épais nuage de fumée noire s'élevait à quelque deux cents pieds dans l'air. L'huile brûlait furieusement depuis plusieurs heures, et tout le voisinage était enveloppé de fumée.

"Des flammes et une fumée huileuse s'étendaient dans toutes les directions. C'était un peu comme l'idée de Gustave Doré des Régions Infernales. De temps en temps, de grandes langues de flamme sortaient des réservoirs, et de cette façon, les flammes léchaient avidement les côtés d'autres réservoirs, faisant se répandre la conflagration. Je ne puis dire combien de temps dura ce feu particulier, car je n'en ai vu ni le commencement, ni la fin, mais comme j'en constatais le progrès, il semblait représenter la limite possible de ce que pouvait être un feu."



SON ALTESSE ROYALE FAIT L'INSPECTION DU DEUXIEME CONTINGENT CANADIEN

L'inspection des hommes faisant partie du 24ième bataillon, au Champ de Mars, Montréal, le 17 décembre, 1914, par son Altesse Royale, le Duc de Connaught, fut très soignée. Le gouverneur général parla en particulier á un grand nombre d'hommes. (*Photo, Chesterfield & McLaren.*)

L'on réalisait maintenant que rien ne pouvait sauver Anvers.

"La défense," pour citer le rapport de l'amirauté anglaise, "aurait pu être maintenue plus longtemps mais pas assez pour permettre d'envoyer des forces suffisantes pour leur aider, sans préjudice à la situation stratégique principale."

Vu ceci, et aussi, vu la menace sérieuse de la ligne de communication près de Lokeren, les chefs belges et anglais décidèrent d'évacuer la cité.

Une offre fut faite au Général DeGuise par les anglais de protéger la retraite, mais cette offre, quoique très appréciée, ne fut pas acceptée. Le chef belge désirait qu'une division de ses propres troupes accomplisse ce devoir, et, en conséquence, les brigades anglaises furent les dernières, excepté une, à quitter la cité condamnée.

Aux troupes épuisées, échouait la tâche d'exécuter une retraite méthodique, ce qui fut, en somme, accompli admirablement. Aucun des gros canons ni des trains navals blindés ne furent laissés en arrière. Un malheur, cependant, devait arriver à la force navale britannique. Une longue nuit de marche les amena à St. Gilles, où ils prirent les trains, et de Gand, eux et leurs camarades d'armes furent protégés dans leur retraite par de puissants renforts anglais. Malheureusement, par quelque enchaînement de circonstances, dans lequel une attaque allemande au nord de Lokeren fut pour quelque chose, quelque 2,000 officiers et hommes de la première brigade navale, et une division d'infanterie belge, entrèrent dans le territoire hollandais, dans le voisinage d'Hulst, et furent internés.

La branche la plus moderne du service naval se distingua maintenant "le corps d'aviation" quand le Lieutenant R. L. G. Marix, avec le chef d'escadron Spencer Grey et le Lieutenant S. V. Sippe, firent une incursion heureuse sur un hangar d'aéroplanes à Dusseldorf, l'après-midi du 8 octobre. L'exploit du Lieutenant Marix était vraiment audacieux. Volant à une grande hauteur pour échapper au feu constant de l'ennemi, il localisa le hangar de zeppelins, et, en face d'une fusillade énorme, descendit jusqu'à environ cinq cents pieds de son but. De cette hauteur, il jeta deux bombes, et des flammes, hautes de cinq cents pieds, furent aperçues en moins de trente secondes. L'on vit aussi s'écrouler le toit du hangar. La machine du Lieutenant Marix était exposée à un feu intense de fusils et de mitrailleuses et fut frappée cinq fois.

Les trois officiers retournèrent tous à leur base en sûreté, quoique les aéroplanes fussent perdus, après avoir ainsi pénétré plus de cent milles sur le territoire hostile et accompli le but de leur descente.

Sur les fronts français et russes, les communiqués rapportaient une lutte plus ou moins violente, mais sans pertes ni gains d'importance.

Octobre le 9. — Le soir, la lueur d'innombrables incendies était visible pour des milles à travers la contrée; le jour, des langues de feu s'élançait des édifices enflammés, et une fumée dense s'étendait sur la ville; en tout temps, l'on entendait le vacarme hideux du bombardement, le sifflement des bombes, le bruit de murs et de constructions qui s'écroulent. Pour qui ne fut pas témoin de cette scène, l'horreur de tout ceci dépasse le pouvoir de l'imagination.

Comment fuir cet enfer, était la seule pensée dans l'esprit de ceux qui restaient dans la cité perdue. Car le matin de vendredi, le 9 octobre, vit bien des infortunés laissés en arrière et cherchant "à la onzième heure" de s'enfuir. A pieds, en automobile, en véhicules de toutes sortes, et par bateau à Flushing, les habitants terrifiés s'enfuyaient de la malheureuse ville.

Les récits des souffrances et des misères de ces pauvres gens sont vraiment déchirants. Pareils à des moutons apeurés, dans la confusion et le désordre, les refugiés couraient vers des lieux plus sûrs. "Des enfants," dit-on, "perdaient leurs parents et suivaient le courant sans fin, en pleurant amèrement. Des mères, à moitié folles de peur et d'anxiété, cherchaient désespérément ceux qu'elles avaient perdus." Sur des milliers, une grande majorité avait peu ou pas d'argent, et malgré la bienveillance qu'on leur prodiguait, ceci ajoutait à leurs difficultés et leurs souffrances, en atteignant la frontière hollandaise vers laquelle un grand nombre se dirigea, ou autres asiles de sûreté.

"Les villes," d'après une autorité, "étaient bondées de pitoyables vagabonds, mendiant des croûtes de pain. Ils mouraient de faim, et les propriétaires donnaient tout ce qu'ils pouvaient de leurs pauvres offices, mais le cri de famine s'entendait toujours."

La suite à la page 355 2 ième livraison



RUINES D'YPRES
Ypres souffrit terriblement aux mains des Allemands. Quand ils eurent détruit tous les édifices historiques, ils rasèrent à terre le reste de la ville. (Photo, News Illustrations).



BOMBARDEMENT DE WHITBY
L'antique Abbaye de Whitby, très connue des touristes, et détruite considérablement lorsque les Allemands bombardèrent les "fortifications" de Whitby. (Photo, C. N.)



UN ECHO DE L'INVASION DE LA COTE EST
Ces photographies font voir les ravages faits par les vaisseaux de guerre allemands. Deux de ces photos prouvent que les réparations se commencent rapidement. (Photo, M. E. S.)



OEUVRE DES FUSILLEURS ALLEMANDS
Destruction d'une maison, à Scarborough, qui fut frappée par les bombes allemandes. Quatre personnes furent tuées dans cette maison durant le bombardement. (Photo, Underwood).



BOMBARDEMENT DE HARTLEPOOL OUEST
Hartlepool Ouest est une des villes, sur la Côte, qui souffrit le plus terriblement des bombardements de la flotte allemande. Cette gravure représente l'oeuvre d'une seule bombe. (Photo, M. E. S.)

LA CELEBRE LETTRE PASTORALE DU CARDINAL MERCIER.

Un document d'intérêt mondial

Peu de lettres pastorales ont été aussi grandement lues, et ont créé une aussi grande impression, que le célèbre document du Cardinal D. J. Mercier, archevêque de Malines, Belgique, dont nous donnons ici une traduction spéciale. Son courageux appel au peuple belge et sa dénonciation hardie des méthodes et des ambitions allemandes lui ont attiré le déplaisir des soi-disant "annexeurs" de son malheureux pays. Mais, ni l'emprisonnement, ni les menaces ne réussirent à lui faire rétracter ses déclarations, et tous les efforts des autorités allemandes, soit en confisquant un grand nombre de copies, soit en taxant d'amende l'éditeur, ne purent supprimer ce document qui a certainement une circulation universelle, et qui ne le cède en rien, en richesse de pensées, beauté de style, et commande l'admiration générale par sa ferveur patriotique.

Mes Bien Chers Frères,

Il ne me serait pas possible de vous dire, à quel point votre souvenir m'est demeuré présent, durant ces mois de souffrances et de deuil. que nous venons de traverser. J'ai dû brusquement vous quitter, le 20 août, pour aller rendre au Pape vénéré et aimé, que nous venions de perdre, mes derniers devoirs, et pour m'acquitter d'une obligation de conscience à laquelle je ne pouvais me soustraire: l'élection du successeur de Pie X, le Pontife qui régit aujourd'hui l'Eglise, sous le nom, plein de promesses et d'espérances, de Benoit XV.

A Rome même, j'appris, coup sur coup, la destruction partielle de la collégiale de Louvain, l'incendie de la bibliothèque et d'installations scientifiques de notre grande Université, la dévastation de la ville, les fusillades, les tortures infligées à des femmes, à des enfants, à des hommes sans défense. Et tandis que je frémissais encore de ces horreurs, les agences télégraphiques nous annonçaient le bombardement de notre admirable église métropolitaine, de l'église de Notre-Dame au-delà la Dyle, du palais épiscopal, et de quartiers considérables de notre chère cité Malinoise.

Eloigné de mon diocèse, sans moyen de communication avec vous, je dus concentrer en mon âme ma douleur et la porter avec votre souvenir qui ne me quittait point, au pied du crucifix.

Et cette pensée soutint mon courage et me fut une lumière: une catastrophe s'abat sur le monde, me disais-je, et notre chère petite Belgique, si fidèle à Dieu, pourtant, dans la masse de la population, si fière dans son patriotisme, si grande dans son Roi et dans son Gouvernement, en est la première victime. Elle saigne, ses fils tombent, par milliers, dans nos forts, sur les champs de bataille, pour défendre son droit et l'intégrité de son territoire; bientôt, il n'y aura plus sur le sol belge une seule famille qui ne soit en deuil; pourquoi, ô mon Dieu, toutes ces douleurs? Seigneur, Seigneur, nous avez-vous abandonné?

Alors, je regardai mon crucifix; je contemplai Jésus, le doux et humble agneau de Dieu, meurtri, enveloppé de son sang comme d'une tunique, et je crus entendre tomber de ses lèvres les paroles que le Psalmiste profère en son nom: "Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Pourquoi refusez-vous de me secourir et d'entendre mes plaintes?"

Et le murmure s'arrêta sur mes lèvres, et je pensai à ce qu'avait dit dans son Evangile Notre divin Sauveur: "Il ne faut pas que le serviteur soit mieux traité que son Maître." Le chrétien est le disciple d'un Dieu qui s'est fait homme pour souffrir et pour mourir. Se raidir contre la douleur, se révolter contre la Providence, parce qu'elle permet la souffrance et le deuil, c'est oublier ses origines, l'école où l'on a été formé, l'exemplaire que chacun de nous porte incrusté dans son nom de chrétien, qu'il honore à son foyer, contemple sur l'autel devant lequel il prie, et souhaite sur la tombe où il doit dormir son dernier sommeil.

Mes très chers Frères, nous reviendrons tout à l'heure sur la loi providentielle de la souffrance, mais vous ne nierez pas que, s'il a plu à un Dieu fait homme, saint, innocent, sans souillure, de souffrir et de mourir pour nous, pécheurs coupables, criminels peut-être, il nous sied mal de nous plaindre, quoi que nous ayons à endurer: la vérité est, qu'aucune catastrophe au monde, tant qu'elle n'atteint que des créatures, n'est comparable à celle que nos péchés ont provoquée et dont un Dieu voulut être Lui-même, au Calvaire, l'innocente victime.

Cette vérité fondamentale rappelée, je me sens mieux à l'aise, pour vous inviter à regarder en face la situation qui nous est faite à tous, et pour vous parler, sans ambages, de nos devoirs aussi bien que de nos espérances.

Ces devoirs, je les résume en deux mots: **Patriotisme et Endurance.**

Nos très chers Frères, j'aspirais à me faire l'interprète de la reconnaissance qui nous anime, vous et nous, que l'âge, la situation sociale, les circonstances font bénéficier de l'héroisme d'autrui sans nous y associer d'une façon immédiate et positive.

Lorsque, dès mon retour de Rome, au Hâvre, déjà, j'allai saluer nos blessés belges, français ou anglais; lorsque plus tard, à Malines, à Louvain, à Anvers, il me fut donné de serrer la main à ces

[illegible] à la page [illegible]

La Celebre Lettre Pastorale du Cardinal Mercier.

Suite de la page 351.

braves, qui portaient dans leurs tissus une balle ou, au front, une blessure, pour avoir marché à l'assaut de l'ennemi ou soutenu le choc de ses attaques, il me venait spontanément aux lèvres pour eux une parole de reconnaissance émue: Mes vaillants amis, leur disais-je, c'est pour nous, pour chacun de nous, pour moi, que vous avez exposé votre vie et que vous souffrez. J'ai besoin de vous dire mon respect, ma gratitude, et de vous assurer que le pays entier sait ce qu'il vous doit.

C'est que, en effet, nos soldats sont nos sauveurs.

Une première fois, à Liège, ils ont sauvé la France; une seconde fois, en Flandre, ils ont arrêté la marche de l'ennemi vers Calais: la France et l'Angleterre ne l'ignorent point, et la Belgique apparait aujourd'hui devant elles, et devant le monde entier, d'ailleurs, comme une terre de héros. Jamais, de ma vie, je ne me suis senti aussi fier d'être belge que, lorsque, traversant Paris, traversant les gares françaises, faisant halte à Paris, visitant Londres, je fus partout le témoin de l'admiration enthousiaste de nos alliés pour l'héroisme de notre armée. Notre Roi est, dans l'estime de tous, au sommet de l'échelle morale; il est seul, sans doute, à l'ignorer, tandis que, pareil au plus simple de ses soldats, il parcourt les tranchées, et encourage de la sérénité de son sourire, ceux à qui il demande de ne point douter de la patrie.

Le premier devoir de tout citoyen belge, à l'heure présente, est la reconnaissance envers notre armée.

Si un homme vous avait sauvé d'un naufrage ou d'un incendie, vous vous jugeriez lié envers lui par une dette d'éternelle gratitude.

Ce n'est pas un homme, ce sont deux cent cinquante mille hommes qui se battent, souffrent, tombent pour vous, afin que vous demeuriez libres, afin que la Belgique garde son indépendance, sa dynastie, son union patriotique et que, après les péripéties qui se déroulent sur les champs de bataille, elle se relève plus noble, plus fière, plus pure, plus glorieuse que jamais.

Priez tous les jours, mes Frères, pour ces deux cent cinquante mille hommes et pour les chefs qui les conduisent à la victoire; priez pour nos frères d'armes; priez pour ceux qui sont tombés; priez pour ceux qui luttent toujours; priez pour les recrues qui se préparent aux luttes de demain.

En votre nom, je leur envoie d'ici le salut de notre confraternelle sympathie et l'assurance que, non seulement nous prions pour le succès de leurs armes et pour le salut de leurs âmes, mais que nous acceptons, à leur intention, tout ce qu'il y a de pénible, physiquement et moralement, pour nous, dans notre oppression momentanée, tout ce que l'avenir peut nous réserver encore d'humiliations temporaires, d'angoisses ou de douleurs.

Au jour de la victoire finale, nous serons tous à l'honneur: il est juste qu'aujourd'hui nous soyons tous à la peine.

D'après les échos que j'ai pu recueillir, il semble que, de certains milieux où la population a le moins souffert, il s'élève parfois, contre Dieu, des paroles amères qui, si elles étaient froidement calculées, seraient presque blasphématoires.

Oh! je ne comprends que trop les révoltes de l'instinct naturel contre les maux qui se sont abattus sur la catholique Belgique: le cri spontané de la conscience est toujours, que le succès couronne sur l'heure la vertu, et que l'injustice soit aussitôt réprimée.

Mais les voies de Dieu ne sont point les nôtres, dit l'Ecriture; la Providence donne libre cours, durant l'intervalle que sa sagesse a mesuré, au jeu des passions humaines et à l'entrechoquement des intérêts. Dieu est patient, parce qu'il est éternel. Le dernier mot, celui de la miséricorde, est pour ceux qui ont foi à l'amour. "Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi te troubles-tu? **Quate tristis es anima mea et quare conturbas me"** Espère en Dieu; bénis-Le quand même: n'est-il pas ton Sauveur et ton Dieu? **Spera in Deo quoniam adhur confitebor illi, salutare vultus mei et Deus meus."**

La suite à la page 359 (20ième livraison).

La Guerre des Nations

Souvenir Canadien Illustre de cette Grande Guerre. [illegible]ieme Livraison

[illegible] au No. [illegible] rue Notre Dame Ouest, Montréal, Canada, 18 Mai, 191[illegible] par Dodd-Simpson Press Limited



LA CROIX ROUGE

Le soin des blessés n'est pas un problème aisé. Les églises sont d'un grand secours pour La Croix Rouge; leurs nefs sont transformées en salles d'hôpital. Voyez ici un médecin français donnant ses soins à un des blessés. (Photo, C. N.)



LES CANADIENS ET L'INONDATION

Parmi les expériences de toute sorte, faites par les membres du premier contingent canadien, en Angleterre, il y en a de très "mouillées." Ces crues, exceptionnelles à cette époque, ne réussirent pas à refroidir leur enthousiasme. Cette gravure nous montre des hommes se servant de leur automobile échoué comme voiture-baignoire, et prenant une nouvelle sorte de bain sur la voie inondée près de Shrewton. (Photo, "Topical").



La Marche des Evenements

Sommaire Retrospectif de la Grande Conflagration Internationale

20ième LIVRAISON

Racontant la fuite d'un groupe de journalistes, par bateau à vapeur, le long de la Scheldt jusqu'à Flushing, un correspondant déclare:

"Nous filions certainement dix noeuds à l'heure; en vingt-cinq minutes, nous étions rendus à la courbe qui nous cache la vue d'Anvers. Comme nous tournions le coin, je me retournai afin de jeter un dernier regard sur la cité disparaissante. La Cathédrale était encore debout, sa tour dominant les environs. Cà et là, des tourbillons de fumée s'élevaient dans les airs. Le trajet jusqu'à Flushing dura douze heures. Des deux côtés de la rivière, nous voyions des milliers de réfugiés fuyant les envahisseurs. Ils se pressaient en foule le long des rives: un vrai pèlerinage de désespérés, quelques-uns chargés d'ustensiles de ménage qu'ils avaient réussi à ramasser à la dernière minute; un grand nombre avaient les mains vides, et, étaient fatigués de porter leurs pauvres corps épuisés, pour des milles qui leur semblaient interminables; c'était un spectacle à faire mal au coeur. Nous devons donner une commisération infinie à ces pauvres victimes de la guerre; vétérans courbés, chassés de leur toit et ne sachant où aller, des femmes avec leurs enfants, pleurant, affamés par le manque de nourriture, tous, ou presque tous, laissant en arrière des hommes pour défendre la patrie, ou se désolant sur la perte de bien-aimés, ayant déjà sacrifié leur vie."

Pour ceux qui restaient à Anvers, les conditions obtenues à Bruxelles étaient loin d'être rassurantes. Sous la possession allemande, l'antique capitale de la Belgique et ses banlieues, formant la communauté civile connue sous le nom de "l'agglomération de Bruxelles," enduraient beaucoup de souffrances et de privations, et, le 9 octobre, une protestation, déposée à Washington par le ministère des affaires étrangères belge, énonçait:

"Les autorités civiles de l'agglomération de Bruxelles informent le Gouvernement que Bruxelles prévoit la famine. Violant encore une fois les droits de l'humanité, et, nommément, l'article 43ème de la quatrième Convention de La Haye, l'armée allemande, après avoir enlevé à la population une partie de leurs ressources, se prépare à la laisser mourir de faim. Namur et Luxembourg donnent la même information.

"Le Gouvernement belge proteste avec la plus haute indignation contre cet acte révoltant de barbarie, et soumet cette action à l'appréciation des nations civilisées."

Qu'Anvers subirait la même destinée que Bruxelles semblait chose evidente. Le dernier acte de la tragédie était sur le point de se dérouler: la chute d'Anvers était imminente.

Toute la détermination et l'héroisme des défenseurs, le sacrifice d'intérêts individuels, l'inondation de terres précieuses aux alentours de Lierre pour entraver les progrès de l'ennemi, tout fut inutile, et, tout ce que la garnison belge put faire, fut d'évacuer la place après avoir détruit ce qui restait des forteresses.

Dans l'après-midi du 9, l'on vit les soldats allemands se promenant dans les rues d'Anvers, et, à onze heures, le lendemain matin, suivant leurs propres rapports officiels, les quelques forts qui voulaient encore combattre furent réduits au silence, et les envahisseurs furent, alors, en possession complète de la ville et de la place forte. S'ils s'attendaient à capturer plusieurs troupes du roi Albert, ils furent sûrement déçus, car, avec leurs armes et leurs munitions de guerre, il y en avait bien peu qui n'avaient pas pris une fuite rapide.

L'avis officiel du 9 octobre, en rapport aux opérations en France, annonçait:

"La situation générale n'a subi aucun changement important."

Les comptes rendus de la Bosnie racontaient l'arrivée des troupes monténégrines devant les fortifications entourant la ville de Saraiévo, en dépit de quoi, les déclarations autrichiennes étaient remplies de constantes allusions à une suite interminable de "résultats satisfaisants" et de "victoires complètes" de tous côtés. En fabrication uniforme, les rapports officiels autrichiens dépassent de beaucoup ceux de leur alliée, l'Allemagne, dont la liste de mensonges, concernant les exploits militaires et navals, a subi un changement notable, attribué, probablement, au fait qu'il est impossible de toujours tromper les gens, et que la publication

La suite à la page 358



LES ALLEMANDS ET LES AUTRICHIENS EN CANADA
Les Autorités canadiennes ont su traiter les étrangers ennemis d'une manière habile. Quelques-uns sont internés dans des camps de prisonniers. Cette photo nous montre des prisonniers à l'entrée de leur camp, venant de faire aérer leur literie. (Photo, Chesterfield & McLaren).



LES ALLEMANDS ET LES AUTRICHIENS EN CANADA
Les étrangers ennemis internés au camp des prisonniers sont, en somme, heureux et satisfaits de leur sort. Air pur, nourriture en abondance, assez de travail pour les maintenir en bon état, tout ceci contribue à leur rendre la vie plaisante. (Photo, Chesterfield & McLaren).



LA CAMPAGNE HIVERNALE EN RUSSIE
Même en plein hiver, le combat se continuait sur le théâtre de la guerre, en Europe orientale. Vue d'une voiture de transport se frayant un chemin dans la neige. (Photo, C. N.)



LA CAMPAGNE HIVERNALE EN RUSSIE
Le moral et l'équipement des troupes russes ne laissent rien à désirer. Remarquez l'uniforme confortable et bien ajusté de ces artilleurs russes; aussi, une campagne d'hiver ne les effraie nullement. (Photo, C. N.)

La marche des événements

Suite de la page 355

de faux rapports, ne pouvant être confirmés, soulève, tôt ou tard, l'indignation et les protestations de ceux qui auront été sujet à être trompés.

Pendant très longtemps l'attitude de la Turquie a été un motif intéressant de critique. En plus d'une occasion, son entrée dans la guerre a été discutée, mais, la franche déclaration de la Grande-Bretagne, qu'un tel mouvement serait son "arrêt de mort," eut apparemment l'effet de l'effrayer. Dernièrement, toutefois, l'inquiétude dans ce quartier s'accrut considérablement. Les rumeurs laissaient entendre que les officiers turcs-allemands travaillaient à soulever l'antagonisme contre la Triple-Entente, et même plus, que les préparatifs de la guerre se faisaient en toute hâte. En ce cas, les rumeurs n'étaient pas loin de la réalité.

Octobre le 10.— Après que le saisissement, causé par la nouvelle de la chute d'Anvers, fut passé, une question s'éleva dans l'esprit du public sur la valeur réelle de cette victoire pour les Allemands.

Comme c'était naturel, Berlin attacha peu d'importance à cette capture. En signe de jubilation, les cloches sonnèrent et la presse rapporta un mélange curieux d'expressions de joie et de délire contre la Bretagne. Déclarant que le grand désir du coeur et de l'âme de l'Allemagne était de détruire le pouvoir et le prestige de l'Angleterre, le Kolnische Zeitung assure:

"Nous désirions rester amis avec les Belges: ils furent le peuple qui fut exterminé. Pour ce qui est des anglais, nous n'avons aucuns regrets, et nous n'aurons pas la paix avant que la puissance d'Angleterre soit détruite.

"A Anvers, nous espérons que les belges n'ont pas trop souffert; et maintenant, que leur dernier rempart a été renversé, nous croyons bien que l'Allemagne hâtera sa marche vers Pas de Calais, où nous serons plus près des ennemis que nous voulons combattre."

Quant à l'importance de la prise d'Anvers, le Zeitung am Mittag dit:

"Les Anglais savent bien que la possession d'Anvers non seulement prouve que la Belgique est rasée à terre, mais que cela annonce la possibilité d'organiser un corps d'artillerie, libre de renforcer l'armée allemande en France, et ceci est la clef allemande pour la possession de la Côte de la mer en Belgique.

"Il est reconnu à Londres, aussi bien qu'à Berlin, que l'Angleterre a reçu un choc formidable. Cette victoire est d'une valeur illimitée, qui surpasse tout autre fait d'armes de cette guerre, et, probablement, amènera un changement total de la situation."

Ces déclarations, quoiqu'étant matière à lire très intéressante pour les abonnés de ces journaux, furent difficilement confirmées par les faits. Tout en reconnaissant que, moralement, la victoire aurait son effet sur l'opinion publique, ce qui ne peut être nié; qu'elle enlèverait une épine au pied de l'Allemagne, et qu'elle permettrait à la force assiégeante d'être libre pour d'autres fonctions, la Presse anglaise attribua peu de valeur militaire à cet exploit. Comme centre, d'où les opérations pourraient être conduites, Anvers pouvait être d'une grande importance, mais comme base navale, elle ne valait rien. La violation de la neutralité de la Hollande, qui eut lieu par l'usage de la rivière Scheldt, était dans le chemin; la Marine anglaise consistait un autre obstacle dans le chemin de cet acte. L'ambition allemande pourrait mépriser la neutralité hollandaise, mais l'activité de la marine anglaise constituait un argument bien plus efficace.

Même la relâche d'une force considérable, maintenant que la ville d'Anvers était subjuguée, fut, dans une certaine mesure, compensée par la même relâche chez les défenseurs. L'armée belge, conduite par son héroique Roi, était encore un agent sur lequel il fallait compter.

La première excitation, causée par la possession allemande, étant passée, Anvers devint relativement calme. Pendant que les rigueurs habituelles de la règle allemande étaient en évidence en Belgique, il était visible que les envahisseurs étaient anxieux, autant que possible, que la vie civile de la population ne fut pas troublée. Au général Von Boseler, commandant allemand qui, avec le prince Auguste-Guillaume, quatrième fils du Kaiser, fut décoré pour son succès à Anvers, fut attribuée la proclamation suivante:

"Aux habitants d'Anvers: L'armée allemande est entrée dans votre ville en conquérante. Il ne sera fait de mal à aucun citoyen et vos propriétés seront épargnées, si vous vous abstenez d'actes hostiles. Tout acte réfractaire sera puni suivant les lois de la guerre et pourrait amener la destruction de votre magnifique cité."

Au point de vue des récits du bombardement, faits par les réfugiés, l'allusion à la possibilité de la "destruction de votre magnifique cité" semble plutôt étrange, mais les rapports d'Anvers, ayant été réduits potentiellement, furent trouvés de beaucoup exagérés. Plusieurs splendides édifices, il est vrai, ont été endommagés, et, en certains cas, détruits, mais à tout prendre, les conditions ne furent pas aussi mauvaises qu'on aurait pu s'y attendre. Le feu causa de considérables dommages et couvait encore en maints endroits, et des flammes s'élevaient dans différentes parties. Les soldats allemands étaient très occupés à éteindre ces incendies, mais la petite quantité d'eau, due à la fusillade efficace des assiégeants durant le bombardement, rendait ces efforts inutiles. La ville conservait encore plusieurs signes de la récente terreur panique: paquets d'habits et articles de ménage échappés dans la hâte de fuir, et autres preuves indiquant la précipitation d'une fuite récente.

Déjà, quelques réfugiés, attirés par le désir de savoir ce qu'était devenue leur demeure, ou, tentés par les proclamations conciliantes publiées par les autorités allemandes, s'en revenaient. Les propriétaires de magasins ouvraient de nouveau les volets de leurs portes et châssis, et, au milieu de la désolation si manifeste de tous côtés, des témoignages d'état normal réapparaissaient. Tout ceci

[illegible]

dence, l'état d'anxiété et de désespération, qui avait fait de cette ville durant à peu près deux [illegible]

[illegible] tremblantes et des figures pâles, racontant leurs [illegible]

LA CELEBRE LETTRE PASTORALE DU CARDINAL MERCIER

Un document d'intérêt mondial

Suite de la page [illegible]

Ce qu'il a souffert; moins que personne, peut-être, j'ignore ce qu'a souffert notre pauvre pays. Et aucun belge ne doutera, j'espère, du retentissement, en mon âme de citoyen et d'évêque, de toutes ces douleurs. Ces quatre derniers mois me semblent avoir duré un siècle.

Par milliers, nos braves ont été fauchés; les épouses, les mères pleurent des absents, qu'elles ne reverront plus; les foyers se vident; la misère s'étend, l'angoisse est poignante. A Malines, à Anvers, j'ai connu la population de deux grandes cités livrées, l'une durant six heures, l'autre durant trente-quatre heures d'un bombardement continu, aux affres de la mort. J'ai parcouru la plupart des régions les plus dévastées du diocèse: Duffel, Lierre, Berlaer Saint Rombaut, Konings-Hoyckt; Mortsel, Waelhem, Muysen, Wavre Ste Catherine, Wavre Notre-Dame; Sempst, Weerde, Eppeghem; Hofstade, Elewyt; Rymenam, Boort-Meerbeek, Wespelaer, Haeent, Mechter-Wackerzeel, Rotselaer, Tremeloo; Louvain et les agglomérations suburbaines, Blauwput, Kessel-Loo, Boven-Loo, Linden, Herent, Thildonck, Bueken, Relst; Aerschot, Wesemael, Hersselt; Diest, Schaffen, Molenstede, Rillaer, Gelrode, et ce que j'y ai vu de ruines et de cendres dépasse tout ce que, malgré mes appréhensions pourtant très vives, j'avais pu imaginer. Certaines parties de mon diocèse, que je n'ai pas encore trouvé le temps de revoir, Hackendover, Roosbeek, Bautersem, Budingen, Neerlinder; Ottignies, Mousty, Wavre; Beyghem, Capelle-au-Bois, Mumbeek, Nieuwenrode, Liezele, Ionderzeel; Heyndock, Mariakerke, Weert, Blaesvelt, ont subi les mêmes ravages. Eglises, écoles, salles, hôpitaux, couvents, en nombre considérable, sont hors d'usage ou en ruines. Des villages entiers ont quasi disparu. A Werchter-Wackerzeel, par exemple, sur 280 foyers, il en reste 130; à Tremoloo, les deux tiers de la commune sont rasés; à Bueken, sur 100 maisons, il en reste 20; à Schaffen, d'une agglomération de 200 habitations, 189 ont disparu, il en reste 11.

A Louvain, le tiers de l'étendue bâtie de la cité est détruit; 1704 immeubles ont disparu; sur le territoire de la ville et des communes suburbaines, Kessel-Loo, Herent et Héverlè, réunies, il y a un total de 1828 immeubles incendiés.

Dans cette chère cité Louvaniste, dont je ne parviens pas à détacher mes souvenirs, la superbe collégiale de Saint-Pierre ne recouvrera plus son ancienne splendeur; l'antique collège Saint Ives; l'école des beaux-arts de la ville; l'école commerciale et consulaire de l'Université, les halles séculaires, notre riche bibliothèque, avec ses collections, ses incunables, ses manuscrits inédits, ses archives; la galerie de ses gloires depuis les premiers jours de sa fondation, portraits des recteurs, des chanceliers, des professeurs illustres, au spectacle desquels, maîtres et élèves d'aujourd'hui s'imprégnaient de noblesse traditionnelle et s'animaient au travail: toute cette accumulation de richesses intellectuelles, historiques, artistiques, fruit de cinq siècles de labeur, tout est anéanti.

De nombreuses paroisses furent privées de leur pasteur. J'entends encore l'accent douloureux d'un vieillard à qui je demandais s'il avait eu la Messe, le Dimanche, dans son église ébréchée; voilà deux mois, me répondit-il, que nous n'avons plus vu le prêtre. Le curé et le vicaire étaient dans un camp de concentration à Munsterlagen, non loin de Hanovre.

Des milliers de citoyens belges ont été ainsi déportés dans les prisons d'Allemagne, à Munsterlagen, à Celle, à Magdebourg. Munsterlagen seul a compté 3,100 prisonniers civils. L'histoire dira les tortures physiques et morales de leur long calvaire.

Des centaines d'innocents furent fusillés; je ne possède pas au complet ce sinistre nécrologe, mais je sais qu'il y en eut, notamment, 91 à Aershot et que là, sous la menace de la mort, leurs concitoyens furent contraints de creuser les fosses de sépulture. Dans l'agglomération de Louvain et des communes limitrophes, 176 personnes, hommes et femmes, vieillards et nourrissons encore à la mamelle, riches et pauvres, valides et malades, furent fusillés ou brûlés.

Dans mon diocèse seul, je sais que treize prêtres ou religieux furent mis à mort [1]. L'un d'eux, le

La suite à la page [illegible]

---

(1) Leurs confrères en religion ou dans le sacerdoce seront soucieux de connaître leurs noms, les voici: Dupierreux, de la Compagnie de Jésus; les Frères Sébastien et Allard, de la Congrégation des Joséphites, le Frère Candide, de la Congrégation des Frères de la Miséricorde, le Père Maximin, Capucin, et le Père Vincent, Conventuel; Lombaerts, curé à Boven-Loo; Goris, curé à Antgaerden; l'abbé Carette, professeur au Collège Episcopal de Louvain; De Clerck, curé à Bueken; Dergent, curé à Gétrode; Wouters Jean, curé de Pont-Brûlé. Diverses circonstances nous induisent à penser que le curé de Hérent, Van Bladel, vénérable vieillard de soixante et onze ans, a aussi été tué; cependant, jusqu'à cette heure, son cadavre n'a pas été retrouvé.



LE COMBAT SUR LA MER DU NORD
Peu d'incidents, durant cette guerre, n'ont donné lieu à d'aussi saisissants récits que la victoire récente de la flotte anglaise. Cette illustration fait voir le fameux "Bluecher," vaisseau d'une capacité de 15,500 tonnes, qui fut détruit par les marins anglais. (Photo, C. N.)



LE COMBAT SUR LA MER DU NORD
Quelques survivants du désastre du "Bluecher," sauvés par les matelots anglais, marchant dans les rues d'Edimbourg. Plusieurs d'entre eux portent des habits impossibles à décrire, qui, évidemment, leur furent prêtés par leurs libérateurs. (Photo, C. N.)



UN VAILLANT RASSEMBLEMENT DE LA FLOTTE ENNEMIE
Le croiseur allemand, "Emden," après une carrière active et héroique dans les eaux orientales, tomba victime du croiseur australien "Sydney." Cette photographie est officielle, et fut publiée de la part du bureau de l'Amirauté anglaise. (Photo,C.N.)



INCURSION AERIENNE A CUXHAVEN
La récente et heureuse incursion aérienne, effectuée par les aviateurs de la Marine anglaise au-dessus de la ville de Cuxhaven, fut ce qu'on pouvait attendre d'une partie du service naval déjà si renommé. Cette photo fait voir un hydroaéroplane quittant un vaisseau de guerre anglais. (Photo, C. N.)

La Celebre Lettre Pastorale du Cardinal Mercier

Suite de la page 359

curé de Gelrode est, selon toute vraisemblance tombé en martyr. J'ai fait un pèlerinage à sa tombe et, entouré des ouailles qu'il paissait, hier encore, avec le zèle d'un apôtre, je lui ai demandé de garder du haut du ciel, sa paroisse, le diocèse, la patrie.

Nous ne pouvons ni compter nos morts, ni mesurer l'étendue de nos ruines. Que serait-ce, si nous portions nos pas vers les régions de Liège, de Namur, d'Andenne, de Dinant; de Tamines, de Charleroi; vers Virton, la Semois, tout le Luxembourg; vers Termonde, Dixmude, nos deux Flandres? (2)

Là même, où les vies sont sauves et les édifices matériels intacts, que de souffrances cachées! Les familles, hier encore dans l'aisance, sont dans la gêne; le commerce est arrêté; l'activité des métiers est suspendue; l'industrie chôme; des milliers et des milliers d'ouvriers sont sans travail; les ouvrières, les filles de magasin, d'humbles servantes sont privées de leur gagne-pain; et ces pauvres âmes se retournent, fiévreuses, sur leur lit de douleur, et vous demandent: à quand la fin?

Nous ne pouvons que répondre: C'est le secret de Dieu.

Ah! raison superbe, tu croyais pouvoir te passer de Dieu! Tu ricanais quand, par son Christ et par son Eglise, il prononçait les paroles graves de l'expiation et de la pénitence. Enivré de tes succès éphémères, homme frivole, repu d'or et de plaisir, tu te suffisais insolemment à toi-même! Et le vrai Dieu était relégué dans l'oubli, méconnu, blasphémé, avec éclat, parfois, par ceux que leur situation chargeait de donner à autrui l'exemple du respect de l'ordre et de ses assises. L'anarchie pénétrait les couches inférieures; les consciences droites se sentaient tentées de scandale: Jusques à quand, pensaient-elles, Seigneur, tolèrerez-vous l'orgueil de l'iniquité? Où êtes-vous, Maître, et donnerez-vous donc finalement raison à l'impie qui proclame que vous vous désintéressez de votre oeuvre?

Un coup de foudre, et voici tous les calculs humains bouleversés. L'Europe entière tremble sur un volcan.

La crainte du Seigneur est le principe de la sagesse.

Les émotions se pressent dans les âmes, mais il en est une qui domine, c'est le sentiment que Dieu se révèle le Maître.

Les nations qui, les premières, ont donné l'assaut, et celles qui se défendent, se sentent également dans la main de Celui ,sans qui rien ne se fait, rien n'aboutit.

(2) Je disais qu'il y eut treize ecclésiastiques fusillés dans le diocèse de Malines. Il y en a, à ma connaissance actuelle, plus de trente dans les diocèses de Namur, de Tournai et de Liège: Sclôgel, curé d'Hastière; Gille, curé de Couvin; Piéret, vicaire à Etalle; Alexandre, curé à Mussy-la-Ville; Maréchal, séminariste de Maissin; le R. P. Gillet, bénédictin de Maredsoun; le R. P. Nicolas, Prémontré, de l'abbaye de Leffe, deux Frères de la même abbaye; un Frère de la Congrégation des Oblats; Poskin, curé de Surice; Hotlet, curé des Alloux; Georges, curé de Tintigny; Glouden, curé de Latour; l'abbé Jacques Druet, curé d'Acoz; Pollart, curé de Roselles; Labeye, curé de Blegny-Trembleur; Thielen, curé de Haccourt; Panssen, curé d'Heure le Romain; Chabot, curé de Forêt; Dosogne, curé de Hockay; Reusonnet, vicaire d'Olme; Bilanda, aumônier des sourds-muets, à Bouge; l'abbé Docq, etc.

Des hommes déshabitués depuis longtemps de la prière, se retournent vers Dieu. Dans l'armée, dans le monde civil, en public, dans le secret des consciences, on prie. Et la prière n'est pas, cette fois, une parole, apprise par coeur, qui effleure les lèvres, elle monte du fond de l'âme et se présente devant la Majesté Souveraine sous la forme sublime de l'offrande de la vie. C'est tout l'être qui s'immole à Dieu. C'est l'adoration, l'accomplissement du premier et fondamental précepte de l'ordre moral et religieux: "**Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.**" "Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne te mettras qu'à son service."

Même ceux qui murmurent et ne se sentent pas le courage de courber le front sous la main qui nous frappe et nous sauve, reconnaissent implicitement que Dieu est le Maître suprême, car ils ne le blasphèment que parce qu'il se hâte trop peu, à leur gré, de s'accommoder à leurs désirs.

Quant à nous, mes Frères, nous voulons sincèrement L'adorer. Nous ne voyons pas encore ,dans tout son éclat, la révélation de sa sagesse, mais notre foi lui fait crédit. Nous nous humilions devant sa justice et nous espérons en sa miséricorde. Avec le saint homme Tobie, nous reconnaissons qu'il nous châtie, parce que nous avons péché, mais nous savons qu'Il nous sauvera, parce qu'Il est miséricordieux. "**Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras: et ipse solvabit nos propter misericordiam suam.**"

Il serait cruel d'appuyer sur nos torts, au moment même où nous les payons si durement et avec tant de grandeur d'âme. Mais n'avouerons-nous pas que nous avions quelque chose à expier? A qui il a beaucoup donné, Dieu a le droit de beaucoup redemander: "**Omni autem cui cultum datum est, multum quaeretur ab eo.**" Or, le niveau moral et religieux du pays montait-il de pair avec sa prospérité économique? Le repos dominical, l'assistance à la Messe du dimanche, le respect du mariage, les lois de la modestie, qu'en faisiez-vous? Que devenaient, même dans les familles chrétiennes, la simplicité de nos pères, l'esprit de pénitence, la confiance dans l'autorité? Et nous, religieux, prêtres, évêque, nous surtout dont la sublime pression est de traduire dans notre vie, plus encore que dans nos discours, l'évangile du Christ, nous donnions-nous assez le droit de redire à notre peuple la parole de l'apôtre des nations: "Copiez votre vie sur la mienne, comme la mienne est copiée sur celle du Christ. **Imitatores mei estote, sicut et ego Christi**?" Nous travaillons, oui; nous prions, oui encore; mais c'est trop peu. Nous sommes, par devoir d'état, les expiateurs publics des péchés du monde. Or, qu'est-ce qui dominait dans notre vie, le bien-être bourgeois, ou l'expiation?

Oh! oui, tous nous tombions, à nos heures, sous le reproche, que faisait l'Eternel à son peuple élu, après la sortie d'Egypte: "J'avais engraissé mon peuple et il a regimbé; mes fils ont été infidèles, ils m'ont traité comme si je n'étais pas leur Dieu; je les traiterai comme s'ils n'étaient plus mon peuple." "**Incrassatus est dilectus et recalcitravit . . . Infideles filii; ipsi me provocaverunt in eo, qui**

non erat Deus, et ego provacabo eos in eo, qu non est populus."

[illegible] **Sed propter iram inimicorum distuli, ne forte superbirent hostes et dicerent: Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit haec omnia.**"

[illegible] **Videte quod ego sim solus, et non sit alius Deus praeter me. Ego occidam, et ego vivere faciam; percutiam et ego sanabo.**"

Dieu sauvera la Belgique, mes frères, vous n'en pouvez point douter. Disons mieux: il la sauve.

En vérité, à travers les lueurs des incendies et les vapeurs du sang, n'entrevoyez-vous pas, déjà, les témoignages de son amour?

Est-il un patriote qui ne sente que la Belgique a grandi?

Qui de nous aurait le courage de déchirer la dernière page de notre histoire?

Qui ne contemple avec fierté le rayonnement de la gloire de la patrie meurtrie?

Tandis que, dans la douleur, elle enfante l'héroisme, notre mère verse de l'énergie dans le sang de ses fils.

Nous avions besoin, avouons-le, d'une leçon de patriotisme.

Des belges, en grand nombre, usaient leurs forces et gaspillaient leur temps en querelles stériles, de classes, de races, de passions personnelles.

Mais lorsque, le 2 août, une puissance étrangère, confiante dans sa force et oublieuse de la foi des traités, osa menacer notre indépendance, tous les Belges, sans distinction ni de parti, ni de condition, ni d'origine, se levèrent comme un seul homme, serrés contre leur Roi et leur gouvernement, pour dire à l'envahisseur: "Tu ne passeras pas!"

Du coup, nous voici résolument conscients de notre patriotisme: c'est qu'il y a, en chacun de nous un sentiment plus profond que l'intérêt personnel, que les liens du sang et la poussée des partis, c'est le besoin et, par suite, la volonté de se dévouer à l'intérêt général, à ce que Rome appelait "la chose publique," "Res publica:" ce sentiment, c'est le **patriotisme.**

La patrie n'est pas seulement une agglomération d'individus ou de familles habitant le même sol, échangeant entre elles des relations plus ou moins étroites de voisinage ou d'affaires, remémorant les mêmes souvenirs, heureux ou pénibles: non, elle est une association d'âmes, au service d'une organisation sociale qu'il faut, à tout prix, fût-ce au prix de son sang, sauvegarder et défendre, sous la direction de celui ou de ceux qui président à ses destinées.

Et c'est parce qu'ils ont une même âme, que les compatriotes vivent, par leurs traditions, d'une même vie dans le passé; par leurs communes aspirations et leurs communes espérances, d'un même prolongement de vie dans l'avenir.

Le patriotisme, principe interne d'unité et d'ordre, liaison organique des membres d'une même patrie, était regardé par l'élite des penseurs de la [illegible] des vertus naturelles. Aristote, le prince des philo- [illegible] service de la cité, c'est-à-dire de l'Etat, est l'idéal terrestre par excellence.

La religion du Christ fait du patriotisme une loi: il n'y a point de parfait chrétien, qui ne soit un parfait patriote.

Elle surélève l'idéal de la raison paienne, et le précise, en faisant voir qu'il ne se réalise que dans l'Absolu.

D'où vient, en effet, cet élan universel, irrésistible, qui emporte, d'un coup, toutes les volontés de la nation dans un même effort de cohésion et de résistance aux forces ennemies qui menacent son unité et son indépendance?

Comment expliquer que, sur l'heure, tous les intérêts cèdent devant l'intérêt général; que toutes les vies s'offrent à l'immolation?

Il n'est pas vrai que l'Etat vaille, essentiellement, mieux que l'individu et la famille, attendu que le bien des familles et des individus est la raison d'être de son organisation.

Il n'est pas vrai que la patrie soît un dieu Moloch, sur l'autel de qui toutes les vies puissent être légitimement sacrifiées.

La brutalité des moeurs paiennes et le despotisme des Césars avaient conduit à cette aberration —et le militarisme moderne tendait à le faire revivre—que l'état est omnipotent et que son pouvoir discrétionnaire crée le Droit.

Non, réplique la théologie chrétienne, le Droit, c'est la Paix, c'est-à-dire l'ordre intérieur de la nation, bâti sur la Justice, Or, la Justice elle-même n'est absolue, que parce qu'elle est l'expression des rapports essentiels des hommes avec Dieu et entre eux.

Aussi, la guerre pour la guerre est-elle un crime. La guerre ne se justifie qu'à titre de moyen nécessaire pour assurer la paix.

"Il ne faut pas que la paix serve de préparation à la guerre, dit Saint Augustin; il ne faut faire la guerre que pour obtenir la paix. **Non enim pax quaeritur ut bellum excitetur; sed bellum geritur ut pax adquiratur.**"

A la lumière de cet enseignement, que reprend à son compte Saint Thomas d'Aquin, le patriotisme revêt un caractère religieux.

Les intérêts de famille, de classe, de parti, la vie corporelle de l'individu sont, dans l'échelle des valeurs, au-dessous de l'idéal patriotique, parce que cet idéal c'est le Droit, qui est absolu. Ou encore, cet idéal, c'est la reconnaissance publique du Droit appliqué à la nation, l'Honneur national.

Or, il n'y a d'Absolu, dans la réalité, que Dieu.

Dieu seul domine par sa Sainteté et par la Souveraineté de son empire, tous les intérêts et toutes les volontés.

Affirmer la nécessité absolue de tout subordonner au Droit, à la Justice, à l'Ordre, à la Vérité, c'est donc implicitement affirmer Dieu. Et quand nos humbles soldats, à qui nous faisons compliments de leur héroisme, nous répondaient avec simplicité: "Nous n'avons fait que notre devoir," "Honneur

[illegible] page 307



COURAGEUX CANADIENS

Quelles que soient les mauvaises conditions de la température sur le champ de bataille, les Canadiens, qui seront passés par les plaines de Salisbury, n'auront aucune difficulté à les subir, après en avoir vu de dures au camp par suite de pluies abondantes. (Photo, C. N.)



CANADIENS AUX PLAINES DE SALISBURY

Les routes des plaines de Salisbury sont une masse de boue, par suite de la mauvaise température et des lourds transports qui ont passé là. Cette gravure laisse voir une file de bagages des "Highlanders." (Photo, C. N.)



DE RETOUR AUX TRANCHEES
Scène journalière en Angleterre, nous montrant des hommes revenant au champ de bataille après quelques jours de repos bien mérité. Par hasard, ils rapportent plusieurs bonnes choses afin de les partager avec leurs camarades. (Photo, "Topical")



CANADIENS EN PRATIQUE
Un mitrailleur canadien, en pratique aux plaines de Salisbury, prenant une nouvelle position. (Photo, C. N.)



INCURSION AERIENNE A YARMOUTH
La récente incursion à Yarmouth et autres endroits, effectuée par les aviateurs allemands, est un fait supplémentaire à leur massacre des enfants, et, siècles sur siècles réussiront à peine à enlever aux allemands leur réputation de "tueurs d'enfants."
(Photo, C. P.)

La Celebre Lettre Pastorale du Cardinal Mercier.

[illegible]

exigé: ils exprimaient, à leur façon, le caractère religieux de leur patriotisme.

Qui ne sent que le patriotisme est "sacré" et qu'une atteinte à la dignité nationale est une sorte de profanation sacrilège?

Un officier d'Etat-Major me demandait naguère si le soldat qui tombe au service d'une cause juste,—et la nôtre l'est à l'évidence,—est un martyr.

Dans l'acceptation rigoureuse et théologique du mot, non, le soldat n'est pas un martyr, car il meurt, les armes à la main, tandis que le martyr se livre, sans défense, à la violence de ses bourreaux.

Mais si vous me demandez ce que je pense du salut éternel d'un brave, qui donne consciemment sa vie pour défendre l'honneur de sa patrie, et venger la justice violée, je n'hésite pas à répondre, que sans aucun doute le Christ couronne la vaillance militaire, et que la mort, chrétiennement acceptée, assure au soldat le salut de son âme.

"Nous n'avons pas, dit Notre-Seigneur, de meilleur moyen de pratiquer la charité que de donner notre vie pour ceux que nous aimons." **Majorem hac dilectionem nemo habet, un animam suam ponat quis pro amicis suis.**"

Le soldat qui meurt pour sauver ses frères, pour protéger les foyers et les autels de la patrie, accomplit cette forme supérieure de la charité.

Il n'aura pas toujours, je le veux, soumis à une analyse minutieuse la valeur morale de son sacrifice, mais est-il nécessaire de croire que Dieu demande au brave entraîné au feu du combat, les précisions méthodiques du moraliste ou du théologien?

Nous admirons l'héroïsme du soldat: se pourrait-il que Dieu ne l'accueillit pas avec amour?

Mères chrétiennes, soyez fières de vos fils. De toutes nos douleurs, la vôtre est, peut-être, la plus digne de nos respects. Il me semble vous voir en deuil, mais debout, à côté de la Vierge des douleurs, au pied de la Croix. Laissez-nous vous offrir nos félicitations en même temps que nos condoléances. Tous nos héros ne figurent pas à l'ordre du jour de l'armée, mais nous sommes fondés à espérer pour eux la couronne immortelle qui ceint le front des élus.

Car telle est la vertu d'un acte de charité parfaite, qu'à lui seul il efface une vie entière de péché. D'un coupable, sur l'heure, il fait un saint.

Ce doit nous être à tous une consolation chrétienne que de le penser; ceux qui, non seulement parmi les nôtres, mais dans n'importe quelle armée belligérante, obéissent, de bonne foi, à la discipline de leurs chefs, pour servir une cause qu'ils croient juste, peuvent bénéficier de la vertu morale de leur sacrifice. Et combien n'y en a-t-il pas, parmi ces jeunes gens de vingt ans, qui n'auraient pas eu, peut-être, le courage de bien vivre, et dans l'entraînement patriotique, se sentent le courage de bien mourir?

N'est-il pas vrai, mes Frères, que Dieu a l'art suprême de mêler la miséricorde et la sagesse à la justice, et ne devrez-vous pas reconnaître que, si la guerre est pour notre vie terrestre un fléau, dont nous mesurerions difficilement la force de destruction et l'étendue, elle est aussi pour les âmes un agent de purification, un facteur d'expiation, un levier qui les aide à gravir les hauteurs du patriotisme et du désintéressement chrétien?

Nous pouvons le dire sans orgueil, mes Frères, notre petite Belgique a conquis le premier rang dans l'estime des nations.

Il s'est bien rencontré, je le sais, en Italie et en Hollande, notamment, des personnages habiles qui ont dit: Pourquoi exposer la Belgique à cette perte immense de richesses et d'hommes? N'eût-il pas suffi de protester verbalement contre l'agression ennemie ou de tirer, au besoin, un coup de canon à la frontière?

Mais tous les hommes de coeur seront avec nous contre les inventeurs de ces calculs mesquins.

L'utilitarisme n'est, ni pour les individus, ni pour les collectivités, la norme du civisme chrétien.

L'article 7 du traité signé à Londres, le 19 avril 1839, par le Roi Léopold, au nom de la Belgique, d'une part; par l'empereur d'Autriche, le Roi de France, la Reine d'Angleterre le Roi de Prusse, l'Empereur de Russie, d'autre part; énonce que "la Belgique formera un Etat indépendant et perpétuellement neutre, et qu'elle sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les Etats."

De leur côté, les co-signataires du traité "promettent, pour eux et pour leurs successeurs, sous la foi du serment, d'accomplir et d'observer le dit traité en tous ses points et articles, sans y contrevenir, ni permettre qu'il y soit contrevenu."

La Belgique était engagée d'honneur à défendre son indépendance: elle a tenu parole.

Les autres Puissances s'étaient engagées à respecter et à protéger la neutralité Belge: l'Allemagne a violé son serment, l'Angleterre y est fidèle; voilà les faits. Les droits de la conscience sont souverains; il eût été indigne de nous, de nous retrancher derrière un simulacre de résistance.

Nous ne regrettons pas notre premier élan, nous en sommes fiers. Ecrivant, à une heure tragique, une page solennelle de notre histoire, nous l'avons voulue sincère et glorieuse.

Et nous saurons, tant qu'il le faudra, faire preuve d'endurance.

L'humble peuple nous donne l'exemple. Les citoyens de toutes les classes sociales ont prodigué leurs fils à la patrie; mais lui, surtout, souffre des privations, du froid, peut-être de la faim. Or, si je juge de ses sentiments en général, par ce qu'il m'a été donné de constater dans les quartiers populaires de Malines, et dans les communes les plus affligées de mon diocèse, le peuple a de l'énergie dans sa souffrance. Il attend la revanche, il n'appelle point l'abdication.

L'épreuve est, dans les mains de la toute-puissance divine, une arme à deux tranchants.

Si vous vous révoltez contre elle, elle vous blessera à mort. Si vous courbez la tête et l'acceptez, elle vous sanctifiera.

Dieu nous éprouve, dit l'Apôtre saint Jacques, mais ce n'est jamais Lui qui nous incite au mal. Tout ce qui vient de Lui est bon; tout ce qui descend du ciel vers nous est, dans le dessein de

La suite à la page 308

La Celebre Lettre Pastorale du Cardinal Mercier.

Suite de la page 367

Dieu, un jet de lumière et une marque d'amour. C'est nous qui, obéissant à l'attrait de passions désordonnées, transforment parfois les bienfaits de la Providence en un poison mortel. "Heureux, conclut hardiment le vieil apôtre, heureux celui qui supporte avec patience ses tribulations: car, après qu'il aura fait preuve d'endurance, il recevra la couronne immortelle promise par Dieu à ceux qui la méritent."

Trève donc à nos murmures, mes Frères.

Volontiers, je vous appliquerais les paroles que l'apôtre saint Paul dans sa lettre aux Hébreux, adressait à tous les chrétiens, en leur rappelant l'exemple de l'immolation sanglante de Notre Seigneur sur sa croix. "Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, leur disait-il; **Nondum usque ad sanguinem restitistis.**" Ce n'est pas seulement cet exemple universel et transcendant du Calvaire que je vous invite à regarder, c'est celui aussi de nos trente, peut-être quarante mille soldats qui ont versé leur sang pour la patrie. En regard de ces braves, dites-moi vous qui êtes momentanément privés de votre confort habituel, de vos journaux, de vos facilités de voyages, de vos communications de familles, qu'avez-vous enduré, qu'avez-vous souffert?

Que le patriotisme de notre armée, que l'héroisme de notre Roi, de notre Reine bien-aimée, si touchante dans sa grande âme, nous servent de stimulant et de soutien! Ne nous plaignons pas; ne nous plaignons plus.

Méritons notre libération. Hâtons-la par notre vertu, plus encore que par les prières de nos lèvres.

Courage, mes Frères, la souffrance passera: la couronne de vie pour nos âmes, la gloire pour la nation ne passeront pas.

Je ne vous demande point, remarquez-le, de renoncer à aucune de vos espérances patriotiques.

Au contraire, je considère comme une obligation de ma charge pastorale, de vous définir vos devoirs de conscience en face du Pouvoir qui a envahi notre sol et qui, momentanément, en occupe la majeure partie.

Ce Pouvoir n'est pas une autorité légitime. Et, dès lors, dans l'intime de votre âme, vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance.

L'unique Pouvoir légitime en Belgique est celui qui appartient à notre Roi, à son Gouvernement, aux représentants de la nation. Lui seul est pour nous l'autorité. Lui seul a droit à l'affection de nos coeurs, à notre soumission.

D'eux-mêmes les actes d'administration publique de l'occupant seraient sans vigueur, mais l'autorité légitime ratifie tacitement ceux que justifie l'intérêt général et de cette ratification seule leur vient toute leur valeur juridique.

Des provinces occupées ne sont point des provinces conquises: pas plus que la Galicie n'est province russe, la Belgique n'est province allemande.

Néanmoins, la partie occupée du pays est dans une situation de fait qu'elle doit loyalement subir. La plupart de nos villes se sont rendues à l'ennemi. Elles sont tenues de respecter les conditions souscrites de leur reddition.

La suite à la page 384 (21ième livraison)